



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 08172048 8

MERCURE

DE FRANCE,

DÉDIÉ AU ROI.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

M A I. 1769.

Mobilitate viget. VIRGILÉ.



A PARIS,

Chez LACOMBE, Libraire,
Christine, près la rue Dauphine.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

AVERTISSEMENT.

C'EST au Sieur Lacombe, libraire, à Paris, rue Christine, que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, ainsi que les livres, les estampes, les pièces de vers ou de prose, la musique, les annonces, avis, observations, anecdotes, événemens singuliers, remarques sur les sciences & arts libéraux & méchaniques, & généralement tout ce qu'on veut faire connoître au Public, & tout ce qui peut instruire ou amuser le Lecteur. On prie aussi de marquer le prix des livres, estampes & pièces de musique.

Ce Journal devant être principalement l'ouvrage des amateurs des lettres & de ceux qui les cultivent, ils sont invités à concourir à sa perfection; on recevra avec reconnoissance ce qu'ils enverront au Libraire; on les nommera quand ils voudront bien le permettre, & leurs travaux, utiles au Journal, deviendront même un titre de préférence pour obtenir des récompenses sur le produit du Mercure.

L'abonnement du Mercure à Paris est de 24 liv. que l'on payera d'avance pour seize volumes rendus francs de port.

L'abonnement pour la province est de 32 livres pareillement pour seize volumes rendus francs de port par la poste.

On s'abonne en tout temps.

Le prix de chaque volume est de 36 sols. pour

ceux qui n'ont pas souscrit, au lieu de 30 sols pour ceux qui sont abonnés.

On supplie Messieurs les Abonnés d'envoyer d'avance le prix de leur abonnement franc de port par la poste, ou autrement, au Sieur LACOMBE, Libraire, à Paris, rue Christine.

On trouve chez le même Libraire.

JOURNAL DES SÇAVANS, in-4° ou in-12, 14 vol. par an à Paris. 16 liv.

Franc de port en Province, 20 l. 4 s.

ANNÉE LITTÉRAIRE, composée de quarante cahiers de trois feuilles chacun, à Paris, 24 liv.

En Province, port franc par la Poste, 32 liv.

L'AVANTCOUREUR, feuille qui paroît le Lundi de chaque semaine, & qui donne la notice des nouveautés, des Sciences, des Arts libéraux & mécaniques, de l'Industrie & de la Littérature. L'abonnement, soit à Paris, soit pour la Province, port franc par la poste, est de 12 liv.

JOURNAL ECCLÉSIASTIQUE, par M. l'Abbé Dinouart; de 14 vol. par an, à Paris, 9 liv. 16 s.

En Province, port franc par la poste, 14 liv

EPHÉMÉRIDES DU CITOYEN ou Bibliothèque raisonnée des Sciences morales & politiques. in-12. 12 vol. par an port franc, à Paris, 18 liv.

En Province, 24 liv.

Nouveautés chez le même Libraire.

- HISTOIRE** anecdotique & raisonnée du
Théâtre Italien & de l'Opéra comique, 9
vol. in-12. rel. 22 l. 10 s.
- Histoire littéraire des Femmes Françaises*
avec la notice de leurs ouvrages, 5 vol.
grand in-8°. rel. avec une gravure, 25 l.
- Variétés littéraires*, 4 vol. in-12. rel. 10 l.
- Nouvelles recherches sur les Êtres microscopiques*, &c. in-8°. br. avec fig. 5 l.
- Singularités de la Nature*, in-8°. broch. 1 l. 10 s.
- Situation des finances de l'Angleterre*, in-4°.
broch 4 liv. 4 s.
- Table de la Gazette de France*, 3 v. in-4°. b. 24 l.
- Commentaires sur les Mémoires de Montecuculi*, par M. le Comte de Turpin-Crissé,
3 vol. in-4°. broch. 42 liv.
- Contes Philosophiques de M. de la Dixmerie*,
3 vol. in-12. brochés, 6 l.
- Dictionnaire de l'Elocution française*, 2 vol.
in-8°. rel. 9 l.
- Les Nuits Parisiennes*, vol. in-8°. rel. 4 l. 10 s.
- Le Politique Indien*, 1 l. 10 s.
- Dissertation sur le Farcin*, 1 l.
- Eloge de Henri IV*, par M. Gaillard, 1 liv. 10 s.
- Autre Eloge avec gravure*, par M. de la
Harpe, 1 l. 16 s.
- Tableau des Grandeurs de Dieu dans la religion & dans la nature*, in-12. br. 2 l.



M E R C U R E
D E F R A N C E .
M A I ' 1 7 6 9 .

P I É C E S F U G I T I V E S
E N V E R S E T E N P R O S E .

*ODE sur l'Industrie, qui a remporté le
prix de l'académie de Pau en 1769. **

T O I , qui pour sanctuaire as choisi ma patrie ,
Sois l'honneur de mes chants , bienfaisante Indus-
trie :
Fille de nos besoins , mere de nos plaisirs ,
Des arts l'essaim nombreux t'encense & te cou-
ronne ;

* Cette ode renferme beaucoup de vers ingénieux & pittoresques qui expriment très-heureusement les divers travaux de l'industrie.

A 11 j

6 MERCURE DE FRANCE.

Il joue autour de toi , voltige sur ton trône ;
Appelle le bonheur , éveille les desirs.

Dans ton premier effor tu paroissais timide ,
La nécessité seule alors étoit ton guide ,
Et l'œil n'admiroit point tes modestes essais :
L'homme n'eut d'alimens que des fruits sans cul-
ture ;

Le lion dépouillé lui fournit sa parure ;
Des feuillages unis formerent ses palais.

Le succès t'enhardit , il accrut ton domaine ;
A l'univers entier tu commandas en reine.
Instruite par le goût & par la volupté ,
Tes soins donnant à tout une forme nouvelle ,
Rendirent la nature & plus riche & plus belle :
Son orgueil fut jaloux de ta fécondité.

Le fer que l'homme arrache à la terre docile ,
Vient déchirer son sein pour la rendre fertile ;
Dans les feux & les eaux il se change en acier ,
Principe merveilleux & de mort & de vie ,
Plus précieux que l'or , il donne à la patrie
Le glaive protecteur & le soc nourricier.

Le chêne est divisé sous les dents de la scie ;
J'entends tomber la hache , ici la lime crie ,
Et l'enclume à grand bruit fait bondir le mar-
teau ;
Tout cède à nos efforts : & les métaux rigides ,

Tantôt fermes massifs, tantôt brûlans liquides,
Se façonnent au gré du moule & du ciseau.

Bientôt nous n'avons plus les rochers pour asyles ;
Véritable Amphion, notre art construit les villes,
Dans des temples dorés on invoque les cieuz ;
L'industrie embellit, dirige l'opulence ;
La pompeuse colonne avec fierté s'élance,
Et la voûte suspend son ceintre audacieux.

Voyez du foible lin naître un tissu solide :
Dans sa trame suivez la navette rapide,
Qui parcourt en volant un dédale de fils ;
Des couleurs de l'Iris la toile se décore ;
L'éguille industrieuse & rivale de Flore,
Triomphe des saisons dans ses travaux subtils.

Berger, veille avec soin sur la brebis cham-
pêtre :
Sa grossière toison enrichira son maître ;
Elle sera le prix de ses bienfaits divers ;
Son duvet boit l'azur, la pourpre éblouissante,
Et prenant sur mon corps une forme élégante,
Emouffe autour de moi l'aiguillon des hivers.

Et toi dont le talent sans maître se déploie,
Prisonnier volontaire en ton globe de soie,
Insecte qu'ennoblit un travail précieux ;
Sur la vile arachné tu n'as plus d'avantage,

8 MERCURE DE FRANCE.

Si l'homme , en alliant son art à ton ouvrage ,
N'en fait un ornement pour les Rois & les Dieux.

Ce cylindre d'argent qu'allongent cent filieres ,
Peut sans peine entourer des provinces entières ;
L'or le couvre & le suit en volume inégal ;
Imperceptible fil applati sous la presse ,
Il s'unit à la soie , en acquiert la souplesse ,
Et va me décorer d'un tissu de métal.

Que j'aime ce pinceau vainqueur de la nature ,
Qui , malgré les hivers , fait germer la verdure ,
Et fixe les attraits du volage printemps !
Il dérobe à la mort mon image fidèle :
Par lui l'amour vengé d'une absence cruelle ,
Voit la beauté survivre aux outrages du tems.

Au sein de mes foyers il renferme le monde ;
Elevé des cités , me fait voguer sur l'onde ,
Et rassemble l'orage à mes yeux éperdus ;
L'antiquité renaît au gré de nos Apelles ,
Je franchis le Granique , & vois les champs d'Ar-
belles ;
Je vole en un moment de la Seine à l'Indus.

Au marbre dur & froid le ciseau forme une ame ;
Va-t-il donc me parler ? C'est Vénus (1) : elle en-
flâme ;

(1) La Vénus de Médicis.

Ici je crains Armand (1) ; là , Milon (2) m'attendrit :

J'admire dans ses bains (3) l'heureux fils de Latone ;

Ce bronze informe & lourd devient un Dieu qui tonne ,

Un héros qui triomphe , un enfant qui sourit.

J'écoute , l'air frémit : un son divin m'enchanté ;

Quel prestige a rendu mon ame obéissante

Au souffle de Blaver , à l'archet de Pagin !

L'orgue unit le hautbois , les pipeaux , la trompette ;

Eveille les amours , fait mugir la tempête ,

Forme un vaste concert sous les doigts de Daquin.

D'où naît ce corps fragile , invisible & palpable ,
Ouvert à la lumière , à l'air impénétrable ?

Je vois d'un sable vil ce cristal enfanté :

En coupe il s'arrondit : le Champagne y petille ,

Vêtu de ses rubis le Chambertin y brille :

Et l'œil annonce au goût la douce volupté.

(1) Le Richelieu de la Sorbonne.

(2) Le Milon de Versailles.

La Reine Marie-Thérèse voyant le Milon , s'écria avec effroi : *ah ! le pauvre homme !*

(3) Les bains d'Apollon.

Lorsqu'avec sa surface un mince étain s'allie,
 Hors de moi j'y vais prendre & la forme & la vie!
 L'enfant veut se saisir dans ce riant tableau ;
 Placé sur un autel où la beauté s'adore ,
 Il confond la laideur qui le consulte encore ,
 Et sans cesse en reçoit un outrage nouveau.

Quoi ! la plume traçant de foibles caractères ,
 Imprime ma pensée à des feuilles légères !
 La presse l'éternise en la reproduisant !
 Je parle au monde entier : je survis à ma cendre :
 Aux siècles à venir je puis me faire entendre ;
 Et j'oppose au trépas cet espoir séduisant.

Labyrinthes sçavans habités par les heures ,
 Quel Dieu vous a construits pour être les demeures
 Où circulent sans cesse & les nuits & les jours ?
 Un élastique acier suit leur marche secrète ;
 Du tems que j'interroge un timbre est l'interprète ,
 Mon oreille & mes yeux sont instruits de son cours.

Du marbre fatigué sous ses mains vigoureuses ,
 L'artiste fait saillir les veines fastueuses ,
 De l'éclat qu'il cacheoit il devient orgueilleux ;
 Le noble diamant lance ses étincelles ;
 Le soleil qui se peint dans ses faces nouvelles ,
 L'a rendu son rival en lui prêtant ses feux.

Sur un verre inégal la lumière se brise ;
 Dans ses travaux cachés la nature est surprise ,
 Son vaste & docte livre est ouvert à mes yeux ;
 De l'insecte ignoré je saisis l'existence ;
 L'atôme se grossit ; il n'est plus de distance ,
 Je mesure la terre & je m'éleve aux cieux.

Neptune , vois tes flots couverts de citadelles ,
 L'audace des humains leur a donné des ailes
 Pour voler avec eux dans un aptre univers ;
 Vois les forêts du Nord sur l'onde asiatique
 Porter l'Européen avec l'or du Mexique ,
 En promenant la foudre & l'Etna dans les mers !

Oui , la foudre appartient aux enfans de la
 terre ,
 Elle ose rendre aux cieux tonnerre pour tonnerre ;
 J'entends de toutes parts ses cyclopes nouveaux ;
 Le salpêtre en fureur se déchire , s'embrase ,
 Roule un globe pesant qui perce , emporte , écrase
 Des murs qui résistoient aux célestes carreaux.

Trop fertile Industrie , es-tu l'art de détruire ?
 A répandre la mort cesse de nous instruire ;
 Seconde nos plaisirs , & non pas nos fureurs ;
 Embellis l'univers au flambeau du génie ;
 Viens mêler le nectar au fiel de notre vie ,
 Et charme nos loisirs , sans corrompre nos mœurs.

*Par M. l'abbé Talbert , chanoine de la cath. de
 Besançon, & l'un des memb. de l'acad. de cette ville.*

A vj

*VERS à M. le Baron d'Espagnac ,
Maréchal de Camp , Gouverneur des
Invalides , &c. &c.*

OUI, d'Espagnac, sois fier des bienfaits de
ton Roi.

L'orgueil sied à la gloire & s'ennoblit dans toi.
Aux honneurs de Chevert ton souverain te nomme;
Il est beau d'hériter des titres d'un grand homme.

Eh! pourquoi feindrois-tu d'en ignorer le prix ?

Regarde ces soldats mutilés & meurtris ,

Ces restes de héros échappés à la guerre ,

Ces braves vétérans tous frappés du tonnerre.

Quelle joie éclaire leurs fronts cicatrisés ,

Et ranime ces corps de fatigue épuisés ?

Ils ont vu sur ton sein la pourpre militaire ,

La gloire de leur chef les flatte & leur est chère ;

C'est un nouveau laurier que leur main croit
cueillir ,

Et leur cœur satisfait s'en laisse enorgueillir.

Ce peuple de vainqueurs, cette antique milice ;

Aime à voir honorer l'ami du grand Maurice :

Sous ce brave Saxon tu combattis comme eux ;

Il leur apprit à vaincre , & tu les rends heureux.



*ÉPI TRE à M. Lorry, Médecin, sur
son traité de la mélancolie.*

C'EST donc trop peu pour votre zèle
De ces innombrables travaux ,
De cette fatigue éternelle
Qui consomment votre repos !
C'est peu que vous alliez sans cesse ,
Courant la ville & les fauxbourgs ,
Porter à l'humaine foiblesse
Votre assistance, vos secours ,
Et dans l'alcove solitaire
De plus d'un malade attristé ,
Répandre la douce lumière
De l'espoir & de la santé.

En vérité, je vous admire :
En vous seul vous réunissez
Tous les dons du dieu de la lyre ;
Comme Apollon vous guérissez ,
Comme lui vous sçavez écrire.

Avec tant d'esprit & tant d'art ,
Je vous plains d'être né trop tard.
Jadis la Grèce dans ses temples ,
Parmi ses dieux vous eût placé :

14 MERCURE DE FRANCE.

Hélas ! le beau siècle est passé ;
On ne voit plus de tels exemples.

Le François , né vif & brillant ,
Livre son goût aux bagatelles :
Il aime à sourire au talent ;
Mais l'encens n'est que pour les belles.

Ce peuple aimable cependant
Sert à l'Europe de modèle ;
Et vous-même vous lui devez
Cet air d'aisance naturelle ,
Ce ton charmant que vous avez.

Ailleurs un sage n'est qu'un sage ;
Ici , sous un dehors plus doux ,
Il a les graces en partage ;
Alors , il est semblable à vous.

Vous donc , du beau monde l'idole ,
Et la lumière des docteurs !
Vous , qui , des bancs de votre école ,
Sortez le front paré de fleurs !
Contre le mal mélancolique
Dont vous avez si bien traité ;
Votre aimable société
Sera mon antidote unique.
Ce mal qu'on ne peut définir
Naît de l'ennui qui nous possède :

Le plaisir en est le remede ;
 Qui vous voit est sûr d'en guérir.

Par M. de Chabanon.

Le PLAISIR & L'ENNUI. Fable.

LE Plaisir & l'Ennui , depuis le premier âge ,
 Vont parcourant cet Univers.
 Ce premier vole , & c'est dommage.
 Le Plaisir traversant les aïrs
 Sort d'une ville & va dans un village.
 Voulez-vous me loger , dit-il aux habitans ?
Volontiers , notre ami , dirent ces bonnes gens.
 Lors répond le Plaisir : « j'abandonne la ville.
 » Je connois votre cœur, vous connoîtrez le mien ;
 » Vous sçauvez qui je suis : vous le méritez bien.
 » Ce village me plaît , il fera mon asyle.
 » J'irai voir tantôt l'un, tantôt l'autre : aujourd'hui
 » Je loge chez Colin. » C'étoit fête chez lui ;
 Car sa jeune moitié venoit ce jour-là même
 De lui donner un beau garçon ,
 Et le Plaisir fut du baptême.
 Mais l'autre voyageur passant par le canton ;
 L'ennui , par hasard , vint , & leur dit : *eh de grace ,*
Pour cette nuit logez-moi seulement.
 On répondit qu'on n'avoit point de place.
 Le voisin en dit tout autant.

Plus loin de même. Alors l'Ennui, très-sage
 Prit le parti de sortir du village,
 Mais il n'y perdit pas ; car il eut le bonheur,
 En affectant un air honnête,
 De se glisser chez le seigneur
 Qui, ce jour-là, donnoit une brillante fête.

Par M. Drobecq.

L'AMBITION vaincue par l'AMOUR.

Histoire véritable.

LA jeune Lucinde, avec la plus jolie figure du monde, avoit un cœur tendre & généreux, une humeur douce & enjouée ; mais son esprit gâtoit un peu ces qualités aimables. Née dans la finance, elle dédaignoit l'état que son pere remplissoit avec honneur. Elle espéroit que sa beauté lui procureroit un rang plus élevé. Les noms de marquise ou de comtesse flattoient sensiblement son amour propre ; la noblesse enfin, c'étoit sa folie.

L'ambition n'est qu'un vice de l'esprit, & l'amour est un besoin du cœur. Celui de Lucinde étoit sensible ; il n'eut point de part aux sermens qu'elle avoit faits de n'épouser qu'un homme de qualité ; il

s'étoit laissé prendre malgré elle au mérite brillant & solide du jeune d'Ortigny. Surprise autant qu'affligée de son penchant , elle se faisoit mille raisonnemens pour tâcher de trouver d'Ortigny moins séduisant ; mais l'Amour alloit toujours son chemin sans raisonner. Il ne sçait point persuader ; il entraîne. Lucinde ne cessoit de croire qu'elle avoit tort d'aimer d'Ortigny , & ne cessoit de l'aimer.

Ce jeune homme avoit tout ce qu'il faut pour charmer le cœur d'une femme honnête. Il eut pu même obtenir celui de Lucinde aux conditions qu'elle desiroit. Sa naissance lui permettoit d'aspirer à des dignités distinguées. Mais son pere, pauvre gentilhomme , n'avoit point cru avilir sa noblesse en acquérant avec droiture ce qui pouvoit la soutenir avec éclat. Il étoit persuadé que des richesses qui relevoient sa famille, qui faisoient fleurir l'état, & qui pouvoient fournir aux besoins du prince , sont préférables à l'orgueilleuse indigence d'un noble , que l'oïveté, plus que l'honneur , attache à ses préjugés. Il avoit élevé son fils dans ces principes, & d'Ortigny s'y conformoit sans répugnance.

Lorsqu'il fit la connoissance de Lucinde , il s'apperçut bientôt de sa passion

dominante , & prétendit l'en corriger. Le meilleur moyen , fans doute , étoit de s'en faire aimer ; il y réussit. Lucinde ne lui trouvoit aucun défaut que son état , & quoique ce fût le point capital pour elle , combattue par tant de soins & d'amour , elle fut obligée de se rendre. Ses idées ambitieuses s'assoupirent dans son cœur pour y laisser regner un sentiment plus tendre. Tout étoit d'accord ; les amans alloient former le nœud qui devoit rendre leur bonheur éternel ; mais , en un instant , les choses changerent de face.

Le vicomte de Fontalbanne avoit vu Lucinde. Sa fortune dérangée l'obligeoit de chercher dans la finance un parti qui pût l'enrichir. Le bien considérable de Lucinde , & les idées qu'on lui connoissoit , lui parurent favoriser son dessein.

Le vicomte parla , se fit écouter. Sans avoir autant de mérite réel que son rival , il avoit plus d'agrémens , & c'en est souvent assez pour tourner une jeune tête. Être vicomtesse de Fontalbanne , & surtout voir un homme de ce rang soupirer en esclave à ses pieds , voilà ce qui flattoit la belle ambitieuse. Si l'amour vouloit quelque fois se faire entendre , l'orgueil lui imposoit silence. Fontalbanne , après quel-

ques visites , parvint à faire différer le mariage. Au bout de deux mois il réussit à le rompre entierement.

L'obstacle le plus difficile avoit été de gagner Lucinde. Son pere avoit pour elle une tendresse si aveugle , que la parole donnée au fils de son ami ne lui paroissoit pas un obstacle suffisant à opposer au goût de sa fille. Les premieres propositions du vicomte obtiennent son consentement. Au comble de ses vœux, il presse le moment. Lucinde voulant jouir plus long-tems de son triomphe , le retarde ; cependant d'Ortigny se désole d'un malheur que ne méritoit pas sa tendresse. Il tente vainement de parler à l'infidèle ; elle craignoit tout de la foiblesse de son cœur , & d'un amour que l'ambition n'avoit pas encore éteint. Quand elle se disoit , *j'aime* , c'étoit l'image de d'Ortigny & non celle du vicomte qui se présenteoit à son ame. Elle conçut que l'absence seule pouvoit la guérir entierement. D'Ortigny ne vit d'autre ressource que de s'adresser au pere de son amante.

« Est-ce ainsi , lui dit-il , que vous
 » tenez votre parole ? Vous avez vu for-
 » mer nos premiers liens ; vous avez con-
 » senti à les serrer pour jamais , & vous

» êtes le premier à les rompre ! Quel est
 » mon crime ! mon état ne peut être vil
 » à vos yeux comme à ceux de votre fille ;
 » les idées chimériques qui remplissent
 » son imagination peuvent être excusées
 » par sa jeunesse ; mais vous, Monsieur ,
 » comment les justifierez - vous ? C'est
 » vous qui faites mon malheur , c'est de
 » vous seul que je dois me plaindre.

» Tu te trompes , mon ami , répond le
 » Financier. Je ne t'ai point fait de pro-
 » messe ; mais j'ai fait à ma fille celle de
 » lui donner l'époux qu'elle choisira. Tu
 » lui as plû , j'ai consenti avec joie à vous
 » unir. Un autre lui plait davantage ; c'est
 » lui qui a ma parole , parce que j'ai tou-
 » jours laissé Lucinde maîtresse d'en dis-
 » poser. Ce n'est pas ma faute si elle est
 » inconstante. Si je m'étois permis le
 » choix , la conformité d'état qui nous
 » rapproche , l'amitié qui nous lie , t'au-
 » roient sans doute fait préférer ; mais ,
 » je te le repète , jamais je ne gênerai ma
 » fille. »

D'Ortigny sentit bien que la foiblesse
 d'un tel pere ne lui seroit d'aucune res-
 source s'il n'en sçavoit tirer parti. « Est-
 » il bien vrai , lui dit - il , que vous me
 » préféreriez à mon rival ? — *Tu me se-*

» *rois injure d'en douter.* — Et si je rega-
 » gnois le cœur de Lucinde , hâteriez-
 » vous notre union autant que je le de-
 » sire ? — *Sans le moindre délai.* — Ah !
 » Monsieur , mon bonheur dépend de
 » vous. Lucinde m'aime : un instant de
 » vanité peut éblouir son esprit , mais il
 » ne peut m'avoir enlevé son cœur , ce
 » cœur qui fit si long-tems son plaisir d'ê-
 » tre uni au mien. — *Eh bien , si tu peux*
 » *faire convenir Lucinde de tout ce que tu*
 » *dis , c'est une affaire faite.*

» Oui , Monsieur , continue d'Ortigny ,
 » j'ose présumer assez de ses sentimens
 » & de son caractère pour espérer son re-
 » tour. Lui rappeler ses premiers feux ,
 » les lui faire chérir encore , peut être
 » l'ouvrage d'un moment. Vous enten-
 » drez notre conversation dans un cabinet
 » voisin ; vous paroîtrez à - propos ; tout
 » sera prêt. L'hymen peut , dès le même
 » jour , assuter ma victoire. Ah ! quand
 » je serai son époux , le soin que je pren-
 » drai de conserver son cœur me rassurera
 » contre les écarts de son esprit.

» *Voilà qui est bien imaginé* , dit le père
 » de Lucinde , *je te seconderai de toute*
 » *mon ame. J'aime mieux pour gendre le*
 » *filz de mon ami , qu'un homme qui m'é-*

» *blouiroit par l'éclat de sa noblesse.* »

Tout s'arrange comme on l'a projeté.

D'Ortigny paroît chez Lucinde sans être annoncé. Elle témoigne quelque surprise, mais il s'excuse avec un ton pénétré de douleur & d'amour qui commence à disposer favorablement le cœur de son amante. « Vous venez, lui dit-elle, me » faire des reproches; je sens que je les » mérite; traitez-moi d'infidèle: cette » consolation doit vous être permise. » Mes raisons n'en sont pas pour vous, & » je serai toujours coupable à vos yeux.

» Non, Lucinde, reprend son amant » avec cet air d'intérêt dont il connoissoit » si bien l'effet; non, vous n'êtes pas » coupable. Vous avez dû préférer des » dignités éclatantes à l'état que je vous » aurois donné. Je puis être inconsola- » ble de votre inconstance, mais je ne » puis vous en accuser. Je ne vous rap- » pellerai point les sermens que vous me » faites cent fois de n'aimer que moi, ni les » sentimens si doux que ce penchant vous » faisoit éprouver. Si ces plaisirs sont » évanouis, vos sermens ne subsistent » plus. Mais, croyez-vous, Lucinde, que » l'illusion qui fait maintenant votre » bonheur puisse durer long-tems? Un

» grand titre vous est offert : il vous flat-
 » te ; mais vous vous accôûmerez bien-
 » tôt à tout ce que cet éclat a de sédui-
 » fant. Dès qu'il vous fera dû , vous y
 » ferez moins sensible , peut-être finira-
 » t-il par vous paroître fatigant. Vous
 » vous appercevrez alors , mais trop tard ,
 » que votre époux a sçu toucher votre
 » amour propre , mais qu'il vous a laissé
 » maîtresse de votre cœur ; .. que vous
 » ne l'aimez pas. . . — *Que je ne l'aime-*
 » *rai pas !* . . Non , belle Lucinde ; vous
 » interrogerez votre ame , & vous la
 » trouverez occupée d'une passion. . . qui
 » fit long-tems vos plus cheres délices. . .
 » Oui , j'ose le croire ; vous m'avez trop
 » aimé pour que je vous sois indifférent.
 » Votre esprit est léger , mais votre cœur
 » est naïf & tendre. Vous espérez en
 » vain d'oublier un bonheur dont rien ne
 » pourra vous dédommager. »

Lucinde , émue du ton qu'avoit pris
 d'Ortigny , sentoit trop la vérité de ce
 qu'il lui disoit pour songer à le combat-
 tre. L'image de ses plaisirs passés avoit
 trop éclairé son ame sur ses véritables
 sentimens pour pouvoir se les dissimuler ;
 mais le sacrifice d'un rang qu'elle avoit
 tant désiré coûtoit encore à son cœur.

24 MERCURE DE FRANCE.

» *Oui, d'Ortigny, lui dit-elle, je vous*
 » *ai tendrement aimé; mais pourquoi me*
 » *retracez-vous des idées que vous devriez*
 » *m'aider à oublier?*

» Je prévient des maux que je ne pour-
 » rai plus empêcher; mais vous, Lucin-
 » de, si vous m'aimez encore, ne pou-
 » vez-vous me sacrifier des desirs que la
 » vanité seule oppose à l'amour? Ne
 » puis-je vous tenir lieu d'un rang & d'un
 » titre? — *Oui, vous le pouvez, quand je*
 » *songe que je vous aime. Mais si je de-*
 » *viens votre épouse, & que cette passion*
 » *qui me domine s'élève encore au-dessus de*
 » *l'amour, il ne me restera que le regret de*
 » *ne pouvoir la satisfaire. Ce regret peut-*
 » *être amenera la haine, & nous nous re-*
 » *pentirons tous deux; vous de votre conf-*
 » *tance, & moi de ma faiblesse.*

» — Non, Lucinde, nous n'aurons point
 » ce malheur à craindre. Votre esprit plus
 » formé sentira bientôt le néant de ses
 » desirs, & ne regrettera plus ce qui en
 » fait l'objet. Je vous occuperai tant de
 » mon amour, qu'aucune autre passion
 » ne trouvera place en votre ame. — *Ah!*
 » *d'Ortigny, est-il bien vrai que je vous*
 » *aime encore?* — Eh! quoi, Lucinde, se
 » peut-il que vous redoutiez comme un
 malheur,

» malheur , ce qui me rend le plus fortuné des hommes ? — *Je ne le crains plus : je l'avoue avec joie ; non , d'Ortigny , je ne puis être heureuse qu'avec vous.* — Hé bien , achevez donc notre commune félicité. Dès aujourd'hui , si vous voulez... — *Mais mon pere...* Il ne desira rien avec tant d'ardeur , s'écria-t-il en paroissant , & en serrant sa fille dans ses bras.

Lucinde , un peu confuse , sourit à son amant qui se jette à ses pieds ; le pere de Lucinde partage avec transport leur ivresse. Sa foiblesse devoit-elle détruire encore leur bonheur ; ou plutôt la légère & ambitieuse Lucinde pouvoit-elle oublier si facilement un moment si plein de charmes ?

« Hâtons - nous , dit d'Ortigny ; mon pere est prévenu. Je vais veiller moi-même aux apprêts de ma félicité. Je crains quelque retour trop cruel & sans remede. Ne quittez pas Lucinde , ajoutez - il à son pere ; dissipez ses idées frivoles , achevez de ramener ses sentimens vers l'amour. » Le malheureux d'Ortigny ne pouvoit plus mal confier ses intérêts.

Ce n'étoit pas que le bon Financier ne désirât véritablement ce mariage ; mais il

B

n'avoit ni l'adresse ni le ton séduisant de d'Ortigny, ni rien enfin de ce charme vainqueur qui triomphoit de tous les sentimens de Lucinde ; & malheureusement il se crut assez d'art pour achever de raffermir ce cœur à peine ébranlé. « Tu vas » donc être heureuse , ma chere fille, lui » dit-il ; tu posséderas un amant qui t'a- » dore. On ne t'appellera point Madame » la Vicomtesse , tu ne brilleras point à » la cour , mais tu vivras tranquille avec » tes égaux qui n'auront point à te repro- » cher ta naissance. Point d'étiquette qui » gêne tes goûts & tes plaisirs. Tu trou- » veras le bonheur qui fuit le faste & le » tumulte. Une femme d'un rang distin- » gué , dans un carosse enrichi de ses ar- » mes , traverse d'un air fier la foule hé- » bêtée à qui tant d'éclat en impose. On » l'applaudit , on l'admire , on envie fol- » lement son sort ; mais où va-t-elle ? A » la cour , rendre des respects plus grands » que ceux qu'elle a reçus. Pour toi , tu » seras remarquée à peine , on dira : *Ce » n'est qu'une Financiere.* Tu ne recevras » aucuns honneurs ; mais tu seras indé- » pendante , & tu partageras dans ta mai- » son le bonheur que tu sçauras y ré- » pandre. »

Ce discours , qui pouvoit peut-être

fixer la raison dans une ame assez éclairée pour en sentir le prix , fit un effet tout contraire sur la jeune Lucinde. Elle ne vit dans le parallele des deux conditions que ce que l'une paroissoit avoir de flatteur & l'autre d'humiliant , & son amant n'étoit pas là pour lui en rappeler les conséquences. Elle rêveoit , & son pere craignit d'intertrompre une rêverie si funeste. Dans ce même moment , un laquais mal instruit , ou voulant faire sa cour , annonce : *M. le Vicomte de Fontalbanne voudroit avoir l'honneur de voir Madame la Vicomtesse.* Ce nom anticipé gonfle le cœur déjà prêt à s'ouvrir à l'orgueil. Le vicomte vient déposer toute sa grandeur aux pieds de Lucinde : elle s'oublie : elle sourit à son amour propre , & la vive impression que d'Ortigny a faite dans son cœur est effacée en un instant.

Fontalbanne demande avec ardeur , obtient de Lucinde qu'elle fixe un jour pour leur mariage ; son pere surpris , affligé de ce changement , n'a cependant pas la force de s'y opposer. Un regard suppliant de son inconstante fille le range entierement de son avis. Cependant d'Ortigny préparoit tout pour un hymen qu'il croyoit bien assuré. Il revint au logis

28 MERCURE DE FRANCE.

de Lucinde : quelle est sa fureur & son désespoir lorsqu'il la voit avec son pere dans le carosse de son rival!

Il forme mille projets , dont le plus raisonnable est d'oublier l'ingrate. Il croit même pendant deux jours y avoir réussi ; mais sa fureur passée , son amour & sa douleur lui restent. Il va jusqu'à excuser Lucinde ; moins il la condamne , moins il souffre patiemment de se la voir arracher pour jamais. Que faire dans une circonstance si pressante ? Le mariage du vicomte se préparoit ; il ne restoit à d'Ortigny qu'un moyen de l'empêcher , c'étoit d'offrir à Lucinde un rang égal. Mais le moyen dépendant du pere de ce jeune homme , il le presse , il l'attendrit ; après des peines , il obtient tout ce qu'il demande & court chez Lucinde.

On lui refuse la porte. Il n'étoit pas décent que , prête d'en épouser un autre , elle reçut chez elle un homme qu'elle avoit aimé. Cet obstacle n'arrête point d'Ortigny ; il gagne le portier ; il vole à l'appartement de sa maîtresse ; personne ne se rencontre sur son passage ; il se jette aux pieds de Lucinde. Elle recule avec effroi. « *Vous , d'Ortigny , dans mon ap-*
» *partement !* — Ah ! Lucinde , daignez
» m'entendre. — *Dieux ! y songez-vous !*

» *j'attends mon pere & M. le vicomte : s'ils*
 » *vous surprennent !* — Lucinde, un seul
 » *mot.* — *O ciel ! j'entends du monde ,*
 » *ce sont eux . . . que devenir ? . . .* — Mais
 » *Lucinde , par pitié : .* — *C'est moi qui*
 » *implore la vôtre.* — *Vous le voulez ,*
 » *cruelle , je fors ; mais . . .* — *Non , il*
 » *n'est plus tems , on vous verroit : entrez ,*
 » *de grace , dans mon cabinet. Vous vous*
 » *échapperez quand ils seront sortis. A*
 » *cette condition je vous promets de vous*
 » *entendre.* »

D'Ortigny n'a que le tems d'obéir.
 « *Bon , dit en entrant le pere de Lucinde ,*
 » *tu es habillée , nous allons partir sur le*
 » *champ. Voilà M. le vicomte qui nous*
 » *mene à la campagne pour passer les ar-*
 » *ticles.* — *Quoi , mon pere , nous par-*
 » *tons tout de suite !* — *Tout de suite.*
 » *Il se fait tard : allons Monsieur le vi-*
 » *comte , prenez sa main , & descen-*
 » *dons.* — *Mais , Monsieur , de grace*
 » *un moment . . . Je n'étois pas prévenue . .*
 » *Je ne suis pas prête.* — *Eh ! bien . . nous*
 » *allons t'attendre.* — *Non , partez tou-*
 » *jours , je vous rejoindrai . . .* — *Mais , tu*
 » *ne partiras pas seule ?* — *Est-ce qu'on ne*
 » *peut pas remettre à demain ?* — *Non ,*
 » *belle Lucinde , dit le vicomte. Tout est*

» arrangé pour aujourd'hui. Pourquoi re-
 » culer mon bonheur d'un jour ?

» Il a raison , ajoute le père. Allons,
 » Mademoiselle, continue-t-il d'un ton
 » d'autorité, je vous ordonne de nous
 » suivre. » Lucinde , quoiqu'elle eût la
 meilleure excuse du monde , n'en trou-
 vant aucune à opposer, est obligée de se
 laisser conduire. La femme qui la suit
 ferme la porte à double tour. Lucinde
 l'entend, & ce nouvel incident augmente
 son trouble, qu'elle avoit déjà tant de pei-
 ne à cacher.

D'Ortigny, assez surpris de l'aventure,
 ne scavoit trop comment elle devoit finir.
 « Me voici enfermé, disoit-il, dans l'ap-
 » partement de Lucinde. La prison est
 » très-agréable, je l'avoue; mais si je suis
 » obligé d'y rester seulement trois ou
 » quatre jours, elle deviendra bien cruel-
 » le, & je serai fort embarrassé. » Il sort
 du cabinet, va doucement à la porte qu'il
 tente en vain d'ouvrir.

« Mais quand même Lucinde revien-
 » droit ce soir, disoit-il encore, & il
 » faut bien l'espérer, comment me fera-
 » t-elle évader ? Souffrira-t-elle que je
 » sorte de sa chambre au milieu de la
 » nuit, au risque d'être rencontré par ses

» gens ? Et puis traverser l'appartement
 » de ses femmes . . . Et puis le portier . . .
 » Elle ne le permettra point. Il faudra
 » donc que j'attende jusqu'à demain ; . . .
 » Mais si j'attends jusqu'à demain . . .
 » Cela fera fort plaisant , & je passerai la
 » nuit en bonne compagnie. Ah ! Lucia-
 » de ! . . . Ma foi , je ne vois pas trop com-
 » ment cela pourroit arriver autrement. »

Il s'arrêtoit avec complaisance à cette
 idée , à laquelle une plus cruelle suc-
 cédoit quelquefois. « A présent , s'é-
 »crioit - t - il , dans ce moment même ,
 » peut - être l'infidèle prononce & signe
 » l'arrêt de ma mort ! » Ainsi la crainte
 & l'espérance agitoient son cœur tour-à-
 tour. Mais l'espérance flatteuse le rappel-
 loit toujours ; elle étoit le résultat de tou-
 tes ses réflexions. Lucinde étoit dans une
 position bien plus cruelle.

Il ne lui avoit pas été possible de ban-
 nir un seul instant de son esprit la retraite
 forcée de d'Ortigny dans son cabinet.
 Cette porte fermée ; tant de surveillans ,
 une femme - de - chambre donnée par le
 vicomte , à laquelle on ne pouvoit se con-
 fier , toutes ces pensées remplissoient son
 ame de trouble & d'amertume. Une ac-
 tion très-innocente mettoit son honneur

B iv

dans le plus grand danger. Les reproches qu'on lui faisoit de son air de tristesse ne servoient qu'à l'augmenter. A peine arrivée à la terre du vicomte, elle se trouve mal ; on est obligé de remettre à un autre jour toutes les affaires, & de la ramener à Paris.

Son pere & Fontalbanne étoient trop allarmés de son état pour l'abandonner. On l'oblige de se coucher, & toute la compagnie passe dans son appartement le reste de la soirée. Cependant d'Ortigny qui en étoit si proche, se trouvoit fort mal à son aise. Il n'osoit remuer ; à peine se permettoit-il de respirer. Le soir, Lucinde, toujours inquiète, feint de se porter mieux pour qu'on la laisse seule ; chacun se retire, & d'Ortigny commence à s'applaudir d'avoir toute une nuit à passer dans l'appartement de sa maîtresse.

Dès qu'il cesse d'entendre du bruit, il sort du cabinet & s'approche en souriant du lit de Lucinde. Confuse, interdite à sa vue, elle cherche à lui dérober sa honte en se couvrant le visage. Il s'attendoit à cet embarras ; il en jouit quelque tems, & pour prolonger cette petite vengeance, il s'assied à côté du lit de son amante sans prononcer un seul mot.

Lucinde, que cette inaction rassure un peu, se hasarde enfin à prendre la parole. « *D'Ortigny*, lui dit-elle, *le hasard m'a jetée dans une position bien cruelle. Ne connoissez - vous aucun moyen de m'en délivrer.* Non, Mademoiselle, comme ce n'est pas mon intention, je n'en ai pas cherché. — *Comment ! qu'osez vous dire ? & que prétendez - vous ?* — Une chose toute simple & toute naturelle ; profiter d'une circonstance si favorable à mon amour. — *Qu'entends je, vous n'y comptez pas, d'Ortigny, il ne se peut pas que vous espériez !* — Je l'espère, j'y compte & j'en suis sûr. — *Monsieur... mes efforts, mes cris sçauront empêcher toute violence.* — Hé, Lucinde, calmez - vous, il n'est point question de violence ! — Si j'en eusse été capable. Mais vous devez être sûre de mon honnêteté ; & rien de ce que j'ai à vous dire ne blessera la vôtre. En m'obligeant d'entrer dans votre cabinet, vous m'avez promis de m'écouter, pour prix de ma complaisance. Dans la circonstance où nous sommes, c'est bien le moins que vous puissiez faire. — *Parlez, Monsieur, parlez : vous sçavez trop que je ne puis me dispenser de vous entendre.*

Je commencerai donc par vous faire

B v

34 MERCURE DE FRANCE.

» remarquer que c'est vous-même qui
 » m'avez caché dans votre appartement.
 » Que cela n'a pu se faire autrement que
 » par vous, puisque de toute la matinée
 » vous n'avez pas quitté cette chambre,
 » & que quand vous en êtes sortie, votre
 » suivante en a fermé la porte à double
 » tour. — *A quoi bon cette remarque?* — A
 » vous faire comprendre d'abord que si,
 » trop alarmée de ma présence, vous ap-
 » pelliez du secours, vous agiriez contre
 » vous-même plutôt que contre moi, &
 » que demain matin... — *Comment de-*
 » *main matin!*.. Vous passerez toute la
 » nuit!.. — Vous sçavez bien qu'il m'est
 » impossible de m'en dispenser. Demain
 » matin, donc, lorsque nous serons sur-
 » pris ensemble, il vaut bien mieux que
 » ce soit par votre pere, qui sçaura ce
 » qu'il doit faire, que par une suivante
 » qui vous perdrait. — *De quel sang froid*
 » *il me présente ces images?* — C'est pour
 » vous y accoutumer de loin. Vous voyez
 » combien de choses sont en mon pou-
 » voir, en y comprenant votre consen-
 » tement même dont la fortune me rend
 » maître; mais je suis incapable d'en
 » abuser jusqu'à un certain point. Lucinde
 » écoutez-moi, de grace.

» Je vais passer toute la nuit avec vous,

» & je ne l'emploierai qu'à vous dire
 » combien je vous adore. Je suis certain
 » de vos sentimens pour moi ; ma déli-
 » cateſſe n'eſt donc point bleſſée en vous
 » contraignant, en quelque ſorte, à de-
 » venir mon épouſe. Je vous fais aſſez
 » comprendre, je crois, la néceſſité où
 » vous êtes de le devenir : & je vous ren-
 » drai ces nœuds ſi doux, que vous ne
 » m'en voudrez pas long-tems de vous y
 » avoir forcée. Mais ce qui doit être l'ou-
 » vrage du ſort ne peut-il le devenir du
 » ſentiment. Lucinde ! ma voix ne fait
 » donc plus éveiller l'amour dans ton
 » cœur ? — *Ah ! d'Ortigny ! peux-tu me*
 » *prononcer un nom ſi doux, & n'être pas*
 » *ſûr de ton triomphe ?*

» C'en eſt aſſez, s'écrie d'Ortigny, tous
 » mes vœux ſont remplis. Lucinde, je
 » vous rends à vous même. Je vous obéi-
 » rai, duſſiez-vous me trahir encore. »
 Il alloit continuer ſes transports, lors-
 qu'un bruit ſe fait entendre à la porte.
 Lucinde effrayée n'a que le tems d'enve-
 lopper ſon amant dans le rideau de ſon
 lit. C'étoit ſon pere qui, toujours inquiet
 de la ſanté de ſa fille, avoit voulu la voir
 après ſon ſouper, & lui faiſoit apporter
 un bouillon par ſa femme - de - chambre.

B vj

Du plus loin que Lucinde apperçoit cette dernière elle veut la renvoyer. Mais non, » mon enfant, dit le pere, c'est un bouillon qu'elle t'apporte. — *Qu'elle sorte, mon pere, je vous le demande en grace.* — *Quelle idée? — Je vous en prie.* — Porte lui donc bien vite son bouillon, & va-t'en. *Hé non, mon pere, par pitié, qu'elle le remporte, ou donnez-le moi vous-même, mais qu'elle sorte sur le champ.* » Le pere, sans y rien concevoir, renvoie la suivante, & se charge du bouillon. Pauvre enfant, disoit-il en avançant lentement de peur de le répandre, elle n'a rien pris d'aujourd'hui; elle doit être d'une foiblesse! Va, cela te fera du bien. »

Il arrive enfin auprès du lit. Je voudrois pouvoir vous peindre la situation de d'Ortigny toujours sous le rideau, mais sans en être caché. Une espèce de confusion se mêloit à la joie qui brilloit sur son visage. L'inquiétude étoit peinte sur celui de Lucinde. Ses yeux baissés & sa rougeur sembloient demander grace; mais la modeste candeur de son front disoit assez qu'elle n'étoit pas coupable. Je vous représenterois sur-tout le bon Financier qui regarde tour-à-tour les deux amans, sans quitter

son écuelle , qui ne sçait s'il doit croire ce qu'il voit , & qui reçoit toutes les impressions qu'il découvre.

On profite de son étonnement pour lui expliquer le mystere. Il est enchanté d'un événement qui l'oblige à s'unir au fils de son ami. — « Pourras-tu » regretter encore quelque chose , dit » le jeune homme à son amante ? » — *Non , d'Ortigny , tu m'as immolé des » desirs , je ne te sacrifie que de vains ti- » tres , qui ne sont rien au prix du bonheur » qui va les remplacer. — Tu n'en perdras » aucun , chere Lucinde. Ma naissance » me les permettoit , mes richesses me les » ont acquis , & je venois te les offrir » lorsque tu as refusé de m'entendre ; » mais mon cœur est bien plus flatté de ne » te devoir qu'à l'amour. »* On s'excusa comme on put auprès de Fontalbanne , & dès la nuit suivante d'Ortigny fut couronné par le hasard , l'amour & l'hymen.

*VERS à M. de D***.*

Je vous rends , selon vos desirs ,
De C*** les Loifirs.

38 MERCURE DE FRANCE.

Anacréon n'est pas plus sage ;
C'est le peintre du badinage ;
C'est le poëte des plaisirs.
Quelle aimable philosophie !

Que les vers son galans , que sa prose est jolie !

Il répand la gaieté sur tout ce qu'il écrit.

Le feu du sentiment est le dieu qui l'enflamme.

A chaque trait l'amour fourit ,
Soit qu'il approuve , soit qu'il blâme ,
On voit par-tout que la belle ame
Est la muse du bel esprit.

ÉPITRE à M. de Belloy.

CHANTRE immortel du vertueux St Pierre ,

Reçois l'encens que mon cœur vient t'offrir.

Je ne te connois point ; j'admire , je révere

De tes nobles écrits le sacré caractère.

Quels transports enchanteurs tu me fais ressentir !

Que de vertus dans mon sein tu fais naître !

Mes sens sont embrasés par ta sublime ardeur :

Combien j'aime , avec toi , ma patrie & mon
maître !

Combien j'aime nos loix , dont tu me fais con-
noître

Et la noblesse & la douceur !

Je sens à chaque vers que je deviens meilleur.

Vertu, fille du ciel, ame des belles ames,
Viens épurer nos jours par tes divines flâmes;
Viens, donne un nouveau lustre à notre éclat
flétri.

Et toi, digne François, à qui je rends hommage;
Si de ta nation tu n'étois pas chéri,

Ab! ce seroit pour elle un sinistre présage.

Je ne discute point si ton sublime ouvrage

Pourra passer, sans tache, à la postérité:

Tant de perfection est-elle le partage

De notre foible humanité?

Mais ton drame, à nos fils, par l'amour répété,

Des mains de la France attendrie

Sera marqué du sceau de l'immortalité;

Du même sceau que la Grèce ravie

A mis sur le front si vanté

De ses sages auteurs qui chantoient leur patrie.

Abandonne la regle & les triste compas

Aux froids écoliers d'Uranie,

A ces esclaves sans génie

Qui suivent le sentier & ne le tracent pas.

Vois ton nom se placer au temple de mémoire

Parmi ceux des héros, ornement de l'histoire,

De ces rares humains qui portent les états

Vers la grandeur & vers la gloire.

Jouis de ton bonheur, doux prix de tes travaux;

Ris des vils envieux qui, dans leur phrénésie,

Osent se croire tes rivaux:

L'éloge le plus sûr c'est le cri de l'envie;

40 MERCURE DE FRANCE.

Laisse la vainement se débattre & rugir ;
En nous donnant Bayard , redouble sa furie ;
Triomphe encor , c'est la punir.

Nous n'avons qu'en ce moment connoissance d'une lettre de M. de Voltaire , & nous croyons qu'on lira avec plaisir son sentiment sur le siège de Calais.

A M. DE BELLOI.

31 Mars 1765. Au château de Fernay.

A PEINE je l'ai lu , mon cher confrere , que je vous en remercie du fond de mon cœur. Je suis tout plein du retour d'Eustache de Saint - Pierre & des beaux vers que je viens de lire.

Vous me forcez , Seigneur , d'être plus grand que vous.

Et celui-ci , que je citerai souvent ,

Plus je vis l'étranger , plus j'aimai ma patrie.

Que vous dirai - je , mon cher confrere ? Votre pièce fait aimer la France & votre personne. Voilà un genre nouveau

dont vous serez le pere; on en avoit besoin, & je suis vivement persuadé que vous rendez service à la nation. Recevez, encore une fois, mes tendres remerciemens.

M A D R I G A U X.

A Eglé.

SUR Daphné vainement l'Amour lança ses traits;
L'insensible Daphné méprisa sa puissance.
Elle en conçut trop tard d'inutiles regrets;
Songez-y bien, Eglé; vous avez ses attraits :
N'ayez pas son indifférence.

*Par M. François de Neufchâteau;
de plusieurs académies.*

A une Belle qui se paroît.

CROIS-MOI, charmante Eglé, que jamais ta
figure
Ne brille à nos regards d'un éclat emprunté !
La négligence est la parure
Qui sied le mieux à la beauté.

Par le même.

A la même.

Q'AU PRÈS de vous l'amour est beau !
Eglé, vous lui donnez mille graces nouvelles.
Ailleurs il est volage & couvert d'un bandeau.
En vous voyant, il perd ses ailes,
Et ne garde que son flambeau.

Par le même.

ÉPIGRAMMES.

UN avare entendit un sermon fort touchant
Sur l'aumône ; & du ton d'un homme repentant,
Touché de son salut, prêt à changer de vie,
Mais, vraiment oui, l'aumône est un acte divin.
En vérité, Messieurs, j'aurois, j'aurois envie...
De l'aller demander, s'écria le vilain.

Par M. G.



A U T R E.

CERTAIN époux tranquille & débonnaire
 Laissoit sa femme en pleine liberté
 A son galant se livrer sans mystere ;
 Quelques amis du bon homme , en colere
 De son sang froid , avec vivacité
 Lui remostroient son tort. On en raisonne
 A vos dépens ! Par-tout ce n'est qu'un bruit ,
 Lui disoient-ils. Eh ! mais... Cela m'étonne :
 Il ne vient plus , répond-il , que de nuit.

Par le même.

A U T R E.

UN pauvre époux mouroit entre les bras
 De sa moitié qui pleuroit de tendresse ;
 Je quitterois ce monde sans foiblesse ,
 Et sans regret j'attendrois le trépas ,
 Si tu voulois me jurer sur ton ame ,
 Lui disoit-il , de n'être jamais femme
 Du freluquet qui te fait les yeux doux.
 Rassure-toi , mon fils , mon cher époux ,
 Je ne suis pas , répond-elle , si folle ;
 J'ai , pour un autre , engagé ma parole.

Par le même.

PORTRAIT DU SAGE.

ENTRE la priere & l'étude,
 Le sage, de son tems, partage l'heureux cours.
 Modeste & vrai dans ses discours,
 Exempt de passion, d'ennui, d'inquiétude,
 Dans sa paisible solitude,
 La joie & le bonheur filent seuls ses beaux jours.
 Indulgent pour autrui; sévère envers lui-même;
 Il n'est point orgueilleux dans la prospérité;
 Il n'est point abbattu par l'infortune extrême.
 En tout tems il caresse, il aime
 Et le pauvre & l'humanité.
 L'aimable bienfaisance est sa vertu suprême.
 Loin du faste des cours, il rit des courtisans;
 De son humble cabane il préfère le chaume
 Aux lambris dorés des tyrans.
 Il regne sur son cœur: il maîtrise ses sens.
 Ce triomphe à ses yeux vaut le plus grand royaume.
 De la vertu fidèle ami,
 Elle seule embellit ses plaisirs & son être.
 On a beau le haïr, il n'a point d'ennemi
 Qu'il ne rendît heureux, s'il en étoit le maître.
 Il ne juge, il ne croit jamais légèrement;
 Il ne sçait ni tromper, ni feindre
 Si quelqu'un, envers lui, se conduit autrement.

Son grand cœur , au-dessus de tout ressentiment ,
 Borne sa vengeance à le plaindre :
 Loin que la pâle mort lui fasse aucune horreur ,
 D'un œil tranquille il l'envisage :
 Heureux qui peut , comme le sage ,
 N'avoir , en expirant , ni remords , ni terreur.

ENVOI à M. . N. . .

Vous , à qui j'adresse du sage
 Un portrait peint d'après la vérité ,
 Agrétez-en le foible hommage ;
 C'est votre bien ; c'est votre ouvrage :
 En me le demandant , vous me l'avez dicté :
 Je dirai plus , peut-être cette image
 N'auroit , sans vous , point de réalité.

*Par M. François , ancien
 Officier de Cavalerie*

R O M A N C E

Dans le goût des anciens Poètes François.

(A mettre en musique.)

OUI , j'aime plus que ma vie ,
 La bergere tant jolie ,

46 MERCURE DE FRANCE.

Qui si bien fait mon bonheur !
C'est la gente & douce amie
Las ! qu'idolâtre mon cœur !

Amour , habile à pourtraire ,
Dit que sa charmante mere
Auprès d'elle est sans appas ;
Et si , le dieu téméraire
Partant ne se trompe pas.

Pour voir grace plus mignonne ,
Dont pourvue est la friponne ,
Force est de courir long-tems ,
Puisque seule , en sa personne ,
Elle a tous les agrémens.

Oh ! que doux air de simplette
Pare très-bien sa sagesse !
Si tant vaine est la fierté !
C'est un trésor que maîtresse
Où se trouve loyauté !

On ne puis d'amour extrême
L'aimer autant qu'elle m'aime ;
Du moins en ai grand desir ;
Et ce m'est ains preuve même
D'ardeur qui ne doit finir.

Par M. A. Castres.

*COUPLLET à Madame Dubois.**Sur un songe.**AIR : Du haut en bas.*

J'AI vû l'amour,
 Eglé, vous prendre pour sa mere ;
 J'ai vû l'amour,
 Emprunter vos traits tour-à-tour :
 Le fripon étoit sûr de plaire ;
 Qui peut vous voir, dit sans mystere,
 J'ai vû l'amour.

Par le même.

*EPITHALAME pour Leurs Alteſſes Sé-
 réniffimes Monſeigneur le Duc & Mde
 la Duchefſe de Chartres.*

Alliance du Soleil & de Vénus.

ASTRE puissant, dont l'éclat radieux.
 Des mortels fatigués adouciſſoit la peine,
 Adorable Vénus, c'eſt des bords de la Seine
 Que tu dois en ce jour reluire au haut des cieux.

48 MERCURE DE FRANCE.

Lorsque , sortant des mers , ta course trop rapide
Répandoit ses rayons sur les prés & les champs ,
Aux pénibles travaux du laboureur avide
Tu préparois au moins de tranquilles momens ;
Mais aujourd'hui quittant le sein de l'onde ,
Tu vas , du soleil même allumant le flambeau :
Parcourir avec lui sa carrière féconde :
Et vos feux mutuels donnant un jour plus beau ,
De leurs dons précieux vont enrichir le monde.

Le Dieu d'Hyménée aux Dryades du parc de Saint-Cloud.

O NYMPHES , tressaillez d'une vive allégresse
Vos sombres ennuis vont finir.
A seconder vos vœux le tendre hymen s'empresse ;
Il vous prépare un heureux avenir.
Un dieu de ces bosquets où vous prîtes naissance
S'unit en ce beau jour à la jeune Vesta.
L'amour les unissoit déjà ,
Et tous deux nous formons cette illustre alliance
Dont votre sort s'embellira.
Quand ces époux viendront s'asseoir sous vos om-
brages
Ou folâtrer dans vos rians bocages ,
De leur aspect vous brillerez ,

De

De leur bonheur vous jouirez.
Pallas, de tous ses dons, les combla sans me-
sure;

De leur félicité quel précieux augure !
Oui, nymphes, vous serez mille fois les témoins !
Des plus touchans transports & des plus tendres
soins.

Des demi-dieux la troupe qui va naître
Sera pour vous encore un spectacle bien doux.
Elevés au milieu de vous,
Ils sçauront bientôt vous connoître,
Humains, généreux, bienfaisans,
Tels que leurs augustes parens
Ils défendront qu'un bras, guidé par le vertige,
De vos arbres sacrés coupe jamais la tige.
En ferrant ces nœuds enchanteurs,
En vous donnant une aimable déesse,
Je satisfais l'Olympe qui m'en presse,
Et j'assure à vos jours de nouveaux protecteurs.
Tels sont, d'un hymen prospère,
Les effets délicieux :
C'est un bonheur pour la terre,
Un triomphe pour les cieux.

Mais c'est assez... Préparons mes guirlandes
Aux flambeaux des amours allumons mes flam-
beaux,

Couronnons des feux si beaux,
Et qu'au lieu de cent tourtereaux

C

Les cœurs des deux amans soient mes seules of-
frandes.

Par Mlle Cossou de la Cressonniere.

*VERS à S. E. Mgr l'Archevêque d'Alby,
sur son départ pour l'Italie.*

ILLUSTRE Cardinal, qui fûtes à la fois
L'oracle des auteurs & l'organe des Rois,
Qu'un destin prospère vous guide
Dans cet agréable pays
Où les mânes fameux de Tibulle & d'Ovide
Seront jaloux du talent de Bernis ;
Que la plus aimable guirlande
Orne toujours votre chapeau ,
Rome orpheline vous demande
Le choix d'un Pontife nouveau ;
Si son propre intérêt le touche ,
S'il veut qu'un consistoire ait pour nous des at-
traits ,
Qu'il vous ouvre toujours la bouche
Et ne vous la ferme jamais ! *

Par M. de la Louptiere.

* On sçait que par un cérémonial d'usage à la
renue des consistoires , le Pape ouvre ou ferme la
bouche aux cardinaux.

*VERS à Mlle M. L. en lui présentant un
recueil de musique pour la voix & pour
le violon.*

JADIS Orphée, aux doux sons de sa lyre,
Sçût animer les bois, les rochers, les torrens;
Des malheureux de l'infernal empire,
Par ses accens divins suspendre les tourmens;
Vous sçavez, comme lui, charmer ce qui respire,
Et comment résister à vos enchantemens,
Quand aux sons séduisans que ce dieu vous ins-
pire,
Vous joignez deux beaux yeux & n'avez que vingt
ans,

Par M. Lau. . de Bol. . .

*VERS à Mde Laruelle, jouant le rôle de
Fanis, dans la comédie du Fleuve de
Scamandre: Impromptu fait à la comé-
die italienne.*

POUR te séduire & mieux cacher son jeu,
Ce faux Dieu te promet qu'il te fera Déesse.

C ij

52 MERCURE DE FRANCE.

Il te trompe ; mais toi , couronnes ma tendresse ,
Et de mortel , tu me verras un Dieu.

Par le même.

QUATRAIN à Mlle le Chantre , très-
jeune & très-aimable artiste qui réunit ,
depuis plusieurs années, tous les applau-
dissemens du Public par son talent pour
le clavecin & par les agrémens de sa
figure,

PAR tes talens , par ta mine jolie ,
Tu nous enchantes tour-à-tour ;
Tes doigts sont ceux du dieu de l'harmonie
Et tes traits sont ceux de l'amour.

Par un Abonné au Mercure.



COUPLETS sur le mariage de Mlle de Gouy avec M. le Comte D'essalles, Maréchal des camps & armées du Roi, & Gouverneur de Rhinfeld.

Sur l'air: *Est-il donc vrai Lucile...*

RIS, jeux, troupe immortelle,
Volez aux pieds d'Iris;
Oubliez auprès d'elle
Les attraits de Cypris:
D'une tête charmante
Admirez le contour.
Cet air qui vous enchante
Est celui de l'amour.

Il mit un front de reine
Sous les plus beaux cheveux,
Et sous des arcs d'ébène
Il fit briller ces yeux;
Il composa de roses
Ce teint si séducteur;
Sur ces lèvres écloses
Il fixa le bonheur.

Ce dieu, d'un sein d'albâtre,
Arrondit ses attraits,
Et sa bouche idolâtre
En anima les traits:

C iij

Il finit son ouvrage
Guidé par le plaisir,
Et son premier hommage
Fut un tendre soupir.

Dans la nouvelle grace
Minerve mit un cœur ;
L'attacha sur sa trace
Par les nœuds du bonheur :
De la nymphe timide
Elle forma la cour ,
Et sa discrète Egide
En écarta l'amour.

A la jeune déesse,
Ris, offrez un héros
Dont l'auguste sagesse
Eclaira les travaux.
Son front, où la victoire
Grava ses faits guerriers,
Sera ceint par la Gloire
De myrthe & de lauriers.

On verra son audace
Affronter les hasards,
Lui marquer une place
A côté des Villars.
Quand le son des trompettes
Allarmera les loix,

Hymen, sur ses tablettes,
Tracera ses exploits.

Des héros dont la Grèce
Eût fait des immortels,
Lorsque pour la Sagesse
On dressoit des autels,
Au temple d'Hyménée
Conduisent ces amans.
Iris est couronnée
Des roses du printemps.

Les jeux rangés en files
Lui présentent des fleurs,
Et les plaisirs agiles
Lui servent de coureurs :
Les Amours environnent
Ses charmes adorés ;
De l'hymen ils entonnent
Les hymnes révévés.

Le puissant Dieu de Guide
Aiguise un trait vainqueur ;
Son œil tendre & timide
Déjà la vise au cœur.
D'hymen je vois paroître
Le flambeau radieux :
De la vertu vont naître
Des héros ou des dieux !

LE ROSSIGNOL & LA SERINE. Fable.

UNE serine ayant quitté sa cage
 Fut dans un bois peuplé d'oiseaux divers ;
 Elle admiroit leur beauté , leur plumage ;
 De tels objets , pendant son esclavage ,
 A ses regards ne s'étoient point offerts.
 Figurez-vous une fille jeunette
 Qui , du couvent , a quitté la retraite :
 Tout la surprend & l'enchanté à la fois ;
 Voit-elle au bal , au cours , à l'assemblée ,
 De jeunes gens une troupe mêlée ;
 Son œil regarde , & son cœur fait un choix.
 Ainsi faisoit notre belle étrangere.
 Tous les oiseaux , autour d'elle arrêtés ,
 Se pavanant , s'empresant de lui plaire
 De leurs couleurs étaloient les beautés.
 Un rossignol doux , tendre , & point volage ,
 Voulut aussi se mêler avec eux ;
 Mais le mépris fut d'abord son partage.
 Un rossignol n'a pas un beau plumage.
 Simple & modeste il séduit peu les yeux ,
 Et par ses chants , son cœur discret & sage
 N'avoit osé faire éclater les feux.
 Bientôt pourtant il osa davantage.
 Sa voix divine , organe du desir ,
 Par les doux sons d'un amoureux ramage ,

A la serine offrant son tendre hommage,
 La fit pâmer d'amour & de plaisir.
 Il fut heureux, il en eut plus d'un gage.
 De ses succès je ne m'étonne point :
 Dans les amours, comme en tout autre point
 Le doux parler vaut bien le beau plumage

*L'AUTOMNE : pastorale , traduite de
 l'anglois de M. Pope.*

Sous l'ombrage que forment les branches
 étendues d'un hêtre majestueux, Hilas &
 Egon chantent leurs vers champêtres ;
 l'un pleure sa maîtresse , & l'autre son
 ami : à leurs tristes accens les arbres des
 forêts d'alentour courent leurs têtes al-
 tieres , & semblent les écouter. Vous ,
 nymphes de Mantoue , prêtez-moi votre
 secours sacré ; enseignez moi ; je chante
 les vers champêtres & d'Hilas & d'E-
 gon.

Toi que les neuf sœurs inspirerent &
 douerent du génie de Plaute , des graces
 de Térence , & du feu de Ménandre ,
 dont le sentiment nous instruit , & dont
 l'esprit nous charme , qui nous gouverne
 par la justesse de son jugement , & nous
 ravit par le feu de son imagination ,

C v

guide ma foible muse , quoique peu digne de toi ; en célébrant l'amitié , c'est pour toi qu'elle va chanter.

Alors Phœbus , prêt à descendre dans les bras de Thétis , brilloit d'une clarté sereine , & les nuages amoncelés étoient rayés d'une lumière de pourpre , quand le triste Hilas fit retentir les airs de ses gémissemens mélodieux , enseigna aux rochers à pleurer , & les montagnes à gémir.

Allez , doux vents , dit-il , & portez mes soupirs aux oreilles de Tircis , faites retentir mes tendres chants ; semblable à une triste tourterelle abandonnée de sa compagne , je pleure son infidélité , & les échos qui environnent ces bords ne résonnent que de mes tristes accens. Ainsi , loin de mon Tircis , je me plains aux zéphirs , mais semblable à eux je n'en suis point entendue , je n'excite point sa pitié , & je demeure abandonné.

Allez doux vents , portez lui du moins mes soupirs : depuis son absence , les oiseaux négligent leurs chants , les arbres refusent leurs ombrages , les lys penchent leurs têtes & meurent. O vous , fleurs qui vous fanez , lorsque le printems vous abandonne ; vous oiseaux qui cessez de

chanter quand l'été vous quitte , & vous arbres qui vous dépouillez dès que les chaleurs de l'automne s'éloignent , Parlez ? L'absence n'est-elle pas la mort pour ceux qui aiment.

Allez doux vents , emportez avec vous mes soupirs ; que les champs qui diffèrent le retour de Tircis , deviennent stériles , que chaque fleur se fanne , & que chaque arbre se flétrisse ; que tout périsse enfin excepté lui. Mais que dis-je ! Où m'emporte ma douleur ! Non , non , que dans les lieux qu'il habite , le printems l'accompagne toujours , & que les fleurs croissent sous ses pas : que les roses épanouies ornent les chênes nouveaux , & que l'ambre liquide découle de chaque épine.

Allez doux vents , portez-lui mes soupirs , & dites lui que les oiseaux cesseront d'entonner leurs chants du soir , les vents de souffler , les branches ondoyantes de s'agiter , & les ruisseaux de murmurer , avant que je cesse de l'aimer. Non , les fontaines bouillonnantes pour le berger altéré , le gazon embaumé au laboureur fatigué , les brouillards pour les alouettes , & le brillant éclat du soleil aux abeilles n'ont pas autant de charmes que sa vue en a pour moi.

60 MERCURE DE FRANCE.

Allez doux vents , portez lui mes tristes soupirs. Reviens, Tircis , reviens : qui peut t'arrêter encore ? A travers les rochers & les antres , ton nom retentit sans cesse , & chaque écho le répète aux cavernes & aux montagnes. Vous puissant dieu du sommeil , qui favorisez les amans par des songes enchanteurs , & flatez quelquefois les erreurs de mon esprit , montrez-moi mon berger aimé ? Mais que vois-je. C'est lui. Il vient enfin calmer mes allarmes ; cessez maintenant, mes tristes plaintes : & vous zéphirs, cessez aussi de lui porter mes regrets.

Ensuite Egon chanta , & tandis que les bocages de Vindfor l'écoutent & l'admirent , vous muses , chantez ce que vous même inspirez.

Vous montagnes retentissez , retentissez de mes tristes vers ; je me plains en mourant de la parjure Doris. Je chante mes peines, errant sur ces montagnes qui diminuent de circuit à mesure qu'elles s'élèvent , & se dérobent enfin dans les cieux en perdant de vue les vallées ; tandis que le bœuf épuisé de fatigue & de chaleur , après avoir labouré tout le jour , dans ses traits rendus plus lâches se retire des champs ; que la fumée tourbillonnante est apperçue du sommet des villages ; & que

l'ombre rapide glisse sur les gasons obscurs : retentissez montagnes , retentissez de mes tristes accens.

Au-dessous de ces peupliers , souvent nous passions nos jours ; souvent sur ces écorces je gravois les vœux amoureux , tandis qu'avec des guirlandes de fleurs elle ornoit les branches courbées ; ces guirlandes sont flétries désormais ; le tems a effacé de ces écorces les sermens que j'y avois gravés ; ainsi meurt son amour , ainsi périssent toutes mes espérances ; retentissez montagnes , retentissez de mes soupirs.

Maintenant l'éclatant Arcturus ranime les prairies fertiles ; les fruits dorés brillent sur les branches chargées ; les vignes fécondes s'enflent de flots de vin , & l'épine rougissante embellit & peint les bocages. Hélas ! toute la nature est reconnoissante & récompense par ses dons les travaux du laboureur vigilant. Doris est la seule ingrate pour toujours ; retentissez montagnes , retentissez de mes tristes regrets. Les bergers m'appellent à grands cris ; tes moutons , disent-ils , sont abandonnés , & deviendront la proie des loups. . . Hé , que me serviroit-il de conserver mon troupeau , tandis que je me perds moi-même ; le dieu des forêts ac-

62 MERCURE DE FRANCE.

court aux accens plaintifs de ma voix , & me demande quelle puissance magique s'est emparée de moi , & cause ma douleur , ou quels yeux ont dardé sur moi leurs regards empoisonnés : hélas ! quels yeux pourroient m'émouvoir que ceux de l'infidèle Doris , ou quel pouvoir magique existeroit-il , si ce n'est celui qui habite dans l'amour ; retentissez montagnes , ne cessez point de retentir de mes gémissemens.

Je pourrois fuir les bergers , m'éloigner de mes troupeaux & des plaines fleuries , abandonner le genre humain , tout l'univers enfin excepté mon amour. Je te connois cependant , dieu perfide ; plus violent que l'océan irrité , plus cruel que les tigres dans les sables de Libye. Tu fus arraché des entrailles brûlantes de l'Ætna , engendré par les ouragans furieux , tu naquis dans le tonnerre ; retentissez montagnes , retentissez pour la dernière fois de mes cris douloureux.

Vous bois que j'ai tant chéris , & vous brillant astre du monde , recevez mes tristes adieux. En me précipitant dans ces vallons de la cime de ces rochers escarpés , je vais mettre fin à mes peines , & vous montagnes , seules confidentes de mes soupirs , vous ne retentirez plus des plaintes d'un malheureux.

AIR

Chanté dans Lucile

Qu'il est doux de dire en ai-mant, je suis
 sûre de plai.re, de faire un É...poux d'un a...
 ..mant ! nous au...rons pour loix nos
 dé...sirs, pour nous l'hi..men et l'a...mour ,
 l'a.mour mê...me : nœuds pleins d'at...traits ,
 en.chai..nés ce que j'ai.me, dans le Sein
 des plai...sirs, dans le Sein des plai...
 ...sirs !

De l'Imprimerie de Récoquillière, rue du Foin S^t Jacques.

Ainsi chantent les bergers jusqu'à l'approche de la nuit, le ciel étant encore rougeâtre d'une lumière défaillante ; alors la rosée en humectant la terre, orne de perles les bocages, & le départ du soleil étend par-tout les ombres.

L'EXPLICATION de la première énigme du second volume du Mercure d'Avril 1769, est *l'amour* ; celle de la seconde est *la crémaillère* ; celle de la troisième est *chaise* ; celle de la quatrième est *les yeux*. Le mot du premier logogryphe est *langue*, dans lequel on trouve *Angé, ane, nue, age, elan*. Le mot du second est *filou*, où se rencontrent *fil, if, fou, ou, oui, fi, ouf, loi & foi* ; & celui du troisième est *aigle*, d'où ôtant le *g*, reste *aile*.

É N I G M E.

MON éclat qui, d'abord, me fait appercevoir,
Disparoît du matin au soir :
Si je flatte deux sens, j'en offense un troisième ;
Malgré tant de défauts, on me recherche, on
m'aime ;

64 MERCURE DE FRANCE,

Chacun s'empresse de m'avoir.
La beauté, dont je suis l'image,
Sur son teint se plaît à me voir,
Et souvent, son plus grand ouvrage,
Quand elle a perdu mes couleurs,
Est de les imiter par des secours trompeurs.

Par M. L. C. D. C. d'A.

A U T R E.

U N vrai François connoît ce que je suis,
Et s'il me perd, il est inconsolable;
Aussi ma perte est-elle irréparable.
C'en est assez, devine qui je suis.

A U T R E.

V O T R E sort, ô mortels, ressemble à mon destin;
J'étois jeune au lever de la dernière aurore;
Hier je n'étois pas encore,
Et je ne serai plus demain.

Par J. M. Symon, de Nantes.



A U T R E.

LECTEUR, on trouve en moi l'utile & l'agréable.
J'amuse l'homme instruit, comme le moins capable.

Quelquefois, pur objet de son délassement,
Je le deviens aussi de son égarement.
Du beau sexe par fois en moi se voit l'image ;
Le maître & le valet ont le même avantage ;
Et, si, moins je suis blanche, en est me je suis.
Autant un général tire de moi mépris.
Toujours, chez un traître, je règle la cuisine ;
Les repas qu'on y fait, c'est moi qui les termine.
Mais de tous ces emplois le plus majestueux,
C'est de porter le monde & de le peindre aux yeux.
En voilà trop, ami, pour me faire connoître :
Si tu n'es pas content, prends... & quoi? prends
mon être.

Par F. . . . C. au greffe de l'hôtel-de-ville de P.

L O G O G R Y P H E.

Sous quelques animaux je marche sur la tête ;
Quand on ne me bat point, je ne suis bon à rien.

66 MERCURE DE FRANCE.

Je porte dans mon corps un des grands saints qu'on
fête ;

Conpe mon cou, lecteur, & tu verras le rien.

A U T R E.

SANS usurper les droits de la Divinité ,
Je fus, & je serai de toute éternité ;
Mais, avec un rapport de si grande importance ,
Je ne suis cependant qu'un défaut d'existence.

Lecteur, tu me tiens pour le coup ,
Avec trop de clarté je sens que je m'explique ;
Qu'importe. Poussons jusqu'au bout,
J'offre une note de musique
Qui fait la moitié de mon tout :
Un mot latin indéclinable
Forme l'autre partie. En vérité je croi
Qu'on se donneroit bien au diable
Pour tirer, cher lecteur, autre chose de moi.

A U T R E.

J_E naquis dans la Grèce, elle fut mon berceau,
Mon nom le prouve encor, il n'est brin damoi-
seau,

Ce que je suis est toujours chose obscure,
Je parois sous mainte figure ,
C'est là mon droit, mon usage & mon rit ,
Je veille, j'exerce l'esprit ;

Enfin ce nom , dont souvent on se moque ,
 Je trouve bon qu'on le disloque ,
 Qu'on le mutile en furieux.

Dix lettres font ce tout mystère :

Commencez : je deviens l'extrémité de l'axe

Sur lequel la sphère se meut ;

Un fleuve, qui n'est point l'Araxe ;

Ce métal , dont l'aspect émeut ;

Le point le plus lointain d'une circonférence ;

Ce mot , qui nous peint l'abondance ;

L'asyle d'un berger ; d'un fol ; d'un libertin ;

D'un hermite ; d'un dogue , ou d'un marchand en
 foire ;

Certain lieu qui contient portion de l'auditoire

D'Armide , Phédre & d'Arlequin ;

Une terre fertile , humide ;

Un petit intervalle vuide ,

Insensible , & dans tous les corps ;

Un automate à grands ressorts ,

Dont la Chine fut ébahie ;

La tige ou nœud , la plus haute partie

De tous les grains ; ceux qu'on sème après Février ;

La frisure du poil qu'on veut dans un cœurfier ,

L'ouverture d'un grand ouvrage ;

Ce qui ne vaut rien à couper ;

Une porte étroite , un passage ;

Dans des pays faciles à garder ;

Ce qu'on n'osoit montrer dans un siècle plus sage ,

Ce qu'on étale par usage ,

Que tout au plus on couvre d'un réseau ;

L'endroit le plus ferré d'un vase, d'un vaisseau ;

Une espèce d'antropophage ;

Le plus beau cri d'un chien ; la poche d'un oiseau.

Par M. de Bouffanelle, Mestre de camp, Capitaine au régiment du Commissaire-Général.

NOUVELLES LITTÉRAIRES:

LES SAISONS, poëme en quatre chants ;

& autres ouvrages de M. de S. L. volume

in 8°. orné de belles gravures, broché.

Prix 6 liv. ; & in 12. sans grav., broché.

Prix 2 l. 10 s. On en trouve des exempl.

chez Pissot, libraire, quai de Conti.

ON a cru long tems que la poësie françoise ne pouvoit ni rendre ni embellir les détails de la nature & de la vie champêtre. Ce préjugé, d'abord répandu presque généralement, s'étoit confirmé par le mauvais succès de quelques poëmes sans génie : c'étoit précisément décider d'après les pièces de Hardi, que notre théâtre ne s'éleveroit jamais au-dessus de la médiocrité. Est-il permis d'observer à ce sujet combien les François ont toujours calomnié leur langue ? On étoit persuadé avant Corneille qu'elle seroit à jamais dénuée de force & de noblesse. Patru voulut

empêcher la Fontaine d'écrire ses fables, & Despréaux de composer son art poétique. C'est une chose plaisante de voir les poètes Latins modernes s'applaudir, même sous Louis XIV, de n'avoir pas confié leurs pensées à un idiome dans lequel on avoit écrit Cinna, le Misanthrope, Britannicus & les Lettres Provinciales. Avant la Henriade, il étoit décidé que nous n'aurions jamais de poème épique. Le préjugé contre la poésie champêtre avoit survécu à tous les autres. L'ouvrage de M. de S. L. semble destiné à le détruire pour jamais, & c'est sous ce point de vue principalement que nous croyons que le poème des saisons fera époque dans la littérature Française.

L'ouvrage est précédé d'un excellent discours préliminaire où l'auteur a rassemblé des réflexions intéressantes sur la poésie descriptive. On a blâmé les préfaces que la Mothe a mises à la tête de ses odes, de ses tragédies & de ses fables, & dans lesquelles il expose les principes qui l'ont dirigé dans la composition de ses divers ouvrages. Mais il seroit à souhaiter que tous les écrivains de génie l'eussent imité. Ce seroient autant de poétiques particulières ajoutées à la poétique générale, & qui donneroient d'abord aux

70 MERCURE DE FRANCE.

jeunes artistes des vues auxquelles ils ne s'élevent qu'avec le tems & par leur propre expérience.

L'auteur, dès les premiers vers, expose & divise son sujet.

Je chante les saisons & la marche seconde
Du globe lumineux qui les dispense au monde.
Du Dieu qui le conduit j'annonce la bonté,
Il prépare au printems les trésors de l'été ;
L'automne les enleve aux campagnes stériles ,
Et l'hiver en tribut les reçoit dans les villes.

Après une invocation à la divinité, l'auteur parle des premiers phénomènes du printems. Il décrit les progrès de la verdure, le retour des oiseaux, les effets de la saison nouvelle sur les animaux. Il représente le soleil chassant les frimats vers le Nord, & répandant devant lui l'émail de la verdure, image brillante & nouvelle. On trouve ensuite une description d'une pluie de Mai. Le poëte se livre à la foule des sensations délicieuses que le printems fait éprouver. Il peint quelques-uns des travaux de la campagne & le bonheur de ses habitans. Il oppose à ces tableaux celui d'un champ ravagé par la guerre. Toutes ces peintures sont fortes, touchantes & animées. On y remarque sur-tout une grande finesse de

sentiment. L'art de l'auteur est de saisir une circonstance qui semble peu essentielle, & de la rendre intéressante ; c'est ce qu'on peut remarquer dans ces vers, qui terminent un morceau sur le chant du rossignol.

Immuable sous l'arbre où l'oiseau s'est placé,
Souvent j'écoute encor quand le chant a cessé.

Après avoir peint le retour de la verdure,
il ajoute :

Je ne vois plus l'oiseau dont j'écoute la voix,

Dans plusieurs poètes les détails semblent minutieux, parce que leur esprit a trouvé froidement des rapports qu'ils expriment de même. Dans M. de S. L. ils naissent d'une sensibilité fine, & la difficulté vaincue y ajoute un nouveau charme aux yeux des gens de goût. En un mot l'auteur a porté dans la poésie descriptive l'art des nuances & des développemens que Racine a fait connoître au théâtre. On voit combien ce talent étoit nécessaire dans un poème de ce genre. C'est un des grands mérites de cet ouvrage.

Le poète présente la description d'une

72 MERCURE DE FRANCE.

belle matinée ; suit le tableau de l'amour , dans lequel l'auteur a lutté avec succès contre les plus grands peintres.

Amour , tu sçais dompter l'instinct le plus sauvage.

Le tyran des déserts , entouré de carnage ,
Dans les sables brûlans , au fond des antres sourds ;
Exprime , en rugissant , ses féroces amours.

A ses horribles feux sa compagne sensible
Lui répond par un cri lamentable & terrible.

Leur long rugissement retentit dans les airs ,
Et trouble dans la nuit le calme des déserts ;
Enfin le couple affreux s'unit dans l'ombre obscure ,

Et semble , en jouissant , menacer la nature.

Mais pourquoi nous tracer ces funestes images ,
Tandis que sous nos yeux , au fond de ces bocages ,

Sur ces domes d'azur , au bord de ces ruisseaux ,
Des sentimens si doux animoient ces oiseaux.

Voyez-les s'empressez autour de leurs amantes ,
Et les yeux enflammés , les ailes frémissantes ,
Par des soins , par des chants , demander du retour ,

Inspirer le plaisir & mériter l'amour.

Voyez , sur ce donjon , la colombe amoureuse ,
&c.

L'auteur

L'auteur termine ce chant du printemps par une peinture intéressante de la tendresse maternelle dans les animaux.

L'É T Í.

Au second chant, l'auteur après une invocation au soleil, décrit les effets de la chaleur qui donne la vie à une multitude d'êtres nouveaux. Il montre la nature dans toute sa magnificence.

Il passe ensuite à l'éloge de l'agriculture ; il s'écrie dans le mouvement d'enthousiasme qu'elle lui inspire :

O cabanes du pauvre, asyles respectables
Des plaisirs sans remords, des vertus véritables.
Loin des vices polis & de l'ami trompeur,
C'est chez vous que le cœur peut rencontrer un
cœur.

Le poëte, après avoir dépeint la gaieté d'un repas champêtre, termine son tableau par ce trait :

Colinette, en pressant une mûre nouvelle,
Rougit le front d'Alain, qui s'endort auprès
d'elle;
On en rit : il s'éveille, &, d'un air ingénu,
Il cherche, de ces ris, le sujet inconnu.

D

Peinture des disgrâces physiques & morales auxquelles les habitans de la campagne sont exposés. Le chant finit par un épisode intéressant.

L' A U T O M N E.

Le poète commence son troisième chant par un tableau de la campagne dans l'automne.

Quelles riches couleurs ; quels fruits délicieux ,
Ces champs & ces vergers présentent à vos yeux !
Voyez , par les zéphirs la pomme balancée ,
Echapper mollement à la branche affaîsée ;
Le poirier en buisson courbé sous son trésor ,
Sur le gazon jauni rouler les globes d'or ,
Et de ces lambris verts attachés au treillage ,
La pêche succulente entraîner le branchage.

Description des amusemens , tels que la pêche , la chasse. Il insiste sur celle du cerf. Il invite la jeune noblesse à s'y livrer.

Il oppose le luxe des villes aux plaisirs purs & simples de l'habitant des campagnes.

Tableau touchant de la tendresse de deux époux.

Eh ! quel plaisir encor pour ces époux heureux ;

D'élever , dans leur sein , les gages de leurs feux ;
 De voir , à leur instinct , succéder la pensée ,
 D'éclairer , de hâter leur raison commencée ;
 De guider leur penchant , d'épurer , de former
 Ces cœurs que la nature instruit à les aimer !
 L'épouse à ses enfans voit les traits de leur pere ,
 Et l'époux trouve en eux les charmes de leur
 mere :

Quelquefois entraîné dans leurs bras caressans ;
 Il prend part , sans rougir , à leurs jeux innocens ;
 La mere lui sourit , & le groupe autour d'elle
 La force d'épancher la pitié maternelle.

Description de la vendange , & de la
 gaité des Vendangeurs.

Vient un morceau sur l'engrais des
 terres , où l'auteur a lutté contre les dif-
 ficultés & les a vaincues. On peut voir
 par les vers que s'il ne s'est pas attaché à
 la partie didactique , c'est qu'il a cru ,
 comme il le dit dans sa préface , devoir
 faire des géorgiques pour les hommes
 chargés de protéger les campagnes & non
 pour ceux qui les cultivent.

Le poëte contemple ensuite la campa-
 gne , qui semble attristée par les appro-
 ches de l'hiver. Chaque saison a un ca-
 ractere particulier qui inspire un senti-
 ment analogue. L'auteur a voulu que ce

D ij

sentiment fût l'ame de chaque chant de son poëme. Dans le printemps, c'est l'espérance ; dans l'automne, c'est une douce mélancolie. Le chant de l'été est remarquable par le caractère de grandeur que la nature semble avoir elle-même dans cette saison.

On a reproché à plusieurs poëtes Allemands , qui ont écrit en ce genre , de peindre la nature sans ramener l'homme à lui-même. Ces retours intéressans sont nécessaires pour animer la poésie descriptive : l'art consiste à placer toujours au milieu du tableau , l'être auquel toute la nature doit se rapporter. M. de S. L. a bien connu ce secret ; il l'emploie dans l'ensemble du poëme , & même dans les détails. Au milieu d'une description pleine de poésie , il jette un beau vers philosophique, qui montre que l'auteur s'occupe de l'homme au moment même qu'il sembloit le plus l'oublier.

Ce chant est terminé par un morceau charmant sur l'amitié.

L' H I V E R.

Le poëte , à la vue des phénomènes de l'hiver , en cherche la cause. Il s'adresse à l'Être suprême ; il s'exhorte à

supporter les fléaux de la saison ; il se plaît à croire qu'ils sont utiles ; il en fait la peinture.

Suit une description des horreurs auxquelles la faim pousse les animaux.

L'ours , au sein des frimats de la libre Helvétie ;
S'instruit à triompher des horreurs des saisons :
Il marche d'un pas lent , hérissé de glaçons ,
Ou dans un antre obscur , fièrement impassible ;
Il oppose au besoin son courage inflexible.

On entend quelquefois des cris lents & funébres ,
Des hurlemens affreux rouler dans les ténèbres ,
Et se mêler dans l'air aux tristes sifflemens
Qui partent d'un vieux dôme ébranlé par les
vents.

Les funestes concerts que les monts réfléchissent
Semblent être l'écho des mânes qui gémissent.

L'auteur cherche à se consoler des rigueurs de la nature par le charme de la société. Il rapporte le génie de l'invention à nos besoins , les beaux arts à l'envie de plaire. C'est l'amour qui fit naître la musique.

Le chant des premiers vers exprima : je vous aime.

Description des plaisirs de l'hiver.
Opéra , comédies , bals.

78 MERCURE DE FRANCE.

Entrez dans ces salons où de bruyans Prothées
Echangent , en riant , leurs formes empruntées,
Où la nuit , le tumulte & les masques trompeurs
Font naître à chaque instant d'agréables erreurs.
Là , le maintien décent , la froide retenue
N'imposent point la gêne à la joie ingénue ;
Là , les sexes , les rangs , les âges confondus
Suivent , en se jouant , la Folie & Momus.

Le poëte s'invite à l'étude. Physique ,
histoire , morale , voyageurs , il parcourt
tout rapidement ; il rend hommage à l'au-
teur de la Henriade. Il s'échappe de la
ville pour aller jouir d'un beau jour à la
campagne ; il en retrace les amusemens
pendant les soirées.

L'épisode de ce chant est consacré à
peindre le bonheur d'un gentilhomme
heureux de la félicité de ses vassaux. Le
poëme finit par des actions de grâces à
l'Être suprême.

Nous souhaiterions que les bornes
d'un extrait nous permissent de détail-
ler les beautés de versification répan-
dus dans cet ouvrage , de rappeler les
vers d'harmonie imitative , d'indiquer
les détails que l'on avoit rarement sou-
mis à la poésie , de citer les vers qui ex-
priment une vérité de sentiment , &

dont plusieurs peuvent devenir proverbes ; tels sont ceux-ci :

Le beau ne plaît qu'un jour , si le beau n'est utile.
 Le besoin n'avilit que les cœurs sans courage.
 Je veux que mes plaisirs m'inspirent des vertus.
 Le bien qu'on fait au monde ajoute à mon partage.

Le bonheur de la vie est dans l'emploi du tems.
 Il faut des soins légers & des travaux constans.
 Le présent s'embellit des vertus du passé , &c.

On remarque sur-tout dans le dernier chant que l'auteur a porté dans la poésie les idées & le langage de la physique moderne ; il seroit étrange que ce langage se fût répandu dans tous les écrits , qu'il fût même passé dans la conversation , sans que la poésie essayât de s'en enrichir.

Voudroit-on faire un mérite aux anciens de n'avoir point parlé une langue qui suppose des idées qu'ils n'avoient pas ? Et leurs successeurs sont-ils condamnés à avoir ces idées sans les exprimer jamais ?

L'amour de l'humanité , qui se montre dans les détails de cet ouvrage , paroît en avoir disposé l'ensemble. L'auteur fait

D iv

80 MERCURE DE FRANCE.

aimer la campagne , il inspire le desir d'y vivre , & sur-tout de rendre heureux les cultivateurs. C'est cette idée qui a présidé au choix des épisodes , tous pris dans la simplicité de la vie champêtre , & ramenés avec art au même but.

On reproche à l'auteur de ce poëme quelques transitions un peu brusquées. On peut s'étonner qu'il n'y en ait pas davantage dans un ouvrage de longue haleine où des tableaux succèdent sans cesse à des tableaux. Si l'on étoit aussi sensible aux beautés qu'aux défauts , on auroit pu remarquer un grand nombre de transitions aussi heureuses que les autres sont en effet repréhensibles. On sent combien la facilité de corriger ces fautes doit les rendre légères.

On a dû considérer ce poëme en lui-même sans le comparer ni aux géorgiques de Virgile , ni aux saisons de Thompson , ni à celles de M. de B. , ni au printemps de Kleist , ni à d'autres ouvrages moins célèbres. Cette discussion nous auroit jetté trop loin des bornes d'un extrait.

On trouve à la suite de chaque chapt des notes où l'auteur indique un petit nombre de vers imités de Thompson ou de M. Haller. Il cause avec son lecteur

& développe des sentimens, ou approfondit des idées qu'il n'a pu qu'effleurer dans son poëme. Nous croyons devoir citer comme les plus curieuses; la note sur Moliere, celle où M. de S. L. examine si la découverte de l'Amérique & celle du passage aux Indes par le Cap de Bonne-Espérance, ont servi au bonheur de l'espece humaine; celle où l'on compare les tragédies de Corneille, de Racine, & de M. de Voltaire. On prétend que l'auteur a osé imprimer ce que nombre de gens de lettres n'osoient dire, & ce que d'autres n'osoient achever de penser. On ajoute qu'il voudroit avoir donné plus de développement à son sentiment sur Racine; que personne n'admire plus que M. de S. L. les tragédies de ce grand homme, toujours vrai, élégant, profond, maître de son génie. Il avoueroit sans doute que Racine a peint non-seulement les Juifs, mais la cour de Néron & les Romains de ce siècle qui furent les mêmes plusieurs siècles après lui; que sans avoir dessiné dans Bajazet les mœurs Turques aussi fortement qu'il l'auroit pu, il a peint avec succès les intrigues & les mœurs de l'intérieur du ferrail, &c. Il suffit de lire vingt vers des Saisons pour

82 MERCURE DE FRANCE.

ſçavoir ce que l'auteur penſe du ſtyle de Racine.

On trouve à la ſuite du poëme des Saiſons différens morceaux de proſe qui avoient déjà paru , & qui ont réuni tous les ſuffrages ; des fables orientales , connues & eſtimées ; des pièces fugitives que tous les amateurs avoient dans leurs portefeuilles , ou ſçavoient par cœur.

L'auteur de ces ouvrages paroît un philoſophe ſenſible , aimant les hommes par caractère & par principe ; ſe rendant compte de toutes ſes ſenſations & de tous ſes ſentimens ; un peu enclin à cette mélancolie douce que les cœurs froids prennent pour de la triſteſſe , & dont la volupté eſt le ſecret des ames tendres ; recherchant également tous les plaiſirs honnêtes ; ſçachant ſentir & peindre la fraîcheur d'un matin , la gaîté d'un bal , & les charmes de l'étude. On pourroit lui appliquer un beau vers de ſon poëme :

Heureux qui ſçait jouir & qui cherche à com-
prendre!



*Nous ne pouvons mieux finir cet extrait
qu'en rapportant ces vers que M. de
Voltaire adresse à M. de S. L.*

CHANTRE des vrais plaisirs , harmonieux
Emule

Du pasteur de Mantoue & du tendre Tibule ,
Qui peignez la nature & qui l'embellissez,
Que vos chansons m'ont plu ! que mes sens émoullés
A votre aimable voix se sentirent renaitre !

Que j'aime , en vous lisant , ma retraite champ-
pêtre !

Je fais , depuis quinze ans , tout ce que vous chan-
tez ;

Dans ces champs malheureux si long - tems dé-
fertés ,

Sur les pas du travail j'ai conduit l'abondance ,

J'ai fait fleurir la paix , & regner l'innocence.

Ces vignobles , ces bois , ma main les a plantés :

Ces granges , ces hameaux déformais habités ,

Ces landes , ces marais changés en pâturages ,

Ces colons rassemblés , ce sont là mes ouvrages.

Heureux qui peut chanter les jardins & les bois ,

Les charmes des amours , l'honneur des grands
exploits ,

D v j

84 MERCURE DE FRANCE.

Et parcourant des arts la flatteuse carrière,
 Aux mortels aveuglés rendre un peu de lumière !
 Mais encor plus heureux qui peut, loin de la cour,
 Embellir sagement un champêtre séjour,
 Entendre, autour de lui, cent voix qui le bénif-
 sent,

De ses heureux succès quelques fripons gémissent.

Cependant le vieillard acheve ses moissons,
 Le pauvre en est nourri. Ses chanvres, ses toi-
 sons

Habillent décemment le berger, la bergere ;
 Il unit par l'hymen Miéris avec Glicere.

Ainsi dans l'allégresse il acheve sa vie ;
 Ce n'est qu'au successeur du chantre d'Ansonie
 De peindre ces tableaux ignorés dans Paris,
 D'en ranimer les traits par son beau coloris,
 D'inspirer aux humains le goût de la retraite :
 Mais, de nos chers François, la nobleste inquiète,
 Pouvant regner chez soi, va ramper dans les
 cours.

Les folles vanités consomment ses beaux jours ;
 Le vrai séjour de l'homme est un exil pour elle ;
 Plus est dans Paris ; c'est de là qu'il appelle
 Les voisins de l'Adour, & du Rhône & du Var ;
 Tous viennent à genoux environner son char :
 Les uns montent dessus : les autres dans la boue
 Baisent, en soupirant, les rayons de la roue ;

Le fils de mon manœuvre, en ma ferme élevé,
 A d'utiles travaux à quinze ans enlevé,
 Des laquais de Paris s'en va grossir l'armée.
 Il sert d'un vieux traitant la maîtresse affamée,
 De sergent des impôts il obtient un emploi;
 Il vient dans son hameau, tout fier, *de par le Roi*
 Fait des procès-verbaux, tyrannise, emprisonne,
 &c.

Lettres de quelques Juifs Portugais & Allemands, à M. de Voltaire, avec des réflexions critiques, &c. & un petit commentaire extrait d'un plus grand. A Lisbonne; & se trouve à Paris, chez Laurent Prault, libraire, quai des Augustins, au coin de la rue Gît-le-Cœur; in 8°. 420. pages.

Plusieurs Juifs Portugais & Allemands qui ont beaucoup d'esprit & de littérature, mécontents de la manière dont M. de Voltaire a quelquefois parlé de leur nation, ont entrepris de répondre à différentes parties de ses ouvrages où il est question d'eux; ils lui adressent leurs réquisitions en le priant d'en faire usage; ils pensent que pour peu que M. de Voltaire veuille se donner la peine de les examiner, (car c'est à son tribunal qu'ils en appellent,) il trouvera qu'il doit une répara-

tion aux Juifs, à la vérité, à son siècle, & sur-tout à la postérité qui attestera son autorité pour sévir contre un peuple déjà très malheureux, & pour l'écraser. Nous n'entrerons pas dans des détails sur la forme de cet ouvrage ; le ton en est assez modéré, peut-être auroit il dû l'être davantage ; nous nous contenterons de citer une lettre de M. Pinto à M. de Voltaire, en lui envoyant des réflexions critiques sur un chapitre de ses œuvres, & la réponse de cet illustre écrivain.

« Si j'avois à m'adresser à un autre qu'à
 » vous, Monsieur, je serois très-embar-
 » rassé. Il s'agit de vous faire parvenir
 » une critique d'un endroit de vos im-
 » mortels ouvrages ; moi, qui les admire
 » le plus, moi, qui ne suis fait que pour
 » les lire en silence, pour les étudier &
 » pour me taire. Mais comme je respecte
 » encore plus l'auteur que je n'admire ses
 » ouvrages, je le crois assez grand hom-
 » me pour me pardonner cette critique
 » en faveur de la vérité qui lui est si che-
 » re, & qui ne lui est peut-être échappée
 » que dans cette seule occasion. J'espère
 » au moins qu'il me trouvera d'autant
 » plus excusable, que j'agis en faveur
 » d'une nation entière à qui j'appartiens
 » & à qui je dois cette apologie. J'ai eu

« l'honneur, Monsieur, de vous voir en
 « Hollande lorsque j'étois bien jeune.
 « Depuis ce tems-là, je me suis instruit
 « dans vos ouvrages, qui ont, de tout
 « tems fait mes délices. Ils m'ont ensei-
 « gné à vous combattre ; ils ont fait plus,
 « ils m'ont inspiré le courage de vous en
 « faire l'aveu. Je suis au - delà de toute
 « expression avec des sentimens remplis
 « d'estime & de vénération, &c. »

Réponse de M. de Voltaire.

« Les lignes dont vous vous plaignez,
 « Monsieur, sont violentes & injustes. Il
 « y a, parmi vous, des hommes très-inf-
 « truits & très-respectables ; votre lettre
 « m'en convainc assez. J'aurai soin de
 « faire un carton dans la nouv. édition.
 « Quand on a un tort, il faut le réparer ;
 « & j'ai eu tort d'attribuer à toute une
 « nation les vices de plusieurs particu-
 « liers.

« Je vous dirai avec la même franchi-
 « se, que bien des gens ne peuvent souf-
 « frir ni vos loix, ni vos livres, ni vos
 « superstitions. Ils disent que votre na-
 « tion s'est fait de tout tems beaucoup de
 « mal à elle-même, & en a fait au genre
 « humain. Si vous êtes philosophe, com-

» me vous paroissez l'être, vous penserez
 » comme ces Messieurs, mais vous ne le
 » direz pas. La superstition est le plus
 » abominable fléau de la terre; c'est elle
 » qui, de tout tems, a fait égorger tant
 » de Juifs & tant de Chrétiens; c'est elle
 » qui vous envoie encore au bucher, chez
 » des peuples d'ailleurs estimables. Il y a
 » des aspects sous lesquels la nature hu-
 » maine est la nature infernale; mais les
 » honnêtes gens, en passant par la grève
 » où l'on roue, ordonnent à leur cocher
 » d'aller vite, & vont se distraire à l'opé-
 » ra du spectacle affreux qu'ils ont vu sur
 » le chemin.

» Je pourrois disputer avec vous sur les
 » sciences que vous attribuez aux anciens
 » Juifs, & vous montrer qu'ils n'en sça-
 » voient pas plus que les François du
 » tems de Chilperic. Je pourrois vous
 » faire convenir que le jargon d'une pe-
 » tite province mêlé de Chaldéen, de
 » Phénicien & d'Arabe, étoit une langue
 » aussi indigente & aussi rude que notre
 » ancien gaulois; mais je vous fâcherois
 » peut-être, & vous me paroissez trop
 » galant homme pour que je veuille vous
 » déplaire. Restez Juif puisque vous l'ê-
 » tes. Vous n'égorgeriez point quarante-
 » deux mille hommes pour n'avoir pas

» bien prononcé *Schibboleth*, ni vingt-
 » quatre mille hommes pour avoir cou-
 » ché avec des Madianites. Mais soyez
 » philosophe, c'est tout ce que je peux
 » vous souhaiter de mieux dans cette
 » courte vie.

» J'ai l'honneur d'être, &c. »

Dissertation sur la figure de la terre, où l'on tâche de prouver par des argumens simples & concluans, & d'après les expériences même faites au Perou & au cercle polaire que cette planete est allongée par les poles. A la Haye; & se trouve à Paris, chez Dessain Junior, libraire, quai des Augustins, in - 8°. 58 pag.

L'opinion des physiciens sur la figure de la terre a varié; on l'a d'abord regardée comme un globe parfait, ensuite comme un sphéroïde allongé par les poles; Hughs & Newton, par des théories différentes, parvinrent à lui assigner la figure d'un sphéroïde aplati par les mêmes poles; l'académie royale des sciences de Paris envoya enfin quelques-uns de ses membres, les uns au Perou, & les autres au Cercle Polaire Boréal pour déci-

der cette grande question. Le résultat de ces opérations, faites avec tout l'appareil & les soins nécessaires, a porté la théorie de Newton au plus haut degré de certitude; il a confirmé l'opinion de ce grand homme sur la figure de la terre; on l'a adoptée généralement; aujourd'hui l'on s'éleve contre elle; on veut ramener le système qui fait le globe allongé vers les poles. L'auteur de cette dissertation entreprend de démontrer que les raisons qui ont déterminé les conséquences des observateurs françois ne sont que spécieuses, & que les faits même dont ils sont par-tis, prouvent l'allongement des poles plutôt que leur aplatissement. Nous ne nous arrêterons pas sur cet ouvrage; il mérite d'être lû; l'auteur expose le précis des argumens & des conséquences des académiciens; il raisonne à son tour sur leurs observations, & en tire des conclusions tout à fait opposées; c'est aux physiciens à apprécier les unes & les autres qui pourront leur faire naître de nouvelles idées, propres à éclairer, à confirmer ou à corriger celles qui sont reçues.

Dissertation historique & politique sur la Population des anciens tems, compa-

... *ré* avec celle du nôtre, dans laquelle on prouve qu'elle a été plus grande autrefois qu'elle ne l'est de nos jours. On y a joint plusieurs observations sur le même sujet, & quelques remarques sur le discours politique de M. Hume sur la population des anciens tems. Par M. Wallace, membre de la société philosophique d'Edimbourg, traduite de l'anglois, par M. E * * * avec cette épigraphe :

Terra antiqua, potens armis, atque ubere gleba.

A Amsterdam ; & se trouve à Paris, chez Rozet, libraire, rue St Severin, à la Rose d'or, in-8°. 1769.

L'objet de M. Wallace est de prouver que la population a diminué considérablement ; il commence par donner une hypothese sur la maniere dont la terre s'est couverte d'habitans. Il n'admet qu'un premier homme & une premiere femme, & suppose que de chaque mariage il naît six enfans, trois garçons & trois filles dont un couple seulement meurt en bas âge ou avant de se marier, tandis que les autres au bout de trente-trois ans & quatre mois ont produit chacun six autres enfans. Il résulte qu'après 1233 il existe 412 mil-

liards 316 millions 860 mille quatre cens seize individus, nombre immense que le fait & l'expérience démentent également, de l'aveu même de M. Wallace, qui ne s'en sert pas moins cependant pour prouver qu'il doit y avoir eu plus d'hommes sur la terre avant le déluge qu'il n'y en a aujourd'hui. En suivant son hypothèse & son calcul, quelle seroit donc la quantité d'hommes qui seroient nés dans un pareil espace de tems après le déluge, puisqu'en commençant il y avoit trois couples chargés de la multiplication au lieu d'un seul; encore pourroit-on ajouter Noé & sa femme, puisqu'il vécut encore trois cens cinquante ans après le déluge. L'auteur examine la population actuelle; les observations de M. Templeman servent de base à ses calculs, en supposant toute la terre habitable aussi peuplée à proportion que l'Angleterre, elle auroit plus de 4 milliards 960 millions d'habitans; si elle l'est dans la même proportion que la Hollande qui est sept fois aussi peuplée que l'Angleterre, eu égard à l'étendue de son territoire, elle contient 34 milliards 720 millions d'habitans; si l'on prend pour fondement la population de la Russie, elle n'en aura que 475 millions. On l'évalue à un milliard. L'auteur entre

dans le détail des causes de la population; il est moins systématique sur ce sujet; la plûpart de ces causes sont sous nos yeux; nos mœurs, nos usages ont changé; notre maniere de vivre est bien différente; les mariages ne sont pas assez encouragés; les loix touchant les successions, le droit d'aînesse qui assure à un seul la plus grande partie du bien de sa famille, semblent forcer les autres au célibat en leur ôtant les moyens de soutenir leurs enfans, &c. A la fin de cet ouvrage on trouve un examen critique du discours de M. Hume sur la population des tems anciens; ce morceau est sagement écrit, & rempli de recherches & de discussions profondes ainsi que la dissertation.

Dictionnaire raisonné des Eaux & Forêts,
 composé des anciennes & nouvelles ordonnances; des édits, déclarations & arrêts du conseil rendus en interprétation de l'ordonnance de 1669, des coutumes, arrêts du conseil & autres cours souveraines, réglemens généraux & particuliers de réformation, décisions des ministres, des grands maîtres & des jurisconsultes; contenant l'explication des termes appartenans à la matiere des eaux & forêts, & la forme

particulière aux affaires qui se poursuivent aux maîtrises; suivi du recueil des édits, déclarations, arrêts, réglemens & autres pièces non-imprimées jusqu'à présent, qui sont entrés dans cet ouvrage; avec deux tables, l'une chronologique, l'autre par ordre alphabétique des matières. Par M. Chailland, ancien procureur du Roi en la maîtrise des eaux & forêts de Rennes. A Paris, chez Ganeau, libraire, rue St Severin, & Knapen, libraire-imprimeur, au bas du pont St Michel, 2 vol. in-4°.

On doit cet ouvrage aux soins & au zèle de M. Chailland; obligé par état d'étudier les loix forestières, il y trouva des difficultés & des embarras qui lui firent desirer un ouvrage dans lequel on eût rassemblé sous le même point de vue tout ce qui pouvoit avoir rapport à chaque partie de la matière des eaux & forêts; il recourut à tous les livres connus; il n'oublia pas le mémorial alphabétique dont le titre & la forme sembloient lui promettre l'avantage qu'il cherchoit; mais il y vit la même confusion. Il se décida à faire pour lui des tables de tout ce qu'il lisoit & apprenoit par l'usage. Ces tables réflé-

chies, étendues, & travaillées avec assiduité pendant plusieurs années d'exercice forment le dictionnaire raisonné que nous annonçons. Il comprend non-seulement tout ce qui appartient à la police générale, établie par les ordonnances & les réglemens pour la conservations des eaux & forêts, considérées comme étant de *droit commun*, mais encore des principes & des décisions sur toutes les difficultés qui peuvent naître entre particuliers au sujet de la propriété & de l'usage des mêmes eaux & forêts.

Cours de lectures, sur les questions les plus importantes de la métaphysique, de la morale & de la théologie traitées dans la forme géométrique, avec des renvois aux auteurs les plus célèbres qui ont écrit sur ces matieres; ouvrage posthume du Docteur Doddrige, traduit de l'anglois en françois. A Liège, chez Clément Plomteux, imprimeur de Messieurs les Etats, & à Léipsick en foire, *in-12.* 4 vol.

Le traducteur a fait des changemens considérables à l'ouvrage du docteur Doddrige; il en a fait une production nouvelle à plusieurs égards. L'auteur anglois

avoit traité la plûpart des matieres d'une maniere trop superficielle; on leur a donné le développement & les éclaircissements nécessaires. Toute la partie théologique est presque entierement neuve. Le traducteur n'a pas cru devoir laisser subsister ce qu'avoit fait le docteur anglois; il a substitué à ses détails une doctrine conforme aux sentimens de l'Eglise Catholique, Apostolique & Romaine. En réunissant tout ce qu'il est important de sçavoir sur la logique, la métaphysique, la morale & la théologie, le traducteur a tâché de rendre son livre classique; il peut en effet être adopté dans les collèges, les universités & les séminaires. On offre d'abord un axiome, ou une définition qu'on éclaircit par quelques raisonnemens précis, & on renvoie ensuite aux bons écrivains qui ont traité de chaque objet; on indique l'ouvrage, le chapitre, le paragraphe, &c. où l'on peut trouver des détails plus étendus. Nous nous contentons d'annoncer cette production peu susceptible d'extrait, mais très-propre à ceux à qui on la destine.

Opuscules de Chirurgie; par M. Morand, de l'académie royale des sciences & de plusieurs autres. A Paris, chez Guillaume

laume Desprez , imprimeur du Roi & du Clergé de France , in 4°. 1 partie.

Cet ouvrage de M. Morand fait partie de l'histoire de l'académie royale de chirurgie. Il devoit précéder le quatrième volume des mémoires qui vient de paroître ; on avoit commencé à l'imprimer lorsqu'on a jugé à - propos de changer ce plan qui est celui de l'académie royale des sciences. M. Morand fait paroître son travail séparément sous le titre d'opuscules ; il se propose d'y ajouter une suite. Cette premiere partie contient la notice des ouvrages publiés par différens membres de l'académie royale de chirurgie depuis 1751 jusqu'en 1761, & les éloges de plusieurs académiciens qui sont morts depuis 1757 jusqu'en 1762. Ce sont ceux de Messieurs Bassuel, Malaval, Verdier; Garengerot, Daviel & Faget. A la suite de ces éloges on trouve différens morceaux, & sur-tout un mémoire sur la vie & les écrits de Habicot, & un discours dans lequel on montre combien il est nécessaire à un chirurgien d'être lettré. Le volume est terminé par des observations de chirurgie ; il y en a quelques-unes sur les plaies de la tête qui ont été lues à l'académie. Les autres ont pour objet dif-

E

98 MERCURE DE FRANCE:

férentes opérations importantes de l'art; c'est à ces observations que M. Morand promet une suite.

Saggio di nuove osservazioni e scoperte :

Essai d'observations & de découvertes nouvelles, par M. Joseph Pallucci, docteur en médecine, maître en chirurgie, chirurgien de L. M. Impériales & Royales, correspondant des académies royales des sciences & de chirurgie de Paris, &c. A Florence, in-8°. 232 pages.

M. Pallucci est connu déjà par plusieurs ouvrages qu'il a écrits tant en latin qu'en françois sur différens points de médecine & de chirurgie. Les gens de l'art ont approuvé son nouvel instrument pour abaisser la cataracte, ses observations sur la lithotomie, &c. La production qu'il vient de publier ne mérite pas moins leurs éloges. La perfection de tous les arts est le fruit des découvertes & de l'expérience; c'est à ces moyens que la médecine doit ses progrès; c'est par eux qu'elle en fait tous les jours entre les mains d'un observateur attentif. M. Pallucci a trouvé quelques nouveaux remèdes dont il fait part au Public; il y en a un qui a pour ob-

jet la cure de la gangrene, la plus dangereuse de toutes les maladies, puisqu'elle attaque & détruit enfin les os, change la forme des parties du corps humain auxquelles elle s'attache, leur ôte le mouvement, & cause la mort, si l'on n'arrête point ses progrès à tems. Les moyens qu'on employe communément contre elle sont le fer & le feu; ces opérations douloureuses effrayent & consternent un malade qui, souvent, aime mieux mourir que s'y soumettre. M. Pallucci assure qu'il a trouvé un remede certain; il donne le détail des expériences qu'il en a faites, & qui lui ont réussi. Il ne l'applique pas uniquement à la gangrene; il a essayé dans beaucoup d'autres maladies aussi dangereuses, & dont la cure exigeoit des secours aussi violens, tels que les cancers au sein, les excroissances qui embarrassent le canal de l'urètre & empêchent d'uriner, quelques fistules, &c. Il le présente en un mot comme un remede efficace contre toutes sortes d'ulceres, & lui donne le nom d'*onguent elcotique*; ce remede est extérieur; il en a découvert un autre pour les maladies qui tirent leur principe d'une acrimonie vénérienne; ce sont des pilules d'une nouvelle espèce.

100 MERCURE DE FRANCE.

composées de parties égales de mercure très-pur, de savon & de mie de pain. L'auteur, après l'avoir fait connoître, présente les expériences qu'il a faites, & entre dans un détail exact des maladies & de la maniere dont il les a traitées.

Des Jacintes, de leur anatomie, reproduction & culture; avec cette épigr.

Sic parvis componere magna solebam.

A Amsterdam; & se trouve à Paris, chez Leclerc, libraire, quai des Augustins, in-4°.

C'est à Harlem que la Jacinte est plus cultivée qu'ailleurs. Sa forme, sa taille, ses couleurs, son odeur même varient autant que ses espèces dont on distingue environ deux mille par des noms particuliers. On y voit des arpensentiers couverts de ces sortes de fleurs doubles ou simples, sans autre intervalle que celui des sentiers nécessaires pour leur culture. L'auteur présente des recherches sur le nom, l'ancienneté, l'origine & la patrie de la première jacinte appelée orientale; la variété des opinions ne permet que des conjectures fort incertaines. La couleur de cette fleur a occasionné bien des dis-

sertations ; on croit généralement qu'elle étoit bleue , à cause du grand nombre de jacinthes de cette espèce qu'on trouve naturellement dans les bois de presque toutes les parties de l'Europe ; l'espèce rouge qu'on y voit moins fréquemment paroît à l'auteur être la véritable espèce ; la double origine que les anciens lui donnoient semble prouver en faveur de cette couleur. Les fleuristes distinguent aujourd'hui quatre classes de jacinthes. La simple ou monopetale , dont le corolle est divisé par ses extrémités en six segmens ; la demi-double qui a le corolle doublé irrégulièrement de quelques feuilles florales ; la double , dont les pétales sont recouvertes par d'autres pétales ou feuilles florales ; & la pleine dont le cœur est rempli d'autant de feuilles florales qu'il est possible. L'auteur examine ensuite l'oignon de la jacinthe , les qualités qu'il doit avoir ; il le suit dans le cours de sa végétation & présente un système nouveau sur les racines, qui sont , selon lui , des vaisseaux excrétoires qui servent à décharger l'oignon de l'excédent de sève qu'il a reçu de la terre ; il combat fortement l'opinion qui les fait regarder comme des pompes aspirantes par lesquelles la sève pénètre dans l'oignon. Ces détails appartiennent au fleu-

riste & au physicien; l'ouvrage est terminé par un traité précis de la culture de cette fleur.

L'agriculture simplifiée selon les règles des anciens; avec un projet propre à la faire revivre, comme étant la plus profitable & la plus facile. A Paris, chez Bailly, libraire, quai des Augustins, à l'Occasion, un vol. in-12.

On ne présente pas dans cet ouvrage des systèmes sur l'agriculture; on rappelle seulement les méthodes des anciens qui sçavoient cultiver leurs champs & les rendre plus fertiles; ils ne disertoient pas sur ce premier des arts, ils le pratiquoient; ils faisoient des expériences sur la manière d'améliorer les terres, & tiroient parti de ces expériences. Virgile, Rameus, Columelle ont servi de guide à l'auteur. Avec quels transports seroient-ils lus & cités s'ils avoient écrit de nos jours; les anciens sont comme ces vieilles divinités qu'on n'encense plus que par habitude. « Cependant quelle différence » entre la manière dont nos peres voyoient » & celle dont nous voyons! distraits par » mille objets ridicules, nous ne donnons » pour ainsi dire qu'un quart d'applica-

» tion à tout ce que les anciens approfondi-
 » dissoient ; leur vie simple & frugale ne
 » leur déroboit qu'une heure ou deux par
 » jour pour leurs besoins ; le reste du
 » tems se passoit à faire des expériences
 » & à réfléchir sur les choses qu'on vou-
 » loit connoître & décrire ; il ne s'agis-
 » soit point alors d'allier l'étude avec les
 » spectacles ; la vie privée avec la vie
 » folle & dissipée ; & c'est ce qui fait que
 » les ouvrages des anciens sont si limés.
 » On s'apperçoit, en les lisant, qu'ils fu-
 » rent le fruit d'une longue & sérieuse
 » méditation ; au lieu que nos livres se
 » font en courant. Ce ne sont que des
 » idées indigestes, mais qu'on trouve ad-
 » mirables, graces à une expression recher-
 » chée qui nous séduit. Le style nous fait
 » négliger les choses, parce que nous
 » sommes plus jaloux des phrases que des
 » pensées. Abus d'autant plus déplora-
 » ble, que les paradoxes, par ce moyen,
 » sont reçus comme les erreurs. » Cet
 ouvrage est de M. le Marquis de Carac-
 cioli. En parlant de l'agriculture, il s'é-
 tend sur tous les objets économiques qui
 y ont quelques rapports ; il montre des
 connoissances particulieres des différentes
 méthodes de cultiver en divers pays ; il
 tire sur-tout parti de celle des Italiens ;

104. MERCURE DE FRANCE.

son livre mérite de justes éloges; il ajoute aux lumières qu'on a déjà, & il seroit à souhaiter que l'on s'attachât à nous donner les manières de chaque peuple qui aideroient à perfectionner l'art de cultiver.

Biblioteca degli Volgarizzatori, &c. Bibliothèque des Traducteurs, ou notice des traductions des ouvrages écrits dans les langues mortes avant le XV^e siècle; œuvre posthume du secrétaire Philippe Argelati, Boulonnois; 4 volumes avec les additions & les corrections d'Angé-Théodore Villa, Milanois, comprises dans la 2^e partie du tome IV. A Milan.

La préface que M. l'abbé Villa a mise à la tête de cet ouvrage en indique l'objet; elle offre des observations littéraires qui sont assez intéressantes; nous nous bornerons à la rapporter en l'abrégéant. « Le nombre des traductions est
» devenu presque infini; il est impossible
» de le fixer d'une manière précise; on
» commença à traduire en Italie aussi tôt
» qu'on y commença à penser & à écrire;
» il y a des versions dont les auteurs sont
» inconnus, & dont on ne peut offrir la
» date; le style dans lequel elles sont
» écrites suffit pour faire présumer qu'el-

» les l'ont été dans le tems où la langue
 » étoit naissante. Le latin fut oublié à
 » mesure que l'italien se formoit ; plu-
 » sieurs sçavans enrichirent l'idiôme vul-
 » gaire de quelques beautés de la langue
 » morte ; lors la renaissance des lettres en
 » Italie, on s'attacha à l'étude des anciens,
 » & à les faire connoître. Hercule I, duc
 » de Ferrare, qui attira dans sa cour beau-
 » coup de gens de lettres, les engagea à
 » traduire les meilleurs écrivains grecs
 » & latins ; il n'y en a peut-être pas un
 » seul dont on n'ait donné les ouvrages
 » en italien. Les traducteurs se multi-
 » plierent ; plusieurs embrasserent ce gen-
 » re de travail par caprice, quelques-uns
 » par goût, beaucoup par vanité ; on at-
 » tachoit plus de gloire qu'aujourd'hui à
 » la connoissance des langues étrangères,
 » & plus de mérite aux traductions ; on
 » en vit plusieurs des mêmes ouvrages
 » de différentes mains, & souvent d'un
 » mérite égal. Les Italiens sembloient
 » aimer mieux s'enrichir des productions
 » étrangères, qu'en composer de nouvel-
 » les & qui fussent particulieres à leur
 » nation. Ce goût a tellement multiplié
 » les ouvrages de cette espèce, qu'il est
 » difficile d'en donner un catalogue exact ;
 » plusieurs écrivains bibliographes, ja-

» loux de contribuer aux progrès de l'his-
 » toire littéraire , ont entrepris d'en for-
 » mer un ; Crescimbeni , Fontanini ,
 » Apostolozeno, l'abbé Quadrio, le com-
 » te Mazzuchelli s'en sont occupés , &
 » sont fort éloignés de lui avoir donné
 » l'étendue nécessaire ; celui du marquis
 » Scipion Maffei ne peut être regardé
 » que comme un simple essai. L'ouvrage
 » de Philippe Argelati est le plus com-
 » plet ; il fut aidé par quelques sçavans
 » bibliographes qui lui abandonnerent la
 » plûpart des recherches qu'ils avoient
 » faites. » On ne s'est pas borné à donner
 le catalogue des traductions & de leurs
 différentes éditions, on y a joint une courte
 notice des vies de chaque traducteur con-
 nu , & un jugement précis & impartial de
 leurs ouvrages. M. l'abbé Villa a été en-
 gagé , par des personnes auxquelles il ne
 pouvoit rien refuser , à continuer ce cata-
 logue ; il a corrigé plusieurs articles d'Ar-
 gelati , & il y en a ajouté un très - grand
 nombre qui avoient été oubliés. Cet ou-
 vrage a demandé beaucoup de soin , de
 travail & de patience ; il intéresse les Ita-
 liens plus que les étrangers , mais il peut
 servir à l'histoire générale de la littérature
 , & c'est à ce titre seul que nous en fai-
 sons mention.

Traité sur différens objets de Médecine,
 par M. Tissot, docteur & professeur
 en médecine à Lausanne, de la société
 royale de Londres, &c, &c, ouvrage
 traduit du latin, avec un discours pré-
 liminaire sur chaque maladie, par M.
 B*** D. M. agrégé en l'Univ. d'Aix.
 A Paris, chez P. F. Didot le jeune,
 hôtel de Luynes, quai des Augustins,
 à St Augustin; 2 volumes in-12, prix
 5 livres reliés.

Le nom de M. Tissot, qui est à la tête
 de cet ouvrage, en annonce le mérite; il
 contient six traités, dont le dernier sur la
 santé des gens de lettres a déjà paru sépa-
 rément sous le titre d'avis aux gens de
 lettres & aux personnes sédentaires sur
 leur santé; la traduction étoit d'une autre
 main que celle qui se trouve dans ce re-
 cueil; M. B*** prétend qu'elle contient
 beaucoup de fautes; c'est la raison qui l'a
 porté à le traduire de nouveau; nous
 avons déjà fait connoître cet ouvrage in-
 téressant, qui mérite l'attention des per-
 sonnes pour lesquelles il est particulié-
 rement écrit; nous citerons encore un
 exemple de l'épuisement littéraire qui
 offre des détails bien singuliers. M. Tif-
 sot l'a tiré du traité de M. Zimmermann

sur l'expérience en médecine , au chapitre où cet écrivain traite des effets de la contention d'esprit. « Un jeune gentil-
 » homme Suisse donna tête baissée dans
 » l'étude de la métaphysique ; bientôt il
 » sentit une lassitude d'esprit à laquelle il
 » opposa de nouveaux efforts d'applica-
 » tion ; ils augmentèrent la foiblesse & il
 » les redoubla. Ce combat dura six mois ,
 » & le mal augmenta au point que le
 » corps & les sens s'en ressentirent. Quel-
 » ques remèdes rétablirent un peu le
 » corps, mais l'esprit & les sens tombe-
 » rent par une gradation insensible dans
 » l'état de stupeur le plus complet. Sans
 » être aveugle , il paroïssoit ne pas voir ;
 » sans être sourd , il paroïssoit ne pas en-
 » tendre ; sans être muet , il ne parloit
 » plus : du reste , il dormoit , buvoit ,
 » mangeoit sans goût & sans dégoût , sans
 » demander & sans refuser. On le crut in-
 » curable ; on ne lui donna plus de re-
 » mèdes ; cet état dura un an. Au bout de
 » ce tems on lut devant lui une lettre à
 » haute voix , il tressaille , se plaint four-
 » dement , & appuie sa main sur l'oreille ;
 » on s'en apperçoit & on lit plus haut ;
 » alors il crie & donne des signes de la
 » douleur la plus aiguë ; on réitère l'ex-
 » périence , & le sens de l'ouïe est sa-

» cheté par la douleur. Tous les autres
 » sont rachetés successivement de la mê-
 » me façon , & au retour de chaque sens
 » on remarqua une diminution dans la
 » stupidité ; mais l'épuisement & les
 » douleurs le mirent pendant long tems
 » aux portes de la mort ; enfin la nature
 » l'emporta presque sans aucun secours
 » de la médecine ; il se rétablit entière-
 » ment , & est aujourd'hui un de nos
 » meilleurs philosophes. Il est impossible
 » d'expliquer ces phénomènes autrement
 » que par le vice des nerfs & par l'in-
 » fluence que l'ame a sur eux. » Les au-
 » tres traités qui remplissent ces deux vo-
 » lumes ont pour objet la petite vérole ,
 l'apoplexie , l'hydropisie , la colique de
 plomb & le *morbus niger*. Nous nous
 bornons à les indiquer ; ils méritent d'être
 lus de suite & dans tous leurs détails.

Le nouveau Teinturier parfait, ou traité
 de ce qu'il y a de plus essentiel dans la
 teinture , omis ou caché par l'auteur
 de l'ancien Teinturier parfait, qui con-
 tient l'art de teindre les draps , les
 étoffes , & les laines en toutes sortes
 de couleurs : celui de les mêlanger en-
 semble , & leurs proportions , & le

110 MERCURE DE FRANCE.

nouveau secret de l'écarlate , tel qu'on le pratique maintenant , avec un dictionnaire des principaux ingrédiens & des termes propres à l'art de teindre. A Paris , chez Charles-Antoine Jombert , libraire du Roi , rue Dauphine , in-12 , 2 volumes.

L'art de la teinture est peut-être le moins connu ; il a toujours resté renfermé dans le corps des hommes qui le professent ; ils se sont transmis de pere en fils le secret de la composition des couleurs , sans y rien ajouter , sans s'embarasser de connoître la raison des différens effets que les drogues qu'ils employent operent tous les jours sous leurs yeux ; de là vient le peu de progrès qu'il a fait jusqu'ici ; le premier ouvrage qui ait paru sur ce sujet , est celui qui porte pour titre : *le Teinturier parfait* ; l'auteur promet beaucoup & tient peu ; il n'a point travaillé en philosophe , en homme dévoué au bien public ; on reconnoit dans son livre un maître teinturier , un ouvrier jaloux de ses secrets , qu'il promet de découvrir & qu'il ne découvre point. Celui que nous annonçons est destiné à y suppléer ; comme le premier traite suffisamment de ce qui concerne l'accessoire de

cet art, on se borne dans celui-ci aux parties essentielles qu'on desiroit. Il est divisé en deux parties ; la première présente le véritable secret de l'écarlate, du pourpre, &c, & l'art de donner toutes sortes de couleurs aux draps du Levant ; on s'étend principalement sur la proportion des drogues pour toutes les espèces d'étoffes ; dans la seconde, on enseigne l'art de teindre les laines pour les employer ensuite en draps ou en droguets ; on indique les mélanges qui conviennent à chaque couleur, &c. L'auteur promet un autre ouvrage sur la différence des bonnes & des mauvaises couleurs. Si celui-ci est reçu favorablement ; nous ne pouvons que l'exhorter à l'entreprendre ; plus l'art du teinturier sera connu, plus il sera facile de le perfectionner ; le physicien & le chymiste le soumettront à la réflexion & à l'analyse ; leurs recherches les conduiront à des découvertes qui ne pourront que lui être très-avantageuses.

Traçtatus de Conciliis in genere. Traité des Conciles en général, par M. l'abbé Ladvocat. A Paris, chez Delalain, rue St Jacques, in-12.

Les deux fondemens de la théologie

112 MERCURE DE FRANCE.

font la vérité de la religion & l'autorité de l'église ; les conciles font partie de cette autorité ; M. l'abbé Ladvocat commence par les définir & présenter leurs divisions ; il entre ensuite dans des détails sur leur origine , leur utilité , leur nécessité. Il traite après cela de leur convocation , & fait connoître ceux qui peuvent être invités à y assister , & parmi ces derniers , quels sont ceux qui doivent avoir droit de suffrage. Il explique l'objet des conciles , c'est à-dire , les matieres qui doivent y être agitées , ce qui le conduit à traiter de l'autorité des conciles. Il termine son ouvrage par des détails sur la puissance des princes à l'égard de ces assemblées de fideles. Le nom de M. l'abbé Ladvocat , qui est à la tête de cette production , en annonce assez le mérite ; personne n'ignore les connoissances profondes & l'érudition immense de ce célèbre théologien.

Quel fut l'état des personnes en France , sous la première & la seconde race de nos Rois ? ouvrage couronné par l'académie royale des inscriptions & belles-lettres en 1768 , où l'on essaye d'éclaircir , d'après les seuls monumens du tems , les questions les plus intéressan-

tes de nos antiquités , sur la condition, les droits & les engagemens respectifs des hommes nés libres , des affranchis , des serfs , des colons , des lites , des fiscaliers , des hommes du Roi & de l'Eglise ; sur le clergé , la noblesse & le tiers-état ; sur les bénéfices militaires , le vasselage , les fiefs , les seigneuries & justices privées , & le gouvernement féodal ; par M. l'abbé de Gourcy, de la société royale des sciences & belles-lettres de Nancy. A Paris, chez Defaint, libraire rue du Foin St Jacques , un volume *in-12*.

L'académie royale des inscriptions & belles-lettres avoit proposé pour le sujet du prix de 1768, de déterminer l'état des personnes en France sous les deux premières races de nos rois ; M. l'abbé de Gourcy a envisagé cette question de la maniere la plus satisfaisante & la plus naturelle ; l'état des personnes renferme nécessairement l'idée de liberté & de servitude ; la liberté est commune aux différens ordres de citoyens qui peuvent se subdiviser en plusieurs classes, déterminées par des rapports de supériorité & de dépendance entre elles. La question développée ainsi en fournit trois autres à

114 MERCURE DE FRANCE.

examiner. Y avoit-il des hommes libres & des esclaves sous les deux premières races de nos rois ? Peut-on distinguer dès ce tems parmi les libres les trois ordres du clergé, de la noblesse & du tiers-état ? Y avoit-il dans ces trois ordres, des seigneurs, des vassaux, & des sujets des seigneurs ? Ces trois questions fournissent chacune un article séparé, & forment la division de l'ouvrage de M. l'abbé de Gourcy ; il est rempli de recherches, d'érudition & de critique ; l'auteur a fouillé dans tous les monumens du tems ; *il a mieux aimé, dit-il, courir les risques de paroître ennuyeux à certains lecteurs, que d'être superficiel ou peu exact pour les autres.* C'est presque toujours le sort des sçavans qui travaillent à éclaircir les points les plus intéressans de l'histoire d'une nation ; M. l'abbé de Gourcy l'a évité ; ses recherches sont instructives & ne manquent pas d'agrément. La question qui forme le second article est surtout très-cutieuse ; il s'agit de déterminer si l'on pouvoit distinguer trois ordres de citoyens libres sous les deux premières races. Les difficultés ne roulent que sur la noblesse ; formoit-elle réellement alors un ordre distinct & séparé des deux autres. L'auteur trouve dans nos fastes plu-

fiens vestiges de cet ordre de noblesse, & ses preuves laissent peu de chose à désirer. Il a joint à cet ouvrage un discours sur cette question : *est-il à propos de multiplier les académies ?* qu'il composa pour le jour de sa réception à la société royale des sciences & belles lettres de Nancy, le 8 Mai 1768.

Cours de Médecine pratique, rédigé d'après les principes de M. Ferrein, professeur en médecine au Collège royal, en anatomie au Jardin du Roi, & membre de l'académie royale des sciences, par M. Arnault de Nobleville, docteur en médecine. A Paris, chez de Bure, pere, quai des Augustins, à l'image St Paul, 3 volumes in-12.

Cet ouvrage est destiné aux jeunes médecins, qui, au sortir de leurs premières études, sont souvent obligés de traiter toutes sortes de maladies ; ils se trouvent alors dans une situation embarrassante ; la crainte de risquer leur réputation ne leur permet pas de paroître chancelans & indécis ; & d'un autre côté, il leur est très-dangereux d'ordonner au hasard, des remèdes dont ils ne sentent pas le rapport avec les indications qu'ils ont à remplir.

On se flatte que ce cours de médecine pourra suppléer à la pratique qui leur manque; il est du célèbre Ferrein, & contient les leçons publiques qu'il a données avec succès pendant plusieurs années; le rédacteur n'a pas cru que son travail puisse déplaire à M. Ferrein; il ne fait que le prévenir sans doute, & procurer promptement au public un ouvrage précieux que les occupations du professeur ne lui auroient peut être pas permis de donner si-tôt. M. Ferrein est le premier qui ait réduit en un art simple la science de traiter les maladies; il a débarrassé la médecine de tous les systêmes qui ne servoient qu'à l'obscurcir en variant les opinions; il n'a pris des théories que ce qui étoit indispensablement nécessaire, & a tout rappelé à une observation raisonnée & fondée uniquement sur le bon sens & l'expérience. A chaque classe de maladies, on a joint quelques exemples particuliers qui font voir la justesse de la méthode curative qu'on y propose. Les maladies y sont exactement décrites; & la nature est le seul guide qu'on recommande aux médecins dans la maniere de les traiter.

Essai historique & critique sur les privileges

& exemptions de Réguliers. A Venise, & se trouve à Paris chez Desaint, libraire rue du Foin, in-12, 385 pages.

Cet essai est une nouvelle réponse à l'écrit intitulé : *Cas de conscience sur la Commission établie pour réformer les ordres religieux* ; on a déjà prouvé que la commission n'attaquoit pas les exemptions, & que la réforme pouvoit avoir lieu sans y donner atteinte ; on va plus loin dans cet ouvrage ; on s'attache à démontrer que ces exemptions sont des abus qu'il faut supprimer. On commence par donner une idée claire de ce qu'on doit entendre par exemption en matière ecclésiastique ; c'est un privilège qui soustrait une église, une communauté séculière ou régulière à la juridiction de l'évêque diocésain, & la soumet immédiatement au souverain pontife, ou à un supérieur autre que l'ordinaire. M. de Fleury, dans son huitième discours, s'est exprimé ainsi sur ce sujet. « Les exemptions ont été une des principales causes du relâchement des ordres religieux. . . C'est n'avoir point de supérieur, que d'en avoir un si éloigné, & occupé d'ailleurs des affaires les plus impor-

118 MERCURE DE FRANCE.

» tantes : c'est une occasion de mépriser
» les évêques & le clergé qui leur est sou-
» mis ; c'est une source de divisions dans
» l'église , en formant une hiérarchie par-
» ticulière. » Ces accusations sont graves ;
l'essai que nous annonçons montre qu'elles
sont fondées. Les moines , à leur éta-
blissement , furent soumis à la jurisdic-
tion épiscopale ; le concile de Calcédoine
regla leur dépendance en 451. Les auto-
rités qu'ils alleguent en faveur de l'anti-
quité de leurs exemptions , ne sont pas
bien sûres , & les privilèges qu'ils citent
avant l'onzième siècle sont apocryphes.
Lorsqu'ils en obtinrent , plusieurs évê-
ques reclamèrent contre l'abus. Saint Ber-
nard lui-même , qui avoit embrassé la
réforme de Citeaux , qui étoit abbé de
cet ordre , & fondateur d'un grand nom-
bre de monastères , n'hésita pas à s'élever
contre ces exemptions , & fit à ce sujet
au Pape les représentations les plus for-
tes & les plus vives. L'auteur , après
avoir parlé de la jurisprudence ecclésias-
tique & civile sur cette matière , examine
les principaux vices qu'on peut reprocher
à ces privilèges , & conclut qu'ils sont
des abus qu'il est important de suppri-
mer.

Dictionnaire de la Noblesse; contenant les généalogies, l'histoire & la chronologie des familles nobles de France, avec l'état des grandes terres du royaume, que la noblesse possède aujourd'hui à titre de principautés, duchés, marquisats, baronnies, &c. soit par création, par héritages, alliances, donations, mutations, substitutions, achats ou autrement. On a joint à ce dictionnaire le tableau généalogique, historique, des maisons souveraines de l'Europe, & la notice des familles étrangères les plus anciennes, les plus nobles & les plus illustres. Ouvrage proposé par souscription.

On ne s'attachera point à relever ici l'importance d'un ouvrage, qui a pour objet de donner le tableau fidèle des plus grandes familles de la France & de l'Europe.

L'histoire de la noblesse présente l'histoire de l'héroïsme, & celle des défenseurs de la patrie; elle rappelle les noms fameux de ces guerriers, de ces illustres patriotes qui ont combattu pour leur pays & pour leur province; ou qui les ont servis utilement par leurs travaux, leurs biens, & leurs vertus. On s'empresse

de connoître ces grands hommes, ces nobles familles que la valeur, la naissance, la fortune ont élevés au-dessus des peuples pour leur donner l'exemple des devoirs, & mériter leurs hommages & leurs respects.

C'est donc une étude utile que celle des généalogies, qui assignent en quelque sorte l'illustration & le rang de chaque famille noble. Voilà ce que ce dictionnaire offrira à la curiosité du lecteur d'une manière claire & précise.

La science des généalogies y sera développée avec ordre & méthode; elle jettera un nouveau jour sur les faits historiques, c'est par elle qu'un historien doit se guider, & c'est par elle que le lecteur peut suivre l'historien dans sa marche rapide.

On a déjà fait paroître en 1757 un dictionnaire généalogique - héraldique : cet ouvrage a eu beaucoup de succès, cependant il étoit alors très-imparfait, parce qu'il étoit difficile, & même impossible d'y mettre d'abord l'étendue, l'exécution & la perfection nécessaires. Un pareil ouvrage ne peut être bien composé que par le concours des familles nobles. C'est par cette raison que l'on ouvre une souscription, en invitant tous ceux qui ont
de

de bons mémoires, à les communiquer par la voie du libraire.

Outre l'origine & l'état actuel des anciennes & illustres maisons du royaume, dont les titres sont consignés dans les fastes de notre histoire, & même dans des recueils publics & particuliers, on trouvera dans cette collection un très-grand nombre d'anciennes familles nobles, dont les généalogies n'ont point encore paru. Elles ont été dressées sur des titres originaux, ou d'après des mémoires certains & légalisés par les juges des lieux.

On rapportera les généalogies de la haute & ancienne noblesse, de la noblesse ordinaire, de la nouvelle noblesse, d'après des mémoires qui ont été envoyés, & d'autres qui sont promis.

On constatera aussi l'origine & l'état présent des maisons souveraines de l'Europe, les grandes terres & seigneuries du royaume, leurs érections successives en baronnies, comtés, marquisats, duchés, &c. les maisons qui les ont autrefois possédées; celles qui en ont la jouissance actuelle; objets intéressans & propres à répandre plus de lumière sur cet ouvrage.

On invite les familles qui donnent quelque attention à leur illustration, &

122 MERCURE DE FRANCE.

qui prennent quelque intérêt à leurs titres & à leur noblesse, de communiquer des mémoires détaillés & constatés des généalogies de leurs maisons; en expliquant

1°. Leur origine & leurs amoiries bien détaillées,

2°. Leur filiation, leur état actuel & leurs alliances,

3°. Leurs titres.

4°. Les changemens arrivés dans leurs biens titrés.

Conditions de la Souscription.

Le dictionnaire de la noblesse aura au moins 10 volumes *in-8°*. du même format, & du même caractère que le prospectus; chaque volume, composé d'environ 800 pages, sera du prix de 6 liv. broché pour les souscripteurs, & de 9 liv. pour ceux qui n'auront pas souscrit,

On payera 12 liv. en souscrivant, & 12 liv. en retirant les deux premiers volumes, ainsi qu'à la livraison de deux autres volumes *in-8°*. brochés qui seront donnés successivement; les 12 liv. d'avance seront imputés sur les deux derniers volumes, pour lesquels les souscripteurs ne payeront rien.

Les deux premiers volumes paroîtront

dans les premiers mois de 1770, & les autres volumes, deux par deux, de trois mois en trois mois, après les deux premiers volumes. A la fin de chaque volume, il y aura une table des familles & des terres qu'il contiendra; & les noms des terres ou seigneuries seront précédés d'un *astérisque*, pour les distinguer de ceux des familles.

La souscription est ouverte jusqu'à la fin d'Octobre de cette année 1769, chez *Lacombe*, libraire, rue Christine, près la rue Dauphine.

De principiis vegetationis & agriculturae, &c. Recherches physiques sur les principes de la végétation & de l'agriculture, & sur les trois méthodes de culture en usage en Bourgogne; par M. E. B. D., de la société d'agriculture de Lyon. A Paris, chez Desventes de la Doué, rue St Jacq., près du collège de Louis-le-Grand, in-8°. 134 pag.

L'académie de Dijon avoit proposé pour le sujet du prix qu'elle a distribué en 1768, de déterminer *laquelle des trois méthodes de culture, usitées en Bourgogne, étoit préférable relativement à la nature des terrains de cette province.* Cette question a

donné lieu à l'ouvrage que nous annonçons, qui a été présenté à cette académie, quoiqu'il n'ait pas été envoyé au concours. Dans les arts, comme dans les sciences, une théorie éclairée doit toujours précéder la pratique, afin d'en diriger les opérations, conformément aux règles de la saine raison & aux lumières de la physique; telle est la marche qu'a suivie l'auteur. Son ouvrage est divisé en quatre parties; il commence la première par un éloge pompeux de l'agriculture, le plus nécessaire de tous les arts, la seule source de la population, du bonheur des hommes, de la force & de la puissance d'un état. Il définit ensuite l'agriculture, il s'étend sur son objet & sur ses principes. Ces derniers sont les mêmes qui servent à la formation de l'Univers, & dérivent de la nature des quatre éléments dont les corps sont composés, & que les méthodistes ont divisés en trois regnes, *minéral, végétal & animal*. C'est dans le concours & la juste combinaison de ces quatre principes élémentaires & des mixtes qui en résultent qu'il faut chercher les vraies causes de la fécondité de la terre, de la connoissance desquelles dépend tout le succès de l'agriculture. Il est donc né-

reffaire de connoître la nature & les propriétés des quatre élémens avant de confier les fémences à la terre, puis que c'est par le moyen de ces agens qu'elle remplit l'œuvre de la végétation & qu'elle nous donne des fruits qui font le suc de toute culture. La seconde partie est consacrée à l'examen de ces principes, & de la conduite & des secrets de la nature dans la végétation. L'auteur présente d'abord les caracteres des gramens & ceux des fromens dont il donne l'anatomie; il entre ensuite dans des détails sur la germination, la végétation & la fructification; & termine cette partie par des corollaires tirés de ces mêmes détails. La nature & la variété des terres forment l'objet de la troisième partie. M. E. B. D. recherche l'origine de leur formation & de leurs propriétés diverses; il examine ensuite les terroirs de la Bourgogne, qu'il divise en deux bandes, la plaine & la montagne. Dans la quatrième partie il entreprend de résoudre la question proposée par l'académie; les trois premières sont une introduction nécessaire; il traite ici de la préparation & de l'exploitation des terres; ce qui le conduit à l'examen des trois méthodes de culture usitées dans

126 MERCURE DE FRANCE.

la Bourgogne. Elles consistent à laisser les terres sans jachères, à les diviser en trois soles & enfin en deux; cette dernière méthode lui paroît préférable aux deux autres; elle n'est point nouvelle puisqu'on la suit dans la Normandie, la Beauce, la Guienne & dans une partie de la Bourgogne; l'expérience a prouvé cette maxime de Caton qui prononce en faveur de cette méthode : *il est plus avantageux de semer moins, & de mieux labourer.* Nous avons vu peu d'ouvrages plus curieux, plus profonds, plus sçavans sur l'agriculture; l'auteur se propose de donner des institutions de cet art à l'usage particulier de la Bourgogne; on ne peut que l'exhorter à remplir ce projet, & sur-tout à écrire son ouvrage en françois pour que le laboureur puisse en profiter.

Traité de l'usure & des intérêts. A Cologne, & se trouve à Paris chez Valat-la-Chapelle, libraire, au Palais, sur le perron de la Sainte Chapelle; in-12, 342 pages.

Cet ouvrage, dont on ignore l'auteur, est, dit-on, d'un théologien qui le prêta à un négociant estimé à qui l'on avoit donné des scrupules sur la question des in-

térêts, & qui lui permet d'en tirer une copie. A la mort du négociant, on a trouvé ce traité parmi ses papiers. L'auteur paroît avoir saisi le juste milieu entre le relâchement & la sévérité. Il divise son ouvrage en trois parties. L'usure, qui fait l'objet de la première, n'est autre chose que l'intérêt exigé précisément par la force & en vertu du prêt. Il y a des circonstances qui peuvent se joindre au prêt, & rendre les intérêts légitimes; tels sont le profit cessant, le dommage naissant, le risque que l'on court, le délai de paiement, &c. Ces exceptions font le sujet de la seconde partie. La troisième traite des contrats & de la légitimité des intérêts qu'on en retire. Les raisonnemens de l'auteur sont simples, précis & lumineux. Le volume est terminé par un recueil de pièces justificatives, composé de décisions du Pape Benoît XIV, d'évêques & de docteurs, & de facultés de théologie.

De l'art du Théâtre, où il est parlé des différens genres de spectacles & de la musique adaptée au théâtre. A Paris, chez Cailleau, libraire rue du Foin St Jacques, 2. vol. in-12.

Sous cetitre général de l'art du théâtre,
F iv

128 MERCURE DE FRANCE.

on s'attache à faire connoître particulièrement le théâtre de l'opéra comique ; on ne donne l'histoire des autres spectacles que pour montrer combien celui-ci est moderne ; l'auteur, qui employe tout à tour l'ironie, le raisonnement, & l'érudition souvent avec peu de succès, cherche à trouver des vestiges de l'opéra bouffon dans l'antiquité ; il donne la torture à quelques passages d'Aristote, pour faire voir qu'il a parlé de ce genre ; il parcourt les regles de l'art dramatique qu'il applique aux drames modernes ; il fait aussi l'histoire de la musique qu'on y a adaptée de nos jours ; si ce genre est méprisable, il étoit inutile d'écrire deux gros volumes à ce sujet ; s'il ne l'est pas, il ne falloit point le traiter avec cette légèreté ; l'auteur fait parade d'esprit, de recherches & d'érudition ; il auroit pu employer le tout avec plus de goût ; il paroît avoir voulu s'égayer, & peut être auroit il été plaisant, s'il avoit moins aspiré à l'être.

Histoire anecdotique & raisonnée du Théâtre Italien, &c ; histoire de l'Opéra comique, en tout 9 vol. in 12. reliés ; prix 22 liv. 10 s. A Paris, chez Lacombe,

libraire, rue Christine près la rue Dauphine.

Nous avons rendu compte des premiers volumes de cette production intéressante ; l'histoire de l'opéra comique est nécessairement liée avec celle du théâtre Italien depuis la réunion des deux théâtres. Pour ne rien laisser à désirer sur cet objet, l'auteur a mis dans ces deux volumes les analyses des pièces de l'opéra comique avant l'époque où les deux spectacles ont cessé d'être séparés : l'ordre qu'il a suivi ne lui permettoit pas de les faire marcher ensemble ; cela auroit jeté de la confusion dans son plan,

» L'histoire de la comédie Italienne, dit-il, peut être divisée en quatre âges, » comme celle du monde : les excellens » canevas & les pièces écrites de Riccoboni le pere, les comédies morales & » intéressantes de Delisle & de Marivaux » en feront l'âge d'or ; les bonnes parodies de Dominique & Romagnesi, les » pièces épisodiques de Boissy, les feux » d'artifices & les ballets pantomimes feront le siècle d'argent. Le regne de M. » Favart deviendra nécessairement le siècle de cuivre, mais en ses heureuses » mains le cuivre devient or ; & l'opéra

130 MERCURE DE FRANCE.

» comique sera justement comparé au sié-
» cle de fer par le style dur & froid de
» plusieurs pièces de ce tems. » Cette di-
» vision est assez juste ; mais nous ne devons
pas oublier de faire observer avec l'au-
teur que l'ancien opéra comique étoit un
peu différent du moderne , qu'on distin-
gue par le nom d'opéra bouffon ; il y a
même lieu d'espérer que lorsque la nation
sera un peu lassée de ce dernier , elle re-
viendra au premier ; il offre au moins de
la critique & de la gaieté , une peinture
maligne des mœurs , des vaudevilles plai-
sans que le spectateur chantoit quelque-
fois lui-même : les airs en étoient com-
muns ; une pensée , une épigramme , un
tour particulier en faisoient le mérite.
Aujourd'hui tout a changé ; les expres-
sions ne font rien , l'air fait tout ; nous
avons vu des personnes chanter des paro-
les qu'elles n'entendoient pas , que les
auteurs n'entendoient pas sans doute da-
vantage ; on leur demandoit pourquoi
elles répétoient ces paroles pitoyables ;
l'air est charmant , répondoient-elles , &
nous ne chantons que cela ; nous ne di-
sons les vers que pour articuler les sons.

On trouve dans ces volumes les extraits
des pièces agréables de le Sage , Fuzelier,

d'Orneval, Panard, Favard, Piron, qui ont été vues avec tant de plaisir, & qui reparoîtroient avec un égal succès, malgré le goût qu'on a pris pour le nouveau genre. L'auteur a donné à ses analyses la forme d'un conte; elles forment chacune une petite bagatelle gracieuse ou comique, mêlée de couplets agréables ou piquans. Cette maniere est peut-être plus facile, & est sûrement celle qui procurera le plus de plaisir. Le théâtre de la foire a commencé par des farces que les danseurs de cordes mêloient à leurs exercices. On y joua ensuite des fragmens de vieilles pièces italiennes; les comédiens françois firent défendre ces représentations. Les acteurs forains eurent recours aux écriteaux que chaque acteur présentoit aux spectateurs; ils les firent ensuite descendre du cintre, parce qu'ils étoient trop embarrassans. « L'orchestre jouoit
» l'air, & le spectateur chantoit lui-même les couplets qui lui étoient présentés. Les acteurs imaginerent avec raison qu'ils acquerroient plus de grace, chantés par eux-mêmes; ils traiterent avec l'opéra, qui, en vertu de ses privilèges, leur accorda la permission de chanter. Le Sage, Fuzelier & d'Orne-

» val composerent aussi-tôt des pièces
 » purement en vaudevilles, & le specta-
 » cle prit, de ce moment, le nom d'o-
 » péra comique; on mêla peu-à-peu de
 » la prose ou des vers avec les couplets,
 » pour mieux les lier ensemble, ou pour
 » se dispenser d'en faire de trop com-
 » muns; car alors il n'en étoit pas ainsi
 » qu'à présent, on pensoit qu'il étoit né-
 » cessaire de mettre dans chaque couplet
 » de l'esprit ou du sentiment; telles fu-
 » rent toujours les pièces de l'opéra comi-
 » que, jusqu'à ce qu'il ait succombé sous
 » l'effort de ses ennemis, après en avoir
 » toujours été persécuté. » Nous citerons
 quelques couplets du départ de l'opéra
 comique de Panard. La Foire, mere de
 ce spectacle, lui conseille d'aller en pro-
 vince pour se remettre d'une chûte qu'il
 a faite, il y a quelque tems; deux per-
 sonnes se présentent pour entrer dans la
 petite troupe; elles ont servi l'opéra; et-
 les font le recit des merveilles qu'elles y
 ont vues.

J'ai vu des guerriers en allarmes,
 Les bras croisés & le corps droit,
 Crier plus de cent fois aux armes,
 Et ne point sortir de l'endroit.

J'ai vu Mars descendre en cadence ;
J'ai vu des vols prompts & subtils ;
J'ai vu la Justice en balance ,
Et qui ne tenoit qu'à deux fils.

J'ai vu le Soleil & la Lune
Qui faisoient des discours en l'air :
J'ai vu le terrible Neptune ,
Sortir tout frisé de la mer.

J'ai vu l'aimable Cytherée ,
Aux doux regards , au teint fleuri
Dans une machine entourée
D'amours natifs de Chamberi.

J'ai vu le maître du tonnerre
Attentif au coup de sifflet ,
Pour lancer ses feux sur la terre ,
Attendre l'ordre d'un valet.

.

J'ai vu l'amant d'une bergere ,
Lorsqu'elle dormoit dans un bois ,
Prescrire aux oiseaux de se taire ,
Et lui , chanter à pleine voix.

J'ai vu Mercure , en ses quatre ailes
Trouvant trop peu de sûreté ,
Prendre encor de bonnes ficelles ,
Pour voiturer sa déité.

234 MERCURE DE FRANCE.

J'ai vu des ombres très-palpables
Se tremousser au bord du Styx :
J'ai vu l'enfer & tous les diables
A quinze pieds du paradis.

J'ai vu Diane en exercice
Courir le cerf avec ardeur ;
J'ai vu derrière la coulisse
Le gibier courir le chasseur.

LETTRE de M. DE VOLTAIRE à M. HORACE WALPOL.

A Ferney, 15 Juillet 1768.

MONSIEUR,

Il y a quarante ans que je n'ose plus parler anglais, & vous parlez notre langue très-bien ; j'ai vu des lettres de vous, écrites comme vous pensez. D'ailleurs, mon âge & mes maladies ne me permettent pas d'écrire de ma main. Vous aurez donc mes remerciemens dans ma langue.

Je viens de lire la préface de votre histoire de Richard III ; elle me paraît trop courte. Quand on a si visiblement raison, & qu'on joint à ses connaissances une philosophie si ferme & un style si mâle, je

voudrais qu'on me parlât plus long-tems. Votre pere était un grand ministre & un bon orateur ; mais je doute qu'il eût pu écrire comme vous.

J'ai toujours pensé, comme vous, qu'il faut se défier de toutes les histoires anciennes. Fontenelle, le seul homme du siècle de Louis XIV qui fût à la fois poëte, philosophe & sçavant, disait qu'elles étaient des fables convenues ; & il faut avouer que Rollin a trop compilé de chimères & de contradictions.

Après avoir lu la préface de votre histoire, j'ai lu celle de votre roman. Vous vous y moquez un peu de moi. Les Français entendent raillerie ; mais je vais vous répondre sérieusement.

Vous avez fait accroire à votre nation que je méprise Shakespéar. Je suis le premier qui ai fait connoître Shakespéar aux Français. J'en ai traduit des passages, il y a quarante ans, ainsi que de Milton, de Waller, de Rochester, de Driden & de Pope. Je peux vous assurer qu'avant moi presque personne, en France, ne connaissait la poésie anglaise. A peine avait-on même entendu parler de Loke. J'ai été persécuté pendant trente ans par une nuée de fanatiques, pour avoir dit

que Loke est l'Hercule de la métaphysique qui a posé les bornes de l'esprit humain.

Ma destinée a encore voulu que je fusse le premier qui ai expliqué à mes concitoyens les découvertes du grand Newton, que quelques sots, parmi nous, appellent encore des systèmes. J'ai été votre apôtre & votre martyr. En vérité, il n'est pas juste que les Anglais se plaignent de moi.

J'avais dit, il y a très-long tems, que si Shakespéar était venu dans le siècle d'Addison, il aurait joint à son génie l'élégance & la pureté qui rendent Addison recommandable. J'avais dit *que son génie était à lui, & que ses fautes étaient à son siècle.* Il est précisément à mon avis comme le Lopez de Vega des Espagnols, & comme le Calderon. C'est une belle nature, mais sauvage. Nulle régularité, nulle bienséance, nul art. De la bassesse avec de la grandeur; de la bouffonnerie avec du terrible; c'est le chaos de la tragédie dans lequel il y a cent traits de lumière.

Les Italiens, qui restaurèrent la tragédie un siècle avant les Anglais & les Espagnols, ne sont point tombés dans ce défaut; ils ont mieux imité les Grecs. Il

n'y a point de bouffons dans l'Œdipe & dans l'Electre de Sophocle. Je soupçonne fort que cette grossiereté eut son origine dans nos fous de cour. Nous étions un peu barbares tous tant que nous sommes en deçà des Alpes. Chaque prince avait son fou d'office. Des rois ignorans, élevés par des ignorans, ne pouvaient connaître les plaisirs nobles de l'esprit ; ils dégradèrent la nature humaine au point de payer des gens pour leur dire des sottises. Delà vint notre mere sorte ; & avant Moliere il y avait toujours un fou de cour dans presque toutes les comédies. Cette mode est abominable.

J'ai dit, il est vrai, Monsieur, ainsi que vous le rapportez, qu'il y a des comédies sérieuses telles que le Misantrope, qui sont des chef-d'œuvres ; qu'il y en a de très plaisantes, comme George-Dandin ; que la plaisanterie, le sérieux, l'attendrissement peuvent très-bien s'accorder dans la même comédie. J'ai dit que tous les genres sont bons hors le genre ennuyeux. Oui, Monsieur ; mais la grossiereté n'est point un genre. Il y a beaucoup de logemens dans la maison de mon pere ; mais je n'ai jamais prétendu qu'il fût honnête de loger dans la même chambre Charles-Quint & Don Japhet

138 MERCURE DE FRANCE.

d'Arménie ; Auguste & un matelot ivre ; Marc Aurele & un bouffon des rues. Il me semble qu'Horace pensait ainsi dans le plus beau des siècles. Consultez son art poétique : toute l'Europe éclairée pense de même aujourd'hui , & les Espagnols commencent à se défaire à la fin du mauvais goût, comme de l'inquisition ; car le bon esprit proscriit également l'un & l'autre.

Vous sentez si bien , Monsieur , à quel point le trivial & le bas défigurent la tragédie que vous reprochez à Racine de faire dire à Antiochus dans Bérenice :

De son appartement cette porte est prochaine ,
Et cette autre conduit dans celui de la Reine.

Ce ne sont pas là certainement des vers héroïques ; mais ayez la bonté d'observer qu'ils sont dans une scène d'exposition , laquelle doit être simple. Ce n'est pas là une beauté de poésie , mais c'est une beauté d'exactitude qui fixe le lieu de la scène , qui met tout d'un coup le spectateur au fait , & qui l'avertit que tous les personnages paraîtront dans ce cabinet , qui est commun aux autres appartemens , sans quoi il ne serait point du tout vraisemblable que Titus , Bérenice & Antiochus

M A I. 1769. 139
parlassent toujours dans la même chambre.

Que le lieu de la scène y soit fixe & marqué :

dit le sage Despréaux , l'oracle du bon goût , dans son art poétique , égal pour le moins à celui d'Horace. Notre excellent Racine n'a presque jamais manqué à cette règle , & c'est une chose digne d'admiration qu'Athalie paraisse dans le temple des Juifs , & dans la même place où l'on a vu le grand prêtre , sans choquer en rien le vraisemblance.

Vous pardonneriez encore plus , Monsieur , à l'illustre Racine , quand vous vous souviendrez que la pièce de Bérenice était en quelque façon l'histoire de Louis XIV & de votre princesse anglaise , sœur de Charles II. Ils logeaient tous deux de plein-pied à Saint Germain , & un salon séparait leurs appartemens.

Vous n'observez vous autres , libres Bretons , ni unité de lieu , ni unité de tems , ni unité d'action. En vérité vous n'en faites pas mieux ; la vraisemblance doit être comptée pour quelque chose. L'art en devient plus difficile , & les difficultés vaincues donnent en tout genre du plaisir & de la gloire.

Permettez moi , Monsieur , tout Anglais que vous êtes , de prendre un peu le

parti de ma nation. Je lui dis si souvent les vérités qu'il est bien juste que je la caresse quand je crois qu'elle a raison. Oui, Monsieur, j'ai cru, je crois & je croirai, que Paris est très - supérieur à Athènes en fait de tragédies & de comédies. Moliere, & même Regnard, me paraissent l'emporter sur Aristophane, autant que Démosthènes l'emporte sur nos avocats. Je vous dirai hardiment que toutes les tragédies grecques me paraissent des ouvrages d'écoliers en comparaison des sublimes scènes de Corneille & des parfaites tragédies de Racine. C'était ainsi que pensait Boileau lui même, tout admirateur des anciens qu'il était. Il n'a fait nulle difficulté d'écrire au bas du portrait de Racine, que ce grand homme avait surpassé Euripide & balancé Corneille.

Oui, je crois démontré qu'il y a beaucoup plus d'hommes de goût dans Paris que dans Athènes, parce qu'il y a plus de trente mille âmes à Paris uniquement occupées de ces beaux arts, & qu'Athènes n'en avait pas dix mille; parce que le bas peuple d'Athènes entrait au spectacle, & qu'il n'y entre point chez nous; parce que ceux qui parmi nous jugent des beaux arts n'ont guères que cette occupation;

parce que notre commerce continuel avec les femmes a mis dans nos sentimens beaucoup plus de délicatesse , plus de bienséance dans nos mœurs , & plus de finesse dans notre goût. Laissez-nous notre théâtre , laissez aux Italiens leurs *favole boscareccie* ; vous êtes assez riches d'ailleurs.

De très-mauvaises pièces , il est vrai , ridiculement intriguées , barbaquement écrites , ont , pendant quelque temps , à Paris des succès prodigieux , soutenus par la cabale , l'esprit de parti , la mode , la protection passagere de quelques personnes accréditées ; mais en très-peu d'années l'illusion se dissipe , les cabales passent & la vérité reste.

Permettez-moi de vous dire encore un mot sur la rime que vous nous reprochez. Presque toutes les pièces de Driden sont rimées : c'est une difficulté de plus. Les vers qu'on retient de lui & que tout le monde cite , sont rimés ; & je sourens encore que *Cinna* , *Arhalie* , *Phédre* , *Iphigénie* étant rimées , quiconque voudrait séconner ce joug en France serait regardé comme un artiste faible qui n'aurait pas la force de le porter.

En qualité de vieillard , il faut que je

vous dise une anecdote. Je demandais un jour à Pope pourquoi Milton n'avait pas rimé son poëme dans le temps que les autres poëtes rimaient leurs poëmes à l'imitation des Italiens, il me répondit, *Because he could not.*

Je vous ai dit, Monsieur, tout ce que j'avais sur le cœur. J'avoue que j'ai fait une grosse faute en ne faisant pas attention que le comte de Leicester s'était d'abord appelé Dudley ; mais si vous avez la fantaisie d'entrer dans la chambre des pairs & de changer de nom, je me souviendrai toujours du nom de Walpol avec l'estime la plus respectueuse.

Avant le départ de ma lettre, j'ai eu le temps, Monsieur, de lire votre Richard III, vous seriez un excellent attorney général ; vous pesez toutes les probabilités ; mais il paraît que vous avez une inclination secrète pour ce bossu. Vous voulez qu'il ait été beau garçon & même galant homme. Le Bénédictin Calmet a fait une dissertation pour prouver que Jesus-Christ avait un fort beau visage. Je veux croire avec vous que, Richard III n'était ni si laid, ni si méchant qu'on le dit ; mais je n'aurais pas voulu avoir affaire à lui. Votre rose blanche &

M A I. 1769. 145
votre rose rouge avaient de terribles épi-
nes pour la nation.

Those gracious Kings are all a pak of rogues:

En vérité, en lisant l'histoire des York & des Lancastre, & de bien d'autres, on croit lire l'histoire des voleurs de grand chemin. Pour votre Henri VII, il n'était qu'un coupeur de bourse.

Je suis avec respect, &c.

S P E C T A C L E S.

COMÉDIE FRANÇOISE.

LES comédiens ont continué avec succès les représentations du *Mariage interrompu*. On a sçu gré à M. Cailhava d'avoir ramené sur notre théâtre l'ancienne gaité, qui est peut-être trop négligée aujourd'hui; son ouvrage prouve qu'il a étudié la bonne comédie, & approfondi les causes du rire; il a appris des grands maîtres à le faire sortir des situations. Un bon mot n'excite la joie que parce qu'il surprend; la répétition fait rarement renaître le

rire ; la situation seule conserve toujours ce qu'elle a de plaisant. Le *Mariage interrompu* est la seconde pièce d'intrigue que nous donne M. Cailhava ; il paroît avoir voulu sonder le goût actuel du Public pour l'ancienne comédie , & s'assurer , par son expérience , qu'on la verroit encore avec plaisir ; ses succès doivent l'encourager à tenter de nouveaux efforts & à traiter des caractères. Le genre dans lequel il s'est essayé jusqu'à présent a son mérite particulier , mais ce n'est pas le grand genre ; son défaut est de n'avoir pas de but décidé ; ce sont des cartes que l'on mêle pour avoir ensuite le plaisir de séparer les couleurs. Cette espèce de comédie est devenue très-difficile aujourd'hui par le nombre d'excellentes pièces que nous avons en ce genre ; il n'est plus aisé de trouver des intrigues nouvelles ; il faut beaucoup d'imagination pour ne point répéter les anciennes ; M. Cailhava a surmonté ces difficultés ; il en trouvera d'autres dans les caractères ; mais elles ne doivent point l'effrayer ; nous l'exhortons à remplir les espérances qu'il a données. Nous allons exposer le sujet de sa pièce.

Damis étoit allé à Bordeaux pour consoler une sœur qui y avoit été conduite à l'âge

l'âge de trois ans , & qui venoit d'y perdre son époux ; son oncle Forlix le charge , à son retour , d'accompagner Julie , qui vient à Paris pour suivre le jugement d'un procès considérable que lui a suscité son beau-pere après la mort de son mari. Il en devient éperdument amoureux ; mais craignant qu'aigrie par les chagrins que lui cause son beau-pere , elle ne fasse difficulté de s'en donner un second , il lui fait croire qu'il est libre ; arrivé à Paris , il la fait descendre dans la maison de son pere Argante , & va se loger ailleurs. L'éloignement du vieillard , qui passe tous les étés à la campagne , favorise cette premiere imprudence qui est la source de beaucoup d'autres. Séduit par son amour , entraîné par les conseils d'un valet intrigant , Damis se détermine à presser son hymen , à le conclure à l'insçu de son pere dont l'avarice s'y opposeroit , & qui sera forcé de l'approuver lorsqu'il sera fait ; Julie , qui est maîtresse de son sort , consent à combler ses vœux ; on signe le contrat ; le jour destiné à la cérémonie arrive ; Argante instruit du retour de son fils , & averti qu'il a logé une femme dans sa maison , soupçonne des désordres , & revient pour y mettre fin ; il surprend Frontin ,

G

le valet de Damis, qui cherche à se tirer d'embarras en le trompant. Il lui fait croire qu'ils ont amené Constance, sa fille, de Bordeaux; qu'ils lui ménageoient le plaisir de la surprise. Son air de bonne foi, le ton de vraisemblance qu'il jette dans son roman, abuse le vieillard qui se fait une fête de revoir sa fille, & regrette d'avoir forcé Frontin de l'instruire; sans doute reprend le valet :

Ah ! la scène eût été mille fois plus touchante,
Si, ne me forçant pas de dire mon secret,
Vous nous aviez laissé remplir notre projet.

.....
Ah ! ma fille ! ... ah, mon père ! .. une reconnaissance !

Ce mot seul fait pleurer.

Il s'agit ensuite d'avouer à Julie qu'on l'a trompée, & de la faire consentir à tromper Argante; elle ne peut s'y résoudre; elle veut quitter la maison. Les larmes, les prières, les inquiétudes de son amant l'attendrissent; l'arrivée d'Argante, qu'elle ne peut éviter, la détermine malgré elle; le vieillard l'embrasse, croit lui trouver ses traits; le cœur de

Julie répugne au rôle qu'elle joue ; son trouble la trahit ; elle ne peut donner le nom de pere a Argante sans parler de l'époux qui l'y autorise ; Frontin se hâte de raccommo-der cet *Imbroglia* ; la jeunesse de Julie , son veuvage , l'envie que le vieillard a de se voir revivre dans ses petits enfans , lui fait dire qu'elle ne refu-dera pas un mari de la main de son pere. Argante a déjà résolu de la donner à Va-leré ; il lui fait part de ce projet , il part pour l'exécuter. Nouvel embarras ; Da-mis désespéré se détermine à suivre son pere , à tomber à ses pieds , à lui tout re-veler ; Frontin lui fait des remontrances qu'il reçoit mal ; il l'accuse du trouble dans lequel il l'a jetté. Sa démarche ne réussit point ; le vieillard est piqué d'a-voir été joué ; la fortune de Julie dépend du jugement de son procès ; l'avare compte ses charmes pour rien :

Sçais-tu , (*dit-il à son fils* ,) de quel côté penchera
la balance ?

Qui guidera la main de l'aveugle Thémis ?

Un coup de doigt à faux peut ruiner Damis.

Il lui ordonne d'obliger Julie à quitter sur
le champ sa maison , & de la faire con-
sentir à déchirer le contrat. Damis est au

désespoir ; si Julie avoit pu rester quelques jours , sa douceur , son esprit auroient enchanté le vieillard ; il implore les secours de Frontin ; celui-ci est piqué ; mais les promesses de son maître l'engagent à le servir ; l'affaire qu'il entreprend est très-difficile ; Argante se défie de lui ; il dit à Damis d'écrire à son père , & lui dicte une lettre dans laquelle il se traite de fripon , de fourbe , de scélérat , & avertit le vieillard qu'il veut le tromper encore. Damis ne conçoit pas l'usage que Frontin veut faire de ce billet ; ce valet garde son secret ; il fait porter la lettre à Argante qui veut s'en servir pour le confondre ; l'intrigant lui donne le change ; il lui persuade que son maître craignant qu'il ne le trahisse , a pris les devants ; il assure que sa fille est dans la maison , qu'on la fait passer pour Julie , afin qu'elle s'éloigne , & que la véritable Julie vienne après quelques jours prendre sa place. Argante ne peut croire cette fable ; Frontin lui demande s'il a lu des romans ; ils ont amusé souvent le vieillard dans sa jeunesse.

Or donc , vous connoissez les *Us* de Romancie. ;
 Sans l'aveu des parens quand un fils se marie ,
 Et qu'il ne leur sçauroit faire entendre raison ,

Sa femme adroitement entre dans la maison ,
 Sous le titre emprunté d'amie ou de parenté ;
 Elle est douce , polie , adroite , insinuante ;
 Tout en elle ravit , tout est intéressant ;
 Et quand elle a trouvé le favorable instant ;
 Crac , elle tombe aux pieds du chef de la famille ,
 Qui n'ose refuser le nom de belle fille
 A la jeune beauté qui captive son cœur . . .
 Voilà de votre but quel est l'espoir flateur.

Frontin assure Argante que sa fille elle-même a imaginé ce bel expédient ; le pere est dans le plus grand embarras ; on le trompe sûrement ; mais est-ce Damis, ou son valet ? Celui-ci , pour prouver sa bonne foi , lui conseille de se défier de l'un & de l'autre , de garder la personne qui est logée chez lui , d'écrire à Bordeaux , & de chercher des éclaircissemens par lui-même. Ce conseil réhabilite Frontin dans l'esprit du vieillard qui se dispose à le suivre. Le fourbe est enchanté d'avoir obtenu quelques jours , lorsqu'il voit paroître l'oncle de Bordeaux qui vient d'arriver ; il cherche à l'écartier ; Forlix s'apperçoit de son embarras , soupçonne du mystere , veut l'éclaircir , & feint de tomber dans le piège. Il trompe Frontin & lui paroît déterminé à partir pour

150 MERCURE DE FRANCE.

Lyon où quelques affaires l'appellent ; il ne part point , rejoint son frere , l'éclaircit , partage sa fureur , fait des reproches séveres à Damis & à Julie , & console cette derniere en lui apprenant que son beau-pere l'a chargé d'accommoder son procès avec elle ; il peut offrir de sa part jusqu'à cent mille écus. Cette somme adoucit Argante , mais Forlix se plaint de sa foiblesse.

Un fils manquera donc au plus sacré devoir ,
Disposera de lui sans consulter son pere ,
Aura de tous les siens mérité la colere ;
Loïn de punir en lui les torts les plus affreux ,
On les couronnera , l'on comblera ses vœux !
Pour tous nos jeunes gens la leçon seroit rare !
Soyez ferme , mon frere , ou bien je vous déclare
Que je pars dès demain pour ne vous revoir plus.

ARGANTE , *à part , avec humeur.*

Pourquoi m'avoir parlé de ces cent mille écus.

Cette dureté n'est que feinte ; Forlix a voulu seulement se venger de la réception que Frontin lui a faite en arrivant ; Frontin , qui s'étoit caché , paroît , avoue que Forlix est son maître , & plaide sa cause en disant :

... Tout réussit ; vous sçavez qu'en ce tems ,
D'après l'événement on estime les gens.

On lui pardonne ; il épouse Martron , la
suiivante de Julie , & finit la pièce par
ces vers qu'il lui adresse , & dont le pu-
blic a bien saisi l'allusion.

..... Que le ciel , pour dot à nos enfans ,
Accorde ta figure & mes heureux talens.

Le rôle de Martron étoit joué par Made-
moiselle Luzzi , & celui de Frontin par
M. Prévile. M. Molé a fait valoir le rôle
de l'amant , M. Bonneval celui du pere
avare , Mademoiselle Doligni le rôle de
l'amante , & M. Brisart celui de l'on-
cle.

COMÉDIE ITALIENNE.

LES comédiens italiens ordinaires du
roi ont donné sur leur théâtre, le 6 Mars
dernier , la première représentation *du*
Déserteur , pièce en trois actes , mêlée
d'ariettes ; les paroles sont de M. Sedai-
ne & la musique de M. Monsigni. Voi-
ci une idée de cette pièce.

G iv

Le théâtre représente un lieu champêtre, & la scène se passe dans un village à quelques lieues des frontières de Flandres.

Une duchesse, Dame de ce village, qui protège Alexis le héros de la pièce, a projeté, pour s'amuser, sans doute, de faire à ce soldat de milice, une niche dont elle n'a pu prévoir les suites funestes. Ce n'est qu'avec le plus grand chagrin & par pure soumission que Louise son amante, & qui doit bientôt lui être unie, se prête au projet que l'on a de faire croire à son cher Alexis qu'elle vient de donner sa main à un autre.

Alexis muni d'un bon congé de son capitaine, revient bientôt au village & le pere de Louise l'en instruit ainsi que toute la famille par la lecture d'une lettre qui contient cette nouvelle avec des *complimens* qui sont des *secrets* entre le capitaine d'Alexis & la duchesse, qui cependant en a donné à son concierge une copie qui court le village. Quoi qu'il en soit, on a vu Alexis de l'autre côté de l'eau; l'on a posté sur son passage une jeune fille qui lui apprend en chantant la cruelle & fausse nouvelle du mariage de Louise : d'abord il ne peut con-

cevoir cette infidélité , mais il n'en doute plus lorsqu'on lui dit que c'est avec le grand Cousin ; il entre alors en fureur & effraye la petite fille , qui , touchée de sa peine , étoit toute prête de finir la pièce en lui apprenant que le tout n'est que pour rire.

Un brigadier de maréchaussée paroît ; il est suivi de ses cavaliers & il observe Alexis qui dans son désespoir dit , qu'il veut quitter la France : ils le suivent & l'arrêtent pendant l'entre-acte ; car au second , Alexis paroît dans la prison ; ce n'est pas la vie qu'il regrette , c'est la perfidie de Louise qui le désespère. Il est interrompu par l'arrivée de Montausiel * , dragon grivois qui tâche de dissiper son chagrin ; il lui propose de boire avec lui & lui reproche d'avoir eu un tort , d'avoir eu deux torts , d'avoir eu trois torts , le premier de désertter : le second d'en convenir.

* Ce caractère , qui a fait en partie le succès de la pièce , est , dit-on , imité d'après un grenadier du régiment de Champagne , dont M. Prévile , de la comédie françoise raconte des histoires très-plaisantes.

A R I E T T E.

Je ne déserterai jamais ,
 Jamais que pour aller boire ,
 Que pour aller boire à longs traits
 De l'eau du fleuve où l'on perd la mémoire ;
 Il est permis d'être par fois
 Infidèle à son inhumaine ;
 Mais c'est blesser toutes les loix
 Que de l'être à son capitaine.
 Je ne déserterai , &c.

Le geolier annonce une jeune fille ;
 Montauciel ne doute pas que ce ne soit
 pour lui ; mais il se trompe , c'est Loui-
 se , l'amante d'Alexis ; & le dragon *qui*
sçait la politesse qui se pratique , quand
on sçait ce que c'est que de vivre dans les
prisons , sort & les laisse ensemble ;
 Louise qui ignore ou qui doit ignorer le
 sort de son amant , ne montre aucune
 allarme en le voyant en prison ; elle se
 plaît même à jouir de son erreur , mais
 elle ne peut supporter ses reproches &
 lui apprend que la *fête* , les *instrumens*
 & la *petite fille* n'étoient qu'un jeu ; la
 douleur rend Alexis immobile sur un
 siège où la surprise l'a fait tomber & les
 tendres caresses de son amante ne peu-
 vent calmer son désespoir ; Jean-Louis

son pere qui arrive , ne sçait , pas plus qu'elle, le sujet de la peine, ni même de la captivité de son gendre futur , mais celui-ci le prie de congédier un instant sa fille ; elle sort & lorsqu'Alexis est prêt à l'en instruire , Louise qui a tout appris dans la prison vient annoncer par ses cris que son amant a déserté. Cette situation est extrêmement intéressante ; dans ce moment de douleur , le geolier vient avertir Alexis qu'on le demande. Jean-Louis & sa fille ne peuvent se dissimuler que c'est pour aller subir son jugement ; le pere sort dans le dessein d'aller implorer le secours de la duchesse, mais la fille qui ne compte que sur elle-même , court au camp pour se jeter aux pieds du Roi.

Montauciel revient tenant d'une main une pinte de vin & de l'autre le grand Cousin qu'il fait asseoir malgré lui ; celui-ci qui craint qu'on ne l'engage , se défend inutilement : il est obligé de boire & de chanter une chanson , qui , comme dit Montauciel , est bonne à porter le diable en terre ; celle du dragon est plus gaie , il chante.

Vive le vin , vive l'amour ,
Aimons & buvons tour-à-tour ;

G vj

Je nargue la mélancolie :
 Jamais les peines de la vie
 Ne me coûterent de soupirs ;
 Avec l'amour je les change en plaisirs ;
 Avec le vin je les oublie.

Montauciel fait recommencer à Bertrand sa chanson & chante en même tems la sienne ; il trouve cela plus plaisant & il a raison , car c'est le morceau le plus applaudi de la pièce : après ce duo aussi ingénieux que singulier, tandis que Montauciel boit , Bertrand se sauve. Ainsi finit le deuxième acte.

Les parens de Louise ouvrent le troisième , & s'accusent d'avoir causé le malheur d'Alexis : il le leur pardonne & les congédie pour écrire une lettre qu'il destine à Louise ; mais Montauciel qui s'est fait mettre en prison exprès pour avoir le tems d'apprendre à lire , vient répéter sa leçon d'une manière si bruyante qu'Alexis perdant patience , le prie d'aller étudier plus bas ou plus loin. Cette scène plaisante sans doute , par la manière dont elle est jouée par l'acteur, suspend bien mal à propos l'intérêt ; les larmes prêtes à couler pour un malheureux qui va perdre la vie , se sechent sur la pau-

piere tandis que l'on applaudit aux bouffonneries d'un homme ivre ; l'équivoque sur laquelle ils se querellent acheve de faire évanouir l'attachement du spectateur. L'arrivée du brigadier de la maréchaussée qui dit qu'une jeune fille s'est jetée aux pieds du roi dont elle a obtenu une grace & qu'il a apporté un paquet au prévôt, ne sert qu'à diminuer l'effet du dénouement qui pouvoit être du plus grand pathétique ; on entend le tambour qui rappelle : le geolier, Montauciel & le brigadier sortent & Alexis revient.

Ariette.

A L E X I S.

On s'empresse, on me regarde ;
 J'ai vu s'avancer la garde :
 Les malheureux n'ont point d'amis ;
 Je crains d'interroger. . . Juste ciel, je frémis !
 Mes yeux vont se fermer, sans avoir vu Louise ;
 Sans l'avoir vue. . . ô ciel ! non, non,
 Quelque chose que je me dise,
 Mon cœur ne peut souffrir ce cruel abandon.

Hier, avec quelle joie
 J'accourois. . Je courois à la mort :
 De quels tourmens suis-je la proie ?
 Ai-je donc mérité mon sort ?

Mes yeux vont se fermer, sans avoir vu Louise,
 Sans l'avoir vue. . . ô ciel ! non, non,
 Quelque chose que je me dise,
 Mon cœur ne peut souffrir ce cruel abandon.

Montauciel rentre avec une bouteille & presse Alexis de prendre le dernier verre de vin qu'il boira de sa vie ; *c'est le cœur du soldat* ; il l'embrasse & lui pardonne le coup qu'il en a reçu, & voyant arriver les grenadiers qui viennent chercher le déserteur pour le mener au supplice, il s'écrie avec un sentiment de douleur & de générosité, *mes amis, mes camarades ne le manquez pas*. En ce moment Louise paroît ses fouliers à la main, ses cheveux en désordre ; & outrée de fatigue & de douleur ; elle tombe évanouie entre les bras d'Alexis qui la place sur un siège où il la laisse sans connoissance pour aller à la mort ; elle revient à elle par degré ; on entend des cris derrière le théâtre, elle voit dans son sein le papier sur lequel il est écrit qu'Alexis a sa grace ; elle tremble qu'il ne soit trop tard ; elle court le porter : le théâtre change à l'instant, il représente une place publique où des soldats sont sous les armes, deux d'entre eux soutiennent, dans leurs bras, Alexis que tous ses pa-

rens & ses amis viennent embrasser ; ils font bientôt place à Louise qui perce la foule & tombe une seconde fois dans les bras de son amant , mais pour s'y livrer à la félicité que toute l'assemblée partage avec eux.

Nous ne parlerons ici que des éloges que mérite & reçoit ce drame intéressant en beaucoup d'endroits ; quant aux reproches qu'on pourroit y faire , nous renvoyons à la préface de M. Sedaine qui s'y justifie de ceux qu'il a déjà reçus , & qu'il seroit d'autant plus inutile de lui répéter qu'il déclare qu'il attend la cinquantième représentation de sa pièce pour en corriger les défauts : on se permettra cependant de douter des connoissances de ceux qu'il a consultés sur les réglemens militaires. Il auroit pû apprendre qu'il n'y a ni sergens, ni caporaux dans les dragons, que la maréchaussée ne peut arrêter comme déserteur un soldat s'il n'est dénoncé & si elle n'a son signalement ; à plus forte raison , lorsqu'il est muni d'un congé qu'il porte dans sa poche ; il a beau dire qu'il déserte , les loix militaires & civiles ne condamnent point un homme à mort sur sa seule déposition. Le désespoir le fait parler ainsi,

mais lorsqu'il sçait que sa maîtresse n'est pas infidèle, le plaisir de la retrouver constante & l'espoir d'être uni avec elle, ne peut-il lui faire aimer la vie & l'engager à se montrer innocent en faisant voir son congé ?

On osera encore représenter à M. Sedaine qu'il *a un tort*, qu'il *a deux torts*, qu'il *a trois torts* : le premier de montrer si peu de docilité pour des sacrifices de choses peu importantes qui nuisent à la rapidité de l'action ; le second de traiter si légèrement dans sa préface des spectateurs pour lesquels il devrait avoir de la reconnoissance ; plus d'un exemple cependant l'autorise à cette conduite ; il a presque toujours vu ses pièces blâmées d'abord & courues ensuite. *On ne s'avise jamais de tout. Le Roi & le Fermier, Rose & Colas* ont eu le même sort que le *Déserteur*. Cet auteur est à peu près avec le public comme un amant qui bat sa maîtresse ; elle crie & se plaint de ces rudes manières, mais rappellée par des charmes attrayans, elle finit par y revenir. Le plaisir de la représentation fera oublier le mal qu'aura pu causer la lecture.

On trouve dans la musique qui est de M de Montigni, plusieurs airs très-heu-

M A I. 1769. 161
reux, très agréables, & qui ont été très-applaudis.

Il seroit injuste de terminer l'extrait de cette pièce sans rendre aux acteurs qui la font valoir, la justice qui leur est due; Mde Laruelle & M. Caillot rendirent leurs rôles avec le plus grand pathétique; & M.M. Clairval & Trial mettent dans les leurs une gaieté & une vérité, qui ont beaucoup contribué au succès qui ne fait qu'augmenter de jour en jour.

A C A D É M I E
D E C H I R U R G I E.

I.

L'ACADÉMIE royale de Chirurgie a tenu sa séance publique le jeudi 6 Avril. On n'a point adjugé le prix sur le sujet suivant : *Exposer les effets des contre-coups dans les différentes parties du corps, autres que la tête, & les moyens d'y remédier*; les mémoires qui ont été envoyés sur cette matière n'ayant pas rempli les vues de l'académie.

Le prix d'émulation a été accordé à M. Philippe, maître ès-arts & en chirurgie.

gie, à Chartres, & correspondant de l'académie.

La premiere des petites médailles a été adjudgée à M. Roze, lieutenant de M. le premier chirurgien du Roi, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, & correspondant de l'académie, à Nemours. La seconde, à M. Maigrot, correspondant de l'académie, & maître en chirurgie à Ransonnières, près Langres. La troisième, à M. Lebrun, maître en chirurgie, à Vandœuvre, en Champagne. La quatrième, à M. Bertin, élève en chirurgie à l'hôtel de Bicêtre; & la cinquième, à M. Paupe, élève de l'hôtel royal des Invalides, & maître-ès-arts de l'université de Paris.

Après la distribution des prix, faite par M. de la Martiniere, premier chirurgien du Roi, qui a présidé à cette séance; M. Louis, secrétaire perpétuel, a lu l'éloge de M. le Cat, écuyer, premier chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Rouen, associé de l'académie. M. Guyenot a lu un mémoire sur les anciennes luxations. Une dissertation sur la contagion des maladies a été lue ensuite par M. Dufouart le jeune; M. Lebas a fait la lecture de ses observations sur les effets

de la commotion dans les plaies de tête, & M. Valentin a terminé la séance par un mémoire sur les avantages des ablutions dans le traitement des morsures faites par des animaux enragés.

I I.

Société royale d'agriculture de Paris.

La société royale d'agriculture avoit proposé pour le sujet du prix qu'elle devoit distribuer en 1768, *l'histoire des maladies épiçootiques * qui se trouvent décrites dans les auteurs anciens & modernes ; celle des causes qui ont pu les produire, & des remèdes qui ont paru les plus efficaces pour les combattre.*

Comme la plûpart des auteurs qui lui ont adressé leurs mémoires, ne paroissent pas avoir saisi l'esprit de la question, elle a cru devoir remettre le prix, & proposer le même sujet pour l'année 1770 ; en avertissant qu'elle desiroit qu'on s'attache principalement à rechercher dans les poëtes, les historiens, les écrivains qui

* Ce terme a la même signification pour les bestiaux, que celui d'épidémique pour les hommes.

164 MERCURE DE FRANCE.

ont traité de l'économie rustique, & les auteurs de médecine, l'époque & l'histoire des différentes maladies épi-zootiques qui ont régné depuis les tems les plus reculés jusqu'à nous; les symptômes qui les caractérisoient, les causes apparentes qui ont pu les produire, les moyens qu'on a employés pour en arrêter les ravages. Son but est de rassembler des matériaux pour parvenir à connoître la véritable nature de ces maladies, & les meilleurs moyens de les prévenir ou d'y remédier; elle exhorte l'auteur qui a pris pour épigraphe à la tête de son mémoire, ce vers de Manilius,

Artem experientia fecit

Exemplo monstrante viam,

d'étendre ses recherches, & de s'attacher un peu plus aux symptômes qui ont caractérisé chaque épidémie, aux causes qui ont pu les produire, telles que les grandes altérations dans les saisons; & les remèdes auxquels on a eu recours: il paroît connoître bien les sources, & il lui sera plus aisé qu'à personne de remplir les vues que la société s'est proposées dans son problème.

Le prix sera de douze cents liv. ; ceux

qui voudront concourir, adresseront leur mémoire à M. de Palerne, secrétaire de la chambre & du cabinet de Sa Majesté, & secrétaire de la société, dans le mois d'Octobre de l'année 1770; on aura soin de faire passer le mémoire sous l'enveloppe de M. de Sauvigny, intendant de la généralité de Paris: les auteurs mettront leur nom dans un papier cacheté, attaché au mémoire; & le prix sera délivré à celui qui représentera la même devise qui aura été jointe dans le billet cacheté au nom de l'auteur.

I I I.

Ecoles Royales Vétérinaires de Paris.

Une maladie, dont les progrès étoient aussi rapides que cruels, ayant attaqué les bêtes à cornes de plusieurs paroisses de l'élection de Joinville, généralité de Champagne, & M. Rouillé d'Orfeuil, intendant de cette généralité, ayant demandé des secours à l'école royale vétérinaire de Paris, le nommé Beauvais fut aussi-tôt envoyé dans ces mêmes paroisses.

Par les états dûement certifiés des traitemens qu'il y a faits, on voit que les

soins de cet éleve n'ont pas été infructueux. D'abord dans la paroisse de Saudron il coupa court au mal par les remèdes préservatifs qu'il administra à quatre-vingt-douze de ces bêtes ; il en guérit cinq malades.

Dans la paroisse de Mandre , les préservatifs furent donnés à cent quarante bêtes , dont huit tomberent néanmoins malades ; il les conduisit à guérison ; il y en traita cinquante quatre autres , il en guérit quarante-neuf.

Dans la paroisse de Soulincourt , les remèdes préservatifs furent administrés à quarante neuf bêtes , quinze néanmoins atteintes de la maladie ; il en sauva huit , & les sept autres qu'il perdit ne moururent que par la faute des propriétaires toujours attachés à de vains préjugés. Les remèdes curatifs furent donnés à vingt-deux malades , seize furent guéris.

Dans la paroisse d'Echenay , où il y avoit déjà quarante & une bêtes mortes avant son arrivée , il en traita quarante & une , & en guérit quarante. Il administra les préservatifs à trente-deux , dont cinq tomberent malades , & ces trente - deux bêtes sont restées aux cultivateurs.

Enfin , dans la paroisse de Guillomé ,

il en traita trente huit & en guérit trente. Il donna des préservatifs à quarante-deux, dont deux furent néanmoins atteintes de la maladie ; il les guérit aussi.

On lit avec satisfaction, au bas des états particuliers à chacune de ces paroisses, les attestations des curés & principaux habitans : elles sont conçues de manière à exprimer leur reconnoissance, sur un service aussi important qui les a mis à portée de continuer leurs travaux, & de ne pas laisser leurs terres sans culture, comme plusieurs ont été obligés de le faire par le défaut des bestiaux enlevés par la maladie.

Il s'agissoit ici d'une véritable péripneumonie que les payfans les plus aisés traitoient avec des sôties au vin, & les plus misérables avec de l'urine & du vinaigre.

A R T S.
G R A V U R E.

I.

Vue des environs de Naples, & fête sur le Tibre à Rome ; deux grandes estampes en pendant d'environ 28 pouces de

large sur 20 de haut, gravées d'après les tableaux de M. Vernet peintre du Roi, par P. J. Duret graveur, qui les distribue chez lui, à Paris, dans le milieu de la rue du Fouare; prix 15 liv. les deux.

CES estampes sont de la composition la plus riche & la plus agréable. La *fête sur le Tibre* représente une joute sur l'eau. De belles fabriques de chaque côté, & le château Saint Ange en face, ornent le lieu de la scène. Une affluence considérable de peuple qui prend part à la fête, répand le mouvement & la vie sur cette composition. La *vue des environs de Naples* n'est pas moins intéressante par le choix ingénieux & pittoresque que M. Vernet sçait toujours faire de ses sites. Ces deux estampes ont été dédiées & présentées par le sieur Duret à sa majesté le roi de Dannemarck, qui, pour marquer sa satisfaction à cet artiste, l'a honoré du titre de graveur de son cabinet.

I I.

Portrait de l'illustre Jeanne d'Arques ; connue sous le nom de la Pucelle d'Orléans,

Ce

Ce portrait a été gravé par M. de Marcenay , d'après le tableau original que MM. les officiers municipaux de la ville d'Orléans ont bien voulu communiquer à cet artiste. La Pucelle est représentée à mi-corps , la tête couverte d'un petit chapeau garni de plumes , & tenant dans sa main l'épée qui vengea le trône & la nation. Ce portrait est de format *in-12* , & le huitieme des portraits de personnages célèbres gravés par M. de Marcenay. On distribue ce portrait chez l'auteur rue d'Anjou-Dauphine , la dernière porte cochère à gauche , & chez M. Wille graveur du Roi , quai des Augustins.

M U S I Q U E.

I.

Prix de musique , en langue latine & en langue françoise.

ON avoit proposé pour le concours de cette année 1769 , au concert spirituel , le pseaume 45 *Deus noster refugium & virtus* , & l'ode de Rousseau , qui commence par ce vers , *la gloire du Seigneur* ,

H

170 MERCURE DE FRANCE.

sa grandeur immortelle, &c. Les ouvrages exécutés au concert spirituel durant la quinzaine de Pâques, pour ce double concours, ont paru en général marquer du talent dans leurs auteurs; mais les juges & le public, d'une voix unanime, n'ont pas trouvé qu'aucun de ces ouvrages dût obtenir le prix. On a donc cru devoir proposer de nouveau *le même motet & la même ode* pour le double concours de l'année prochaine 1770. On exhorte les auteurs à mettre dans la partie du chant plus d'expression & de vérité, & à ne pas excéder la portée ordinaire des voix, principalement des hautes-contras.

Chaque prix sera double, c'est-à-dire, consistera en deux médailles d'or de la valeur de 300 liv. chacune. On donnera même un second prix, s'il se trouve des ouvrages qui le méritent.

Ceux qui ont déjà concouru pourront retirer leurs ouvrages, si bon leur semble, & y faire tels changemens qu'ils jugeront à propos; on les adressera toujours, francs de port, à M. Dauvergne, rue & porte St Honoré; les conditions seront d'ailleurs les mêmes que l'année dernière.

I I.

Ode sacrée, ou cantique en action de grâces pour les bienfaits reçus de Dieu, tiré du pseaume XLV, *Deus noster refugium*, &c, mis en musique avec accompagnement. Les paroles sont de J. B. Rousseau, la musique du chant est de M. B**, & celle de l'accompagnement de M. Duchesne, organiste des églises de St Marcel & de Sceaux; prix 1 liv. 16 sols. A Paris, chez M. Duchesne, rue St Thomas, la première porte cochère en entrant par la rue St Hyacinthe, à gauche, au fond de la cour au premier, & aux adresses ordinaires.

Cette ode sacrée de Rousseau avoit été donnée par un amateur, & par les directeurs du concert spirituel pour sujet du prix d'un motet françois qui devoit être adjugé dans la quinzaine de Pâques. Le motet que nous annonçons n'a point été présenté au concours, & les auteurs ne donnent ici que la partie chantante avec accompagnement de basse; mais si cet essai est reçu favorablement, ils publieront incessamment toutes les partitions de ce motet.

H ij

172 MERCURE DE FRANCE.

On observera comme une singularité que M. B **, auteur de la partie du chant de cette ode , ne connoît pas une seule note de musique , & que le jeune organiste qui en a fait l'accompagnement n'est âgé que de dix-sept ans.

I I I.

Recueil de douze petits airs de chants connus, des plus à la mode , avec deux différens accompagnemens de mandoline pour ceux qui voudront s'accompagner ; dédié à M. le marquis de Lignerac , par M. Pietro Denis ; prix, 3 liv. 12 sols. A Paris chez l'auteur, rue Poissonniere, en face de la croix de fer, & aux adresses ordinaires de musique.

I V.

Sei Sinfonie a più strumenti composée da P. Vanmaldere, Virtuoso di camera di S. A. S. il principe Carlo ; mis au jour par M. Venier, seul éditeur desdits ouvrages : gravés par madame Leclair ; prix 12 liv. , compris les parties d'hautbois & cors de chasse , lesquels seront *ad libitum*. Opéra V^e. A Paris chez M. Venier, éditeur de plusieurs ouvrages de musique à l'entrée de la rue St Thomas du Louvre,

M A I. 1769. 173
vis-à-vis le Château d'Eau. A Lyon chez
M. Castau , placé de la comedie.

SCIENCES.

MÉCANISME DE LA RUMINATION DES BÊTES A LAINE.

*EXTRAIT d'un Mémoire lu par M.
D'AUBENTON , à la rentrée publique
de l'academie royale des Sciences , le
13 Avril 1768.*

IL y a plusieurs espèces d'animaux quadrupèdes qui font revenir dans leur bouche les alimens qu'ils ont déjà mangés une premiere fois; ils les broyent & ils les avalent une seconde fois avant de les digérer : c'est ce qu'on appelle la rumination. Cette opération nous paroît dégoutante; elle le seroit en effet beaucoup pour nous, parce que nos alimens en partie digérés ont un mauvais goût. Il n'en est pas ainsi des alimens qui reviennent dans la bouche des animaux; c'est de l'herbe simplement macérée dans leur premier estomac, & M. Daubenton dit qu'elle n'a pas beaucoup changé de saveur & que l'a-

H iij

nimal a peut-être autant de plaisir à ruminer qu'à manger pour la première fois. Parmi nos animaux domestiques le bœuf, le mouton, la chèvre sont ruminans, & parmi les animaux sauvages de ce pays-ci, le cerf, le daim & le chevreuil. Il y en a plusieurs autres espèces parmi les animaux étrangers comme le chameau, l'élan, le renne, &c.

Le mécanisme de la rumination, n'étoit pas connu. M. Daubenton s'est occupé de cette recherche d'abord par curiosité, parce qu'elle lui a paru intéressante dans l'étude de l'économie animale; ensuite il a reconnu qu'elle seroit utile pour le traitement du bétail, & principalement des bêtes à laine, soit en santé, soit en maladie, parce que la rumination a beaucoup d'influence sur le tempérament de l'animal.

On sçait que les animaux ruminans ont plusieurs estomacs. Lorsqu'ils brouettent l'herbe, ils la mâchent, seulement pour en faire dans leur bouche une pelote qu'ils avalent & qui va dans leur premier estomac que l'on appelle la panse. Cet estomac est très-grand; il se remplit au point de contenir une masse d'herbe fort étendue & assez compacte. Cepen-

dant il faut qu'une petite portion de cette masse en soit détachée dans le temps de la rumination, & rentre dans l'œsophage pour revenir à la bouche. Cette opération se fait par un mouvement réglé, très-différent du mouvement convulsif du vomissement; c'est une sorte de déglutition renversée qui ne peut se faire que par des organes particuliers aux animaux ruminans. Le principal de ces organes est le viscère que l'on appelle le bonnet, & que l'on avoit regardé jusqu'à présent comme le second estomac de ces animaux; cependant il ne fait aucune fonction d'estomac. M. Daubenton a reconnu que ce viscère filtre une sérosité qui y reste comme dans un réservoir, & qu'il retient aussi comme une éponge une partie de l'eau que boit l'animal.

Lorsque le bonnet se contracte, ces liqueurs en sortent pour aider à la déglutition interne qui seroit très-difficile & peut-être impossible sans ce secours, sur-tout lorsqu'il n'y a dans la panse que de la paille & du foin. En faisant les descriptions anatomiques du chameau & du dromadaire, M. Daubenton ayant trouvé un réservoir d'eau ou de sérosité près de la gouttière de l'œsophage, présuma dès-lors que cette liqueur humectoit les pé-

lots qui revenoient de la panse à la bouche dans le temps de la rumination, & servoit aussi, par ce moyen, à désalterer l'animal lorsqu'il n'avoit point d'eau à boire. M. Daubenton a été confirmé dans cette opinion lorsqu'il a reconnu que le viscère auquel il avoit déjà donné le nom de réservoir dans le chameau & le dromadaire, fait les mêmes fonctions que le bonnet des autres animaux ruminans, qui est aussi un réservoir d'eau ou de férosité.

On ne connoissoit ce viscère que dans l'état de relâchement ; alors ses parois internes forment des reliefs semblables aux mailles d'un réseau ; mais lorsqu'il se contracte, les mailles du réseau se ferment, & changent de forme au point que M. Daubenton voyant pour la première fois le bonnet dans cet état de contraction, ne reconnut pas au premier coup d'œil ses parois internes, quoiqu'il eût déjà vu & dissequé très-souvent ce viscère dans des bêtes à laine & quinze autres espèces d'animaux ruminans. S'appliquant à faire des recherches particulières sur la conformation des bêtes à laine, sur leur temperament & sur les causes de leurs maladies, observant souvent leurs viscères, il trouva dans le bonnet en con-

traction une pelote d'herbes, semblable à celles de la masse contenue dans la panse & prête à rentrer dans l'œsophage pour revenir à la bouche. D'après ces observations & l'explication suivante du mécanisme de la rumination;

» Lorsque l'animal veut ruminer, la
 » panse qui contient la masse d'herbe
 » qu'il a pâturée se contracte, & en comprimant cette masse, elle en fait entrer
 » une portion dans le bonnet. Ce viscère se contracte aussi, enveloppe la
 » portion d'alimens qu'il reçoit, l'arrondit, en fait une pelote par sa compression & l'humecte avec l'eau qu'il répand dessus en se contractant. La pelote ainsi arrondie & humectée est disposée à entrer dans l'œsophage : mais
 » pour qu'elle y entre, il faut encore un acte de déglutition ». Il se fait dans la partie de l'œsophage qui aboutit à la panse, au bonnet & au feuillet que l'on regarde comme le troisième estomac des ruminans; cette partie de l'œsophage est en forme de gouttière, qui peut s'ouvrir & se fermer à peu près comme l'un des coins de notre bouche peut faire ces deux mouvemens, tandis que l'autre coin reste fermé. Lorsque la pelote est prête à entrer dans l'œsophage, la gouttière s'ou-

vre & la pelote se trouve à portée d'y être introduite par la pression subsistante du bonnet dans lequel elle est contenue. L'action des muscles de l'œsophage conduit la pelote jusqu'à la bouche, &c.

» Quoiqu'il faille le concours de plusieurs organes pour faire revenir dans la bouche une petite portion de la masse d'alimens contenus dans la panse, cette opération se fait en peu de temps : pour s'en assurer il suffit de considérer une bête à laine tandis qu'elle rumine. Lorsqu'elle a fait revenir une pelote de la panse dans sa bouche, elle la mâche pendant une minute; ensuite elle l'avale, & l'on voit la pelote descendre sous la peau le long du cou. Alors il se passe quelques secondes pendant lesquelles l'animal reste tranquille, & semble être attentif au dedans de son corps; j'ai tout lieu de croire, dit M. Daubenton, que pendant ce temps la panse se contracte & le bonnet reçoit une nouvelle pelote; ensuite le corps de l'animal se dilate; il se resserre bientôt par un effort subit, & enfin l'on voit la nouvelle pelote remonter le long du cou. Il me paroît que le moment de la dilatation du corps, est celui où la gouttière de l'œsophage s'ouvre pour re-

» cevoir la pelote , & que l'instant où le
 » corps se resserre subitement , est celui
 » de la déglutition qui fait entrer la pe-
 » lote dans l'œsophage pour revenir à la
 » bouche & pour y être broyée de nou-
 » veau ».

La sécrétion de sérosité qui se fait pour la rumination, influe sur la santé de l'animal , parce qu'il faut beaucoup de liqueur pour humecter toutes les pelotes d'un pouce de diametre que fournit la masse d'herbes qui est dans la panse d'une bête à laine. La sérosité du sang n'y suffiroit pas sans épuiser l'animal , si elle n'étoit suppléée par l'eau qu'il boit , ou qui se trouve à l'extérieur & à l'intérieur des herbes qu'il mange. Lorsque la masse d'herbes contenue dans la panse est trop humectée , parce que l'animal a bu trop souvent , les pelotes qui sortent de la panse dans le temps de la rumination , sont assez imbibées pour ne point tirer de liqueur du bonnet , & même pour en fournir à ce réservoir , au lieu d'en recevoir. Alors la sécrétion de la sérosité du sang est ralentie ou interrompue dans ce viscère ; cette humeur n'ayant pas son cours ordinaire , surabonde dans le sang , s'épanche dans le corps , & cause un grand nombre

H vj

180 MERCURE DE FRANCE.

de maladies qui ne sont que trop fréquentes parmi les bêtes à laine. Au contraire si la boisson manquoit trop long-temps, l'animal maigriroit, s'affoibliroit & tomberoit à la fin dans l'épuisement. Pour engraisser un mouton on le fait boire souvent, & on lui donne de bonnes nourritures; il prend bientôt un embonpoint que la boisson trop abondante a rendu si nuisible à la santé de l'animal, qu'il en mourroit, si on ne le livroit pas assez tôt au boucher.

M. Daubenton conclud qu'il ne faut abreuver les bêtes à laine qu'avec circonspection, soit pour les maintenir en bonne santé, soit pour les guérir de la plûpart de leurs maladies. Il rapporte encore d'autres faits qui prouvent que l'abondance de l'eau prise en boisson ou avec des herbes mouillées ou d'une consistance trop aqueuse, est contraire au tempéramment des bêtes à laine & la cause de la plûpart de leurs maladies. M. Daubenton a reconnu sensiblement les mauvais effets de cette cause dans les hydatides ou vésicules pleines d'eau, qui sont très-fréquentes dans les bêtes à laine, & qui adhèrent à leurs visceres. Il en a trouvé plusieurs fois dans la tête, au milieu du cerveau,

où elles avoient grossi au point de le réduire à un très-petit volume, & de faire périr l'animal.

TRAIT DE VALEUR.

Des grenadiers du régiment de D** avoient été commandés pour l'attaque d'un ouvrage au siège de Munster, attaque essentielle dans la circonstance, mais en même tems très périlleuse ; ils passèrent auprès du régiment de C**. Un des cavaliers s'en détache & les suit ; il ne se trouve point à l'appel. M. le D* de C**, malgré la bonne opinion qu'il avoit de cet homme, crut qu'il avoit déserté. Le lendemain il le voit entrer dans sa tente ; après des reproches sur son absence, il lui en demande la raison : *il y a dix ans, mon colonel, dit le cavalier, que je vis aux dépens du Roi, & jamais je n'ai trouvé l'occasion de lui en marquer ma reconnaissance ; des grenadiers du régiment de D**, commandés pour une action de vigueur, ont passé hier près de nous ; je me suis joint à eux ; ces messieurs m'ont fait l'honneur de me donner une hache, & il m'a paru qu'ils avoient été contents de moi.*

*L'officier qui les conduisoit doit certifier ce que j'ai l'honneur de vous dire. A peine étoit-il sorti que l'officier arriva & confirma la vérité du fait. Le jour même les grenadiers du régiment de D** vinrent rendre une visite de corps au cavalier, & partagerent avec lui la récompense que leur avoit donnée l'officier général.*

PIETE' FILIALE.

LE gentilhomme, dont nous avons rapporté un si beau trait de piété filiale dans le second volume du mois dernier, se nomme M. de Bar : mais les circonstances de ce fait, qui lui est si honorable, ont été un peu altérées dans le récit qu'on nous avoit adressé. Lorsqu'il est entré à l'école royale militaire, il y avoit près de quatre ans que son pere étoit mort; & il est contre la regle établie, & constamment suivie dans cet établissement, depuis sa création, qu'aucun des jeunes gentilshommes que le Roi y fait élever, ait de l'argent à sa disposition.

Ce fait restitué à la vérité dans toute sa simplicité, n'en méritant pas moins les applaudissemens des esprits bien faits

& des cœurs sensibles , nous allons en donner le récit tel qu'il vient de nous être envoyé par M. Dupré Laourens , secrétaire du conseil , garde des archives de l'hôtel.

M. de Bar , originaire du Limosin , né dans l'Aunis le 17 Décembre 1740 , a été un des premiers élèves reçus en 1753 à l'école royale militaire , provisoirement établie au château de Vincennes. On s'apperçut effectivement , peu de tems après , qu'il avoit un grand fonds de tristesse , & qu'il ne mangeoit point. On tenta infructueusement , à diverses reprises , d'en sçavoir la raison. Les questions se succéderent , & devenues pressantes , il déclara enfin qu'il ne pouvoit se résoudre à vivre de la maniere qu'il le faisoit , & qu'il qualifia de bonne chere , sans cesse tourmenté du souvenir affligeant de la malheureuse situation de sa mere , qui manquoit des choses de premiere nécessité. Ce trait frappa les supérieurs de l'école royale militaire ; le Roi en fut informé ; & sa majesté , toujours prête à rendre une main secourable à l'indigence réelle , accorda une pension de 300 liv. ; sur sa cassette , à madame de Bar , qui en jouit encore,

M. de Bar , placé au mois de Mai

1759, en qualité de lieutenant, dans le régiment d'infanterie alors de la Tour Dupin, ensuite de Boisgelin, & aujourd'hui de Béarn, y est actuellement premier sous aide-major, & y jouit de la bienveillance de ses chefs, de l'amitié de ses camarades, & de l'estime de tous ceux qui le connoissent.

A N E C D O T E S.

I.

Dans la comédie du *Méchant*, il y a ce vers :

La faute en est aux dieux qui la firent si bête.

UN jour qu'on représentoit cette pièce, madame de F. arriva : le parterre battit des mains pendant long-tems. « Eh ! paix, messieurs, dit quelqu'un, convient-il d'interrompre ainsi la comédie. » Un autre répliqua tout haut :

La faute en est aux dieux qui la firent si belle.

II.

Un homme d'esprit à qui on demandoit un moyen pour soutenir un opéra prêt à tomber, répondit assez plaisamment :

M A I. 1769. 185.
ment , qu'il n'y avoit qu'à allonger les
danfes & raccourcir les jupes.

I I I,

On a caractérisé les quatre plus beaux
opéra de Quinault , en disant qu'*Alys*
étoit l'opéra du Roi ; *Armide* , l'opéra des
dames ; *Phaëton* , l'opéra du peuple , &
Isis , l'opéra des musiciens.

I V.

Louis XIV , au retour de la chasse ,
étoit venu dans une espèce d'*incognito*
voir la comédie italienne qui se donnoit
au château. *Dominique* y jouoit. Malgré
le jeu de cet excellent acteur , la pièce
parut insipide. Le Roi lui dit en sor-
tant : « *Dominique* , voilà une mauvaise
» pièce : dites cela tout bas , je vous prie ,
» lui répondit ce comédien , par ce que
» si le Roi le sçavoit , il me congédieroit
» avec ma troupe. » Cette réponse , faite
sur le champ , fit admirer la présence d'es-
prit de *Dominique*.

V.

Legrand , comédien ordinaire du Roi ,
se promenoit avec un de ses amis. Un

pauvre les aborda en leur tendant son chapeau. Le grand tira de sa poche quelques sols qu'il lui donna. Le mendiant, par reconnoissance, se mit à chanter un *de profundis*. « Parle donc, hé l'ami, lui » dit le comédien, est-ce que t^e me » prends pour un trépassé? Au lieu d'en » tonner un *de profundis*, chante plutôt » un *Domine, salvum fac Regem*, car je » fais les rois. »

*Projet d'établissement d'un jardin pour
- la taille & la conduite des arbres frui-
tiers.*

Le public applaudit journellement à la protection que M. Bertin, ministre, accorde à l'établissement de l'école vétérinaire, ainsi qu'à celle que M. le comte de St Florentin & M. le lieutenant de police accordent à l'école gratuite du dessin.

Le zèle patriotique de ces ministres, & de ce magistrat mérite l'hommage de tous les citoyens ; heureux ceux qui pourront trouver des moyens d'imiter de pareils exemples ! Comme simple particulier, je crois pouvoir indiquer un objet analogue & non moins utile.

Je passe une partie de l'année dans la maison de campagne d'une personne dont les intérêts me sont chers. Je vois avec douleur que dans un

terrein d'une très-bonne exposition, & malgré la précaution que l'on a toujours eue de faire planter des arbres fruitiers convenables à la qualité du sol, ces arbres ne donnent aucun produit. Je ne puis en attribuer la cause qu'au mal entendu du plus grand nombre des jardiniers. Mon opinion se trouve confirmée par divers auteurs qui assurent que sur la majeure quantité de ces ouvriers il est rare d'en trouver un seul qui ait les connoissances requises pour tailler les arbres & les conduire de manière à leur faire rendre la production nécessaire. Il résulte de cet inconvénient que le propriétaire se trouve lésé de plusieurs manières.

1.° Il paye infructueusement des gages à un jardinier qui n'a pas la moindre notion de la taille des arbres.

2.° Il a en pure perte l'achat de ces arbres qu'on est obligé de renouveler souvent, qui ne donnent aucun produit, & qui occupent & usent inutilement le terrain.

Enfin en essayant toutes ces pertes, un propriétaire se trouve encore obligé de faire de nouvelles dépenses pour se procurer les fruits qu'il auroit dû trouver en abondance dans son propre bien.

Ces désavantages ne tirent point à conséquence pour les propriétaires qui jouissent d'une grande fortune. L'inconvénient le plus frappant porte sur la disette des fruits dont le peuple malheureux fait une partie de sa nourriture, sur-tout lorsque le prix du pain se trouve au dessus du gain qu'il retire de son travail.

188. MERCURE DE FRANCE.

Ces considérations intéressent l'humanité, & font desirer un établissement qui, sans être dispendieux, procureroit beaucoup de ressources ; voici mes observations à cet égard.

Plusieurs auteurs, animés du bien public, ont fait des livres qui traitent, avec autant de clarté qu'il soit possible, de la taille des arbres. La théorie sur ce objet est souvent inférieure à la pratique. Le plus grand nombre des jardiniers dans le royaume sont des gens de peine qui ne savent pas lire, qui travaillent sans aucun principe, & qui agissent d'après ce qu'on appelle routine, qui auroient besoin d'être aidés d'un peu de théorie, mais plus particulièrement d'une bonne pratique.

La théorie de la taille des arbres peut être mise en comparaison avec la profession de la chirurgie. Un chirurgien qui se borneroit à la lecture des livres qui traitent de son art, qui n'auroit jamais examiné le corps humain, & qui n'auroit pas suivi les opérations dans les hôpitaux & ailleurs, ne pourroit donner un secours aussi prompt & aussi efficace que les confreres qui exercent journellement leur profession ; quoiqu'il eût, comme on vient de le dire, une parfaite connoissance de la théorie.

Les arbres fruitiers, pour être conservés & pour produire, ont besoin d'être cultivés soigneusement : les maîtres jardiniers étant presque tous entièrement dépourvus de théorie, & leur pratique étant dénuée de tout principe, il ne peut résulter de leurs travaux que toute sorte de désavantages pour les propriétaires des terres,

& pour le public qui se trouve privé des productions nécessaires.

La Hollande & les Pays-Bas ont les plus beaux jardins de l'Europe : on aide la nature, on la fait fructifier à volonté : c'est en France tout le contraire. L'ignorance des jardiniers nous prive souvent de ce que la terre donneroit d'elle même.

Cela démontré, il seroit facile de trouver un moyen de remédier à un si grand inconvenient.

Le jardin du Roi a été établi pour la botanique & pour donner aux aspirans dans cette profession une entiere connoissance des simples.

Par arrêt du Conseil d'Etat du Roi du 9 Février 1767, il a été établi à la Rochelle près Melun, une pépiniere pour cultiver les plants & arbres, pour y former une école, & y attacher cinquante enfans trouvés, lesquels étant assez instruits seront répandus dans le Royaume. Cet établissement n'est que pour élever les plants seulement de toute espèce d'arbres. Le plus petit nombre sont ceux à fruit, & que l'on délivre sans qu'il soit possible de sçavoir s'ils sont bons pour la production.

De bons citoyens ont établi une pépiniere à Sens, mais c'est toujours uniquement pour les plants. Le meilleur arbre mal conduit n'est pas plus utile qu'un bâton de bois mort, & devient en pure perte pour le propriétaire.

A l'imitation de ces établissemens, j'ose croire que par la suite, soit l'état ou quelque bon patriote, animé par l'envie de faire le bien, voudra former celui d'un jardin public, sous la di-

rection de quelques personnes dont l'expérience consommée sera reconnue pour la taille, le gouvernement & la qualité des arbres en général. On planteroit dans ce jardin des arbres de toute espèce, provenant, autant qu'il seroit possible, d'un terrain à peu près égal à celui où on voudroit les transplanter; l'étendue de ce jardin doit être assez considérable pour donner de l'occupation à un nombre suffisant de travailleurs qui voudroient acquérir les connoissances nécessaires dans ce genre; on renouveleroit ces personnes à mesure que l'on trouveroit les premières assez instruites pour se répandre dans les campagnes, & communiquer leurs lumières à ceux qui exerceroient sous leurs ordres.

Cet établissement soutenu seulement pendant dix à douze ans suffiroit pour perpétuer dans tout le royaume la méthode sûre de faire produire des récoltes abondantes en fruits, & de conserver les arbres; ce qui soulageroit le peuple, lui donneroit plus d'aisance & de facilité pour payer les impositions. J'ai un exemple frappant d'un particulier recommandable de Montreuil. Je fus conduit chez lui par le Cicéron du siècle & du premier rang de la magistrature: je vis le jardin de ce cultivateur dans la saison des fruits, qui me parut ressembler à celui des Hesperides; on m'a assuré que ce particulier retiroit par ses soins laborieux & son intelligence, un revenu en fruits d'environ vingt mille livres par année.

Une compagnie à qui le Roi auroit la bonté de céder un terrain & les plants suffisans pour former le jardin public dont je viens de parler, trouveroit du bénéfice sur le produit des fruits.

distraction faite de toutes les dépenses relatives à cet établissement ; ainsi il n'en résulteroit aucune charge pour l'état.

*Par M. B***, Abonné au Mercure.*

NOTE sur M. DE CHEVERT.

Quelques personnes, après avoir lu l'éloge historique de M. de Chevert, persistent à croire qu'il a commencé par être simple soldat ; on lit cependant dans une note de cet éloge que la lettre de lieutenant au régiment de Carné & le certificat du commissaire des guerres qui a reçu son serment, fait partie de ses papiers. Cette lettre est du 18 Août 1706. Il avoit alors onze ans sept mois. A quel âge veut-on qu'il ait été soldat ? On donne ici la copie de cette lettre signée par le Roi Louis XIV, dont l'original est encore en dépôt chez M. Lhomme, notaire rue du Roule. On peut aussi consulter la *chronologie historique militaire*, imprimée depuis plusieurs années sous la protection du ministère de la guerre.

Trouver mauvais qu'on en ait fait mystère & prétendre qu'il falloit l'avouer pour l'honneur même de sa mémoire, c'est dire, avec un air de découverte, ce que tout le monde sçavoit déjà. Il auroit sans doute plus de mérite encore s'il étoit parti de plus loin ; mais ce mérite ne lui appartient point, & il n'a pas besoin d'une gloire usurpée.

Copie de la Lettre du Roi.

Mons de Carné, ayant donné à Chevert la charge de lieutenant en la compagnie de Dondel,

192 MERCURE DE FRANCE.

dans le régiment d'infanterie que vous commandez, vacante par la promotion de Talhouet à une compagnie; je vous écris cette lettre pour vous dire que vous ayez à le recevoir, & faire reconnoître en ladite charge, de tous ceux & ainsi qu'il appartiendra; & la présente n'étant pour autre fin, je prie Dieu qu'il vous ait, Mons de Carné, en sa sainte garde. Ecrit à Marly le 18 Août 1706.

Signé, LOUIS.

Sur le repli est écrit, à Mons de Carné, colonel d'un régiment d'infanterie, & en son absence, à celui qui commande la compagnie de Dondel.

EPITAPHE de M. DE CHEVERT.

HIC est Martis amor miles qui, fortibus ausis;
Armorum & patriæ, præmia, vota tulit.

A V I S.

I.

Cours de Physique expérimentale.

M. Briffon de l'académie royale des sciences, professeur royal de physique expérimentale, commencera dans les premiers jours de Mai un cours particulier de physique expérimentale
dans

dans son cabinet de machines , quai d'Orléans ,
 isle Saint-Louis , la seconde porte à gauche en
 entrent par la rue Regratiere. Ceux qui voudront
 suivre ce cours se feront inscrire chez lui , au
 collège de Navarre , rue & montagne Ste Gene-
 viève.

I I.

Cours de Langue Angloise.

Le sieur *Berry* , anglois de nation , auteur de
 la *Grammaire générale Angloise* , donne avis que
 pour la commodité des négocians & autres per-
 sonnes qui sont occupées dans le courant de la
 journée , il commencera un cours de *Langue*
Angloise le premier de Mai prochain , lequel
 cours durera six mois , & sera ouvert trois fois
 la semaine depuis sept heures du matin jusqu'à
 neuf. Les personnes qui voudront assister au cours
 qu'il vient d'indiquer , sont priées de se faire
 inscrire , & s'abonner chez lui avant le premier
 de Mai.

Le Sieur *Berry* demeure *rue Saint Germain-
 l'Auxerrois* , au *Magasin de pipes de Hollande* ,
presque vis-à-vis la rue de la Sonnerie , au troi-
sième sur le devant. Il donne des leçons en ville
 à toutes les autres heures de la journée ; il tra-
 duit toutes sortes d'écritures en françois ou en
 anglois pour MM. les banquiers , négocians ,
 &c.

I I I.

Déclaration de M. Louis , architecte.

Le Journal politique de Février dernier, deuxième quinzaine , que je n'ai lu par hasard que depuis quelques jours , en me donnant des éloges trop flatteurs , & me traitant de *jeune artiste qui a déjà fait preuve de talent & de génie dans différens genres* , m'annonce comme l'architecte qui a donné le plan du Vauxhall de la Foire. Or , je déclare que je ne suis point auteur de ce projet & que je n'y ai point travaillé directement ni indirectement ; j'ai toutes sortes de raisons pour faire cette déclaration formelle.

LOUIS , ancien Pensionnaire du Roi & premier Architecte de Sa Majesté Polonoise , 4 Avril 1769.

I V.

Exploitation de Mines.

La description que fait l'Encyclopédie , vol. 2 , art. Alsace , de la richesse & du nombre des mines de cette province , situées paroisse de Giromagny & aux environs , à trois lieues de Belfort , engagea quelques particuliers de cette ville de Paris , à prendre toutes les informations possibles sur cette exploitation. Leurs recherches ayant été satisfaisantes , ils ont rassemblé & formé des ouvriers en tout genre , établi tous les laboratoires des fonderies , dé-

gagé quelques-uns des anciens travaux , & notwithstanding toutes ces occupations , ils ont fait fabriquer pour plus de quarante mille livres d'argent , de cuivre & de plomb.

Comme pour mettre ces mines en grande valeur , ils desireroient former une compagnie en règle , ils offrent d'en former une de vingt intérêts de quinze mille livres chacun. Ces fonds ne se fourniront point , quant à présent , ce sera la compagnie assemblée qui jugera des portions successives à remettre à la caisse pour l'exécution des travaux dont elle aura agréé les devis.

Comme l'exécution du plan entier des opérations pourra demander trois ou quatre années , les intéressés fourniront leurs fonds d'une manière presque imperceptible , & qui leur deviendra peu à charge. Dès qu'on aura reçu les assurances de la totalité , on fera avertir les associés , pour prendre tous ensemble dans une assemblée générale , les arrangemens convenables pour donner à la compagnie une forme subsistante.

Tous les bâtimens nécessaires sont construits & en bon état. Il y a 2294 arpens de bois , tant taillis que futaie affectés uniquement au service de l'exploitation , & qui sont fournis *gratis* sur pied. Le pays abonde en ouvriers de cette espèce pour tous les genres , dont on employe actuellement une grande quantité sur des ouvrages de préparations. Enfin il y a une bonne provision de bois , charbon , poudre , pompes , &c. & une très-belle fonderie.

On donnera séparément , aux personnes qui

le désireront , tous les éclaircissemens possibles ; elles s'adresseront chez M. Caillot , rue Mêlée , la seconde porte cochère en entrant par la rue St Martin , à gauche , ou à M. le Directeur général.

Comme le tems est précieux dans ces sortes de travaux , on commencera dès le mois d'Avril , ou de Mai les opérations ; ainsi on assemblera les personnes qui se seront fait connoître d'ici à ce tems , dès qu'on aura complété le nombre suffisant. On avertit qu'aujourd'hui 15 Mars ; il y a déjà 11 sols de retenus.

V.

*Institution de la Jeunesse dans la ville
de la Flèche.*

La meilleure institution seroit celle qui réuniroit les avantages de l'éducation domestique & de l'éducation publique , sans en avoir les inconvéniens.

Une pension bien réglée , gouvernée avec autant d'intelligence que de zèle , doit donc être l'objet des vœux du Public. Mais si cette pension n'est conduite que par un seul chef , quelque parfait qu'il soit , il n'est guères possible qu'il suffise à tout. Il est obligé de confier ses éleves à des maîtres subalternes. S'il s'absente , tout se relâche ; s'il est malade , tout languit.

Ces considérations ont déterminé des gens de lettres , unis depuis long-tems par une estime & une amitié réciproques , à s'associer pour établir

une pension qui réunisse tout ce qui doit entrer dans une éducation physique , morale & chrétienne. Ils osent se promettre le plus heureux succès. Ces associés ont déjà consacré plusieurs années à l'enseignement public dans des collèges célèbres , & ont gouverné avec éloge des pensions très-nombreuses & très-brillantes. Ils sont connus par des ouvrages généralement applaudis des connoisseurs , & par des prix d'éloquence & de poésie qu'ils ont eu l'honneur de remporter en différentes académies.

Pour se rendre plus utiles au Public & se conformer aux différens goûts des parens , ils prendront des pensionnaires qui , outre les instructions & les soins particuliers qu'on leur donnera dans la pension , suivront exactement les exercices du collège royal. Pour éviter l'inconvénient dont nous avons parlé , un des instituteurs sera chargé de les conduire au collège & de les ramener à la pension. Et pour s'assurer de la pureté des mœurs des élèves , & les mettre à l'abri de toute atteinte , on n'en recevra point qui ayent passé l'âge de quatorze ans.

On prendra aussi des élèves à qui les parens voudront faire donner une éducation particulière. Et , outre les leçons de géographie , de chronologie , d'histoire & de blazon qui seront données également à tous les pensionnaires , on leur apprendra l'arithmétique , l'algèbre , les élémens de géométrie , les langues vivantes & tout ce qui leur sera nécessaire pour l'état auquel ils se destineront. On s'est assuré à Paris d'excellens maîtres pour ces objets.

On aura l'attention de ne point surcharger les

198 MERCURE DE FRANCE.

Élèves. On diversifiera leur travail & leurs exercices, pour éviter le dégoût. On les fera passer successivement d'un objet à un autre, à mesure qu'ils feront des progrès. Et s'il s'en trouve que leur peu de disposition mette hors d'état de profiter des soins qu'on leur donnera, on se hâtera d'en avvertir les parens, pour leur épargner des dépenses inutiles.

Si par malheur quelqu'un des élèves montreroit des inclinations vicieuses, & que son exemple pût être contagieux, les parens ne trouveront pas mauvais qu'on les pris de le retirer avec précaution.

Pour exciter l'émulation, on donnera de tems en tems des prix à ceux qui se distingueront par leur conduite & leurs progrès. Enfin on employera tous les moyens les plus convenables pour faire remplir par goût aux élèves tous les devoirs de la religion & de la société; pour former leur tempérament, orner leur esprit, rectifier leur ame & les accoutumer insensiblement à la pratique des vertus morales & des vertus chrétiennes.

Comme la religion est le premier & le plus grand objet de l'éducation; comme c'est d'elle que dépend le bonheur de l'homme dans cette vie & dans l'autre, les associés en feront leur devoir capital. Outre les exercices ordinaires de piété, les élèves seront tenus d'aller à confesse tous les mois. Les jours de fêtes seront spécialement consacrés à l'étude du catéchisme, de l'évangile & de l'histoire abrégée de l'ancien testament, qu'on aura soin de leur bien développer.

Il seroit inutile de détailler les motifs qui ont

déterminé les nouveaux instituteurs à préférer pour cet établissement la ville de la Flèche à toute autre. La salubrité de l'air, la beauté du pays, la facilité des correspondances, sont les moindres avantages qu'on puisse s'y promettre. On sçait de quelle bienveillance le Roi daigne honorer le collège de cette ville, affilié à l'université de Paris ; & combien les maîtres respectables qui y élèvent la jeune noblesse du royaume méritent la confiance du public.

Conditions de la Pension.

On fournira à MM. les Pensionnaires le perruquier, la blanchisseuse, le feu, la lumière, même pendant la nuit pour prévenir les accidens, plumes, papier, encre, raccommodages d'habits, linge, bas, &c.

Le prix de la pension, y compris tous les articles détaillés ci-dessus, & le maître de géographie & d'histoire, sera, pour ceux qui iront au collège,
de 400 liv.

Et pour ceux qui auront des maîtres particuliers de 600 liv.

On invite les parens à habiller leurs enfans selon l'uniforme de la pension, qui consiste en un habit verd avec veste & culotte ventre de biche & une redingote blanche à paremens rouges.

Comme l'on se propose de ne prendre qu'un certain nombre de pensionnaires, les parens sont priés de s'adresser de bonne heure à M. l'abbé Serane, chargé de la correspondance de MM. les associés pour l'institution de la jeunesse à la Flèche.

Chaque élève apportera en entrant deux paires de draps, six serviettes, un couvert d'argent. On trouvera ici des facilités pour se procurer un lit & tout ce qui peut être nécessaire.

Le public ne doit pas ignorer que la ville de la Flèche a fait l'honneur à ces instituteurs de les appeler & de leur procurer beaucoup d'agrémens. Monseigneur le duc de Choiseul, ministre de la guerre, instruit de leurs succès, a eu la bonté de leur témoigner l'intérêt qu'il daigne prendre à leur institution.

V I.

Pastilles d'orgeat & de limonade, &c.

Le Sr Ravoisié, marchand confiseur, rue des Lombards, au Fidèle berger, a perfectionné & débite avec succès des pastilles pour faire de l'orgeat & de la limonade; il en compose aussi pour faire des bavaroiſes à l'eau ou au lait. Il suffit d'employer une de ces pastilles pour avoir une caraffe, ou pour donner un grand verre d'orgeat ou de limonade. Ces pastilles s'écrasent & se fondent facilement dans l'eau. On peut les transporter & les conserver sans embarras dans des boîtes qui sont de 3 liv. & de 36 sols, avec la marque de l'enseigne du Fidèle Berger.

Le même marchand a un excellent sirop de vinaigre rafraîchissant.

Il vend aussi des moyeux de Dijon à 30 s. le pot; de la groseille de Bar-le Duc à 1 livre; des pâtes d'abricots d'Auvergne à 6 l. la boîte; de nouvelles pâtes de pommes de Portugal à 3 liv. &c.

V I I.

CUREMOLE d'une nouvelle construction.

Le Sr de Jevigny, ingénieur du Roi, est l'auteur de cette nouvelle machine qui a la propriété de couper les racines des roseaux & autres herbes aquatiques avec une diligence surprenante. Il faut, pour se servir du curemole, cinq manœuvres & un cureur; ces six hommes ensemble pourront curer dans 15 minutes 25 à 30 piés cubes de vase à 30 brasses ou 150 piés de distance, sans aucun effort, & à la profondeur de 20 piés & plus, si le cas l'exigeoit; l'auteur néanmoins ne se flatte pas d'enlever les buissons qui se trouveront dans les étangs & dans les marais. Ce curemole est propre encore à rendre les rivières navigables, ainsi qu'à nettoyer les canaux, fossés, bassins, ports de mer & de rivière, & généralement tout ce qui est sujet à se remplir de vase.

Le même auteur est aussi inventeur de presses d'une nouvelle construction qui ne sont sujettes à aucun entretien que le graissage des vis. Ces presses sont bonnes pour les hôpitaux, pour les vinaigriers, pour les suifs, pour les cartiers, & autres ouvriers, à quelqu'usage que ce puisse être. Elles tiennent peu de place, & sont très-faciles à manœuvrer. Il en fournit de petites & de grandes, suivant le besoin du Public, & à juste prix.

Le Sr de Jevigny demeure chez le Sr Forçant, maître perruquier, *rue Coquillière, vis-à-vis le Notaire, à Paris.*

VIII.

Béchique & Elixir.

Béchique souverain ou Sirop pectoral, approuvé par brevet du 24 Août 1750 ; pour les maladies de poitrine, comme rhume, toux invétérées, oppression, foiblesse de poitrine & asthme humide. Ce Béchique en tant que balsamique, a la propriété de fondre & d'atténuer les humeurs engorgées dans le poulmon, d'adoucir l'acrimonie de la lymphe : comme parfait restaurant, il rétablit les forces abattues, rappelle peu-à-peu l'appétit & le sommeil. La bouteille est de six livres, scellée du cachet de l'auteur & étiquetée ; elle suffit pour faire éprouver toute l'efficacité de ce remède. L'auteur est enfin parvenu à faire connoître la bonté de son elixir antiapoplectique, stomachique, carminatif, nommé Azot ; il l'a mis pour la sûreté publique dans des bouteilles semblables à celle de son béchique, scellées & étiquetées de même. La bouteille est de quatre livres dix sols.

L'un & l'autre se débitent chez M. Roussel, épicier droguiste, dans l'abbaye Saint-Germain-des-Prez, à côté de la fontaine, en entrant par la rue Sainte-Marguerite à Paris.

De Bruxelles, le 30 Mars 1769.

Le jubilé de S. A. R. Mgr le duc Charles de Lorraine, parvenu à la vingt-cinquième année de

son gouvernement général, fut célébré le 27 Mars avec des témoignages de respect, de zèle & d'amour dont il y a peu d'exemples. Le matin, les hommages furent rendus, les présens furent offerts, tout le peuple parut dans la joie, & tous les talens se mirent en action. Le soir à six heures S. A. R. se rendit à la salle de spectacle, le transport le plus général y marqua son arrivée : les étrangers, touchés de cette joie délicate, devenoient citoyens... Après le spectacle, devant l'hôtel de ville qui étoit illuminé du meilleur goût, il fut tiré un superbe feu d'artifice. L'illumination fut générale dans la ville, quoique le sentiment seul l'eût ordonné; les diverses décorations que formoient celles de plusieurs hôtels étoient magnifiques; mais quelques particuliers se distinguèrent à cet égard par des idées aussi agréables que peu communes & prouverent cette vérité si constante pour les états inférieurs, que par tout où le sentiment regne, la dépense est aisément suppléée. Des rafraichissemens abondans, une pompe excessive, un ordre admirable de la part de Messieurs les Magistrats de la ville; furent autant de preuves de leur zèle & de leur goût. S. A. R. se rendit chez le comte de Cobenzel où elle se passa le festin, l'illumination, le feu d'artifice, furent les moindres preuves que ce Ministre & Madame de Cobenzel donnerent du zèle & du goût infinis que le public est accoutumé à admettre en eux. L'esprit, les graces, l'ardeur, la vérité, tout marquoit un soin nouveau pour l'auguste objet de la fête, tout peignoit le cœur qui la lui donnoit. Le sieur Previllo, comédien du théâtre françois, est veu

au augmenter & embellir l'hommage des talens par le concours du sien ; il a eu l'honneur de jouer devant S. A. R.

Un Ecrivain François avoit composé une comédie lyrique & allégorique , dans laquelle il exprimoit les sentimens des citoyens. Il se flattoit de la dédier à M. Vandendilft , bourgmestre de la ville ; mais la pièce n'a point été jouée à cause des changemens d'acteurs , &c.

Les comédiens n'ayant donc pu donner de nouveauté , ont cherché à prouver par d'autres soins leur juste empressement ; ils représentèrent lundi , jour de la célébration , *le Médecin par occasion* , de feu M. Boissy , comédie en cinq actes , qui n'avoit jamais été jouée en cette ville , qu'ils ont réduite au terme de trois actes , & qu'ils ont rendu analogue à la fête , par des vers *au peuple du Brabant* : ces vers furent excessivement applaudis ; l'acteur fut plusieurs fois interrompu , & l'on vit couler des larmes d'attendrissement.

VERS au Peuple du Brabant.

CEST à vous qu'aujourd'hui j'adresse mon hommage,

Vous, chez qui l'honnête homme a souvent des amis :

En vous se trouvent réunis

Les qualités de l'homme & les plaisirs du sage ,

Simplicité , justice , amour , vertu , courage :

Votre bonheur en est le prix.

O Brabançons ! j'ai vu votre allégresse ,
 Et ce zèle incroyable , & ces pleurs de tendresse
 Echappés de vos cœurs quand *Charles* renaquit :
 Ce moment reviendra sans cesse
 Pour mon ame qu'il attendrit.

J'ai lu des traits de votre histoire :
 L'un me surprend & l'autre me ravit ;
 L'un me touche , l'autre m'instruit ;
 Ils font sentir tous le prix de la gloire ;
 Le plaisir d'y penser cent fois les reproduit ;
 Sans ce plaisir , peut - être , on ne pourroit les
 croire :
 Le tems les a gravés au temple de mémoire ;
 L'amour, bien mieux , les grave en mon esprit.

De tant de peuples dont la guerre ,
 Les systêmes nouveaux , les nouveaux intérêts ,
 Les passions qui gouvernent la terre ,
 Ont effacé les premiers traits ,
 Aucun n'a pu , par son délire ,
 Par son goût pour la nouveauté ,
 Vous ravir ces vertus , cette simplicité ,
 Et ces plaisirs si capables d'instruire :
 Je vois vos mœurs , je vois vos sentimens ,
 Je vois votre amour pour vos maîtres ;
 On diroit que le ciel , touché de vos penchans ,
 Les a commis à la garde du tems :
 Vous pensez comme vos ancêtres ;

De la nature encor vous êtes les enfans.

Souvent un peuple raisonnable

Reçoit un joug fait pour le revolter ;

Il ne murmure point , mais il est misérable ;

Et dans le chagrin qui l'accable

Il obéit sans pouvoir respecter.

Du ciel , la bonté souveraine

Daigna vous donner une Reine

Que l'univers voudroit choisir ;

La probité l'inspire & la bonté l'entraîne ;

A son nom le devoir se transforme en plaisir ;

Le peuple de Rome & d'Athènes

Fût devenu sujet pour la servir.

Ce héros qui la représente ,

Ce ministre , ces juges , & ces loix

Dont la justice vous enchante ,

Tout reproduit les soins de sa bonté touchante ;

Seriez-vous plus heureux par votre propre choix ?

Dans un bonheur pur & tranquille ,

Vous ressuscitez l'âge d'or ;

Qui vous connoît , retrouve encor

Ces tons naïfs , ce calme utile ,

Ce caractère , en richesses fertile ,

Que la nature offre comme un trésor

Dans vos tableaux tracés par une main habile.

Modérés sans langueur , obligeans sans efforts ,

Pensant par goût , n'aimant rien d'inutile ,

Mais aimant à propos , souvent avec transport ,

Vous instruisiez la terre, aux champs comme à la
ville,

Par vos mœurs & par votre sort.

Aujourd'hui ce bonheur devient plus pur encore :

Le prince, que votre ame adore,

Voit accomplir les vingt-cinq ans

Que vous attendez dès long-tems

Pour célébrer un jour qui vous honore :

Je vois déjà vos tendres mouvemens,

Vos doux excès, vos soins ardents ;

Et les rayons dont le ciel se colore

Sont moins purs que vos sentimens.

Peuple heureux & digne de l'être !

Peuple sensible, & dont les qualités

Sont dignes du respect qu'en moi vous faites
naître,

Que mon juste tribut vous apprenne à connoître :

L'estime que vous méritez.

L'esprit, jaloux d'un éclatant suffrage,
S'adresse à la grandeur pour fixer les regards ;

Déjà, pour offrir son hommage,

La foule des rimeurs, qu'un beau prétexte engage,

Dans le palais de *Charle* entre de toutes parts ;

Je reste parmi vous ; & mon cœur vous adresse :

Les éloges qui vous sont dus :

Avec vos vœux, mes vœux sont confondus ;

J'ai tous vos sentimens, toute votre tendresse.

Pour l'objet qui vous intéresse ;
Heureux si j'avois vos vertus !

*FAUTES à corriger dans l'Eloge historique
de M. de Chevert.*

Premier Volume d'Avril.

PAGE 175, 8 Août, lisez 18 Août.
178, point de vues à cacher, lisez,
point de vice à cacher.

NOUVELLES POLITIQUES.

De Warsovie, le 25 Mars 1769.

ON a publié à la tête des différens régimens Russes qui ont été détachés contre les confédérés de la grande Pologne, que tout soldat qui feroit quartier à un confédéré ou le recevoit prisonnier, seroit sévèrement puni. Cet ordre ne paroît pas avoir produit l'effet qu'on en attendoit. On remarque que les confédérés n'ayant plus de salut à espérer, se battent avec plus d'acharnement que jamais, & on ne voit pas que leur nombre diminue. Ils ont maltraité un détachement de Russes, commandé par le colonel Gallitzin, & l'on parle beaucoup d'un échec que quatre escadrons de cuirassiers commandés par le général Apraxin, ont, dit-on, essuyé la semaine dernière. Les confédérés, dispersés de tous côtés, tombent continuellement sur les Russes, & les épuisent.

par des fatigues auxquelles les corps les plus robustes ne peuvent pas résister.

De Vienne , le 12 Avril 1769.

Suivant les nouvelles que la cour reçoit du voyage de l'Empereur , il y a apparence que sa Majesté Impériale , après s'être rendue à Naples & à Florence , ira à Parme & ensuite à Venise pour y voir la cérémonie des épousailles de la mer Adriatique , laquelle aura lieu le quatre Mai prochain fête de l'Ascension.

De Naples , le 25 Mars 1769.

On travaille actuellement aux préparatifs des fêtes que leurs Majestés se proposent de donner à l'Empereur pendant le séjour qu'il fera en cette capitale , où il est attendu la semaine prochaine.

De Rome , le 5 Avril 1769.

Le cardinal de Bernis est entré au conclave le 25 du mois dernier ; le cardinal Conti y entra le 31 ; le cardinal Cavalchini , doyen du sacré collège , s'y est rendu aujourd'hui & y fait le quarante-unième ; le cardinal Branciforte , arrivé d'hier , y entrera après demain ; on attend ce soit le cardinal Molino qui , dit-on , s'y rendra en droiture ; il n'y manquera plus que les cardinaux de Solis & de la Cerda , & le cardinal Pozzo-Bonelli , archevêque de Milan.

De Londres , le 4 Avril 1769.

Un officier qui a navigué sur des vaisseaux de la compagnie de la Baie d'Hudson , avoit annoncé au ministère , il y a quelques mois , qu'il

avoit découvert un passage pour aller aux Indes orientales par le nord-ouest de l'Amérique. Cet Officier avoit obtenu du gouvernement la permission de mettre au jour la relation de sa découverte, & il avoit commencé à dresser des plans & des cartes exactes des différentes côtes par lesquelles il avoit passé ; mais on lui a défendu depuis peu de continuer son travail, & l'on dit que sur les instances de la compagnie des Indes & de la baie d'Hudson, il a été résolu de ne point rendre publique cette découverte, ni rien de ce qui y a rapport.

Du 14 Avril.

L'élection d'un représentant pour le comté de Middlesex s'est faite hier à Brentfort, avec plus d'ordre & de tranquillité qu'on ne pouvoit l'espérer. Outre le sieur Wilkes, le colonel Luttrell, le sieur Whitaker, & le sieur Roche étoient sur les rangs. Le dernier n'ayant pu faire les preuves nécessaires pour être éligible, fut obligé de se déister de sa prétention. Tous les suffrages ayant été recueillis vers les cinq heures du soir, on reconnut que le sieur Wilkes avoit onze cens quarante-trois voix ; le colonel Luttrell, deux cens quatre-vingt-seize ; & le sieur Whitaker, cinq. En conséquence le sieur Wilkes fut déclaré légalement élu. La chambre des communes ayant délibéré aujourd'hui sur cette nouvelle élection, l'a annullée comme les précédentes, & a déclaré pour la troisième fois le sieur Wilkes incapable d'avoir séance au présent parlement. Cette chambre est actuellement occupée à délibérer sur une requête que lui a adressée le colonel Luttrell ; on croit généralement que l'élec-

sion de cet officier sera déclarée valide, & qu'il sera admis à prendre séance en qualité de représentant du comté de Middlesex.

D'Amsterdam, le 18 Avril 1769.

On mande de Smyrne que, le 13 Février dernier, il est parti trois cens chameaux & trois cens chevaux pour le transport des vivres à l'armée. Les mêmes avis portent qu'on a déjà levé dans cette ville six compagnies de cent vingt à cent trente hommes chacune, & qu'elle fournira, elle seule, plus de trois mille volontaires.

De Versailles, le 12 Avril 1769.

Le Roi & la Famille Royale signèrent, le 9 de ce mois, le contrat de mariage du marquis de Gouffier avec Demoiselle de la Cropte de Saint-Abre, & celui du Sieur de Calonne, intendant de Metz, & fils du premier président du parlement de Flandres, avec Demoiselle Marquet, fille du receveur-général des finances de Bordeaux.

Le même jour, le Duc de Bourbon prêta serment entre les mains du Roi pour le gouvernement de la Champagne, dont le Comte de Clermont s'est démis avec l'agrément de Sa Majesté; le Duc de Nivernois, pour le gouvernement de Nivernois, & le Comte de Noailles, pour la lieutenance-générale de la Basse-Guyenne, vacante par la mort du Marquis de Bonnelles & dont il avoit la survivance.

De Paris, le 7 Avril 1769.

On mande de Leon, en basse Bretagne, que

212 MERCURE DE FRANCE.

Jeanne Normand , âgée d'environ quarante ans , épouse d'Yves le Goff du manoir de Kergreach , en la Treve de Trencaouenzan , paroisse de Peoudaniel , évêché de Leon , est accouchée le 5 de ce mois de trois filles & d'un garçon , qui furent baptisés ce même jour à l'église de la Treve. Deux de ces enfans moururent du 6 au 7 & les deux autres le 8.

M O R T S.

Marie-Julie Julistane , veuve de Louis Armand de Beautru , comte de Nogent-le-Roi , lieutenant général des armées du Roi , est morte ici le 10 Avril dans la quatre-vingt-dixième année de son âge.

Pierre Prothain est mort le 9 Avril , à Remilly-sur-Meuse , près de Sedan , âgé de cent trois ans.

Jeanne-Thérèse Fleuriau de Morville , veuve d'Alexandre-Nicolas de la Rochefoucault , marquis de Surgeres , lieutenant général des armées du Roi , gouverneur & grand bailli de Chartres , est morte ici le 19 Avril dans la cinquante-huitième année de son âge.

Jeanne-Adrienne de Belleville , veuve de Jean Guillaume Porel des Fossés , est décédée à Danneville , basse Normandie , dans la quatre-vingt-septième année de son âge. Elle étoit fille de Balthasar de Belleville & de Jeanne Marguerite de Menildot-Vieville , & petite fille du brave Belle-

ville qui suivit Louis XIII en Piémont en 1630, & dont le frere époula N... de Monbussón, de la branche qui a donné deux maréchaux de France; *Masseville, hist. de Normandie, t. 6. p. 120 & 21, deuxieme édition.* De cette même branche étoient sortis du côté maternel; Olivier de Clifson, connétable de France, Béatrix de Clifson, comtesse de Porhoët, mariée à Alain VIII du nom, vicomte de Rohan, & Marguerite de Clifson, mariée à Jean de Bretagne, comte de Penthièvre; *Morery t. 2.* L'ancienneté de la famille de Belleville a été reconnue comme immémoriale, par Henri IV.

Jeanne Adrienne a eu une fille mariée à Jacques; Jean Mandahg; fils de Henri Mandahg & de Gertrude d'Aremberg dont une fille mariée à Pierre Michel, comte de Klasten & de l'Empire, frere puîné de Casimir, comte de Klasten & de l'Empire, non-marié; dont un fils, Casimir, Charles Joseph, aujourd'hui seul & unique rejetton de l'illustre & ancienne maison Polonoise de Klasten, lequel a l'honneur d'appartenir à plusieurs têtes couronnées, & est actuellement élève à l'école royale militaire de la Flèche. Jacques Casimir, trisayeul de Casimir Charles Joseph, en s'établissant en France en 1670, justifia de sa haute & ancienne extraction par des titres authentiques tant du côté paternel que du côté maternel de plus de 600 ans, enregistrés dans toutes les cours souveraines de Normandie. Entre ces titres est une attestation du 14 Février 1449 de l'Emperer Frédéric III, signée de sa main & scellée du sceau de l'Empire, dans laquelle il est dit qu'*Ernest de Klasten, seigneur de Falkenburg, Dieterstof, & Liebenthal*, fut honoré, par sa Majesté Impériale, à cause des services qu'il avoit rendus à l'empire, de la dignité de

comte de l'Empire, avec l'aigle impériale dans ses armes. Lorsque Jacques Casimir vint s'établir en France, le roi de Pologne, Jean Casimir, attesta par des lettres du 10 Avril 1672, signées de sa main & scellées du sceau de ses armes, qu'il étoit de l'*illustre & ancienne famille des comtes de Klasten & de l'Empire*, & fils de Jacques de Klasten, comte de l'Empire, seigneur de Falkenburg, Weissenfelz, Arensheim, Schloppa, Slaczkow, Branow, & de dame Czarnkow, fille du seigneur de Czarnkow, Schloppa, Fulzen, Slaczkow, Branow & Prilwitz. Il est reconu par d'autres titres que les *ayeux* de Jacques Casimir, de la *noble & ancienne famille de nom & d'armes des comtes de Klasten, au pays de Pologne, ont rempli de tout tems les premieres dignités & les plus belles charges dudit pays*, &c.

T A B L E.

P IECES FUGITIVES en vers & en prose, page 5	
Ode sur l'industrie,	<i>ibid.</i>
Vers à M. le Baron d'Espagnac,	12
Épître à M. Lorry,	13
Le Plaisir & l'Ennui, Fable,	15
L'ambition vaincue par l'Amour, histoire,	16
Vers à M. D***,	37
Épître à M. de Belloy,	38
Lettre de M. de Voltaire à M. de Belloy,	40
Madrigaux à Eglé,	41
Epigrammes,	42
Portrait du Sage,	44
Romancc,	45

Couplet à Madame Dubois,	47
Epithalame au Duc & à la Duchesse de Chartres,	<i>ibid.</i>
Le Dieu de l'hyménée aux dryades de St Cloud,	48
Vers à S. E. le Cardinal de Bernis,	50
Vers à Mlle M. L.	51
Vers à Madame Laruette,	<i>ibid.</i>
Quatrain à Mlle le Chantre,	52
Couplets sur le mariage de Mlle de Gouy avec M. le Comte d'Escales,	53
Le Rossignol & la Serine, fable,	56
L'Automne, pastorale,	57
Chanson en musique.	63
Explication des Enigmes,	<i>ibid.</i>
ENIGMES,	<i>ibid.</i>
LOGOGRYPHES,	65
NOUVELLES LITTÉRAIRES,	68
Les Saisons, poëme,	<i>ibid.</i>
Vers de M. de Voltaire à l'auteur du poëme des Saisons,	83
Lettres de quelques Juifs à M. de Voltaire,	85
Réponse de M. de Voltaire,	87
Dissertation sur la figure de la terre,	89
Dissertation sur la population,	90
Dictionnaire des eaux & forêts,	93
Cours de lecture sur la métaphysique,	95
Opuscules de chirurgie, par M. Morand,	96
Essai d'observations & découvertes nouvelles,	98
Des Jacyntes & de leur anatomie,	100
L'agriculture simplifiée,	102
Bibliothèque des traducteurs,	104
Traité sur différens objets de médecine,	107
Le nouveau Teinturier parfait,	109
Traité des conciles en général,	111
Quel fut l'état des personnes en France, sous la première & la seconde race,	112

216 MERCURE DE FRANCE.

Cours de médecine pratique,	115
Essai sur les exemptions des réguliers,	116
Dictionnaire de la oblesse,	119
Recherches sur la végétation,	123
Traité de l'usure,	126
De l'art du théâtre,	127
Histoire du théâtre italien & de l'opéra com.	128
Lettre de M. de Voltaire à M. Walpol,	134
SPECTACLES,	143
Comédie françoise,	<i>ibid.</i>
Comédie italienne,	151
ACADEMIES,	161
ARTS,	167
Gravure,	<i>ibid.</i>
Musique,	169
Sciences,	175
Rumination des animaux,	<i>ibid.</i>
Traité de valeur,	181
Piété filiale,	182
Anecdotes,	184
Etablissement pour la taille des arbres, &c.	186
Note sur M. de Chevert,	191
Epitaphe de M. de Chevert,	192
AVIS,	208
Fête à Bruxelles,	202
Vers au peuple du Brabant,	204
Nouvelles Politiques,	215
Morts,	212

J A I lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le
 Mercure de Mai 1769, & je n'y ai rien trouvé qui puisse
 en empêcher l'impression. A Paris, 29 Avril 1769.

GUIROY.

De l'Imp. de M. LAMBERT, rue des Cordeliers.

MERCURE

DE FRANCE,

DÉDIÉ AU ROI.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

J U I N. 1 7 6 9.

Mobilitate viget. VIRGILE.



A P A R I S,

Chez LACOMBE, Libraire, Rue
Christine, près la rue Dauphine.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

AVERTISSEMENT.

C'EST au Sieur LACOMBE, libraire, à Paris, rue Christine, que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, ainsi que les livres, les estampes, les pièces de vers ou de prose, la musique, les annonces, avis, observations, anecdotes, événemens singuliers, remarques sur les sciences & arts libéraux & mécaniques, & généralement tout ce qu'on veut faire connoître au Public, & tout ce qui peut instruire ou amuser le Lecteur. On prie aussi de marquer le prix des livres, estampes & pièces de musique.

Ce Journal devant être principalement l'ouvrage des amateurs des lettres & de ceux qui les cultivent, ils sont invités à concourir à sa perfection; on recevra avec reconnoissance ce qu'ils enverront au Libraire; on les nommera quand ils voudront bien le permettre, & leurs travaux, utiles au Journal, deviendront même un titre de préférence pour obtenir des récompenses sur le produit du Mercure.

L'abonnement du Mercure à Paris est de 24 liv. que l'on payera d'avance pour seize volumes rendus francs de port.

L'abonnement pour la province est de 32 livres pareillement pour seize volumes rendus francs de port par le poste.

On s'abonne en tout temps.

Le prix de chaque volume est de 36 sols. pour ceux qui n'ont pas souscrit, au lieu de 30 sols pour ceux qui sont abonnés.

On supplie Messieurs les Abonnés d'envoyer d'avance le prix de leur abonnement franc de port par la poste, ou autrement, au Sieur LACOMBE, libraire, à Paris, rue Christine.

*On trouve aussi chez le même Libraire
les Journaux suivans.*

JOURNAL DES SÇAVANS, *in-4°* ou *in-12*, 14 vol.
par an à Paris. 16 liv.

Franc de port en Province, 20 l. 4 s.

ANNEE LITTÉRAIRE, composée de quarante
cabinets de trois feuilles chacun, à Paris, 24 liv.

En Province, port franc par la Poste, 32 liv.

L'AVANTCOUREUR, feuille qui paroît le Lundi
de chaque semaine, & qui donne la notice
des nouveautés des Sciences, des Arts libéraux
& mécaniques, de l'Industrie & de la Littéra-
ture. L'abonnement, soit à Paris, soit pour
la Province, port franc par la poste, est de 12 liv.

JOURNAL ECCLÉSIASTIQUE, par M. l'Abbé Di-
nouart; de 14 vol. par an, à Paris, 9 liv. 16 s.

En Province, port franc par la poste, 14 liv.

EPHÉMÉRIDES DU CITOYEN ou Bibliothèque rai-
sonnée des Sciences morales & politiques. *in 12.*
12 vol. par an port franc, à Paris, 18 liv.

En Province, 24 liv.

JOURNAL D'ÉDUCATION, composé de douze vo-
lumes par an. L'abonnement, soit à Paris, soit
en Province, port franc par la poste, est
de 12 liv.

JOURNAL ENCYCLOPÉDIQUE, à Paris & en pro-
vince, port franc, 33 liv. 12 s.

JOURNAL POLITIQUE, port franc, 14 liv.

Nouveautés chez le même Libraire.

HISTOIRE anecdotique & raisonnée du
Théâtre Italien & de l'Opéra comique, 9
vol. in-12. rel. 22 l. 10 s.

Histoire littéraire des Femmes Françaises
avec la notice de leurs ouvrages, 5 vol.
grand in-8°. rel. avec une gravure, 25 l.

Variétés littéraires, 4 vol. in-12. rel. 10 l.

Nouvelles recherches sur les Êtres microscopiques, &c. in-8°. br. avec fig. 5 l.

Singularités de la Nature, in-8°. broch. 1 l. 10 s.

Situation des finances de l'Angleterre, in-4°. broch
4 liv. 4 s.

Contes Philosophiques de M. de la Dixmerie,
3 vol. in-12. brochés, 6 l.

Dictionnaire de l'Elocution française, 2 vol.
in-8°. rel. 9 l.

Les Nuits Parisiennes, vol. in-8°. rel. 4 l. 10 s.

Le Politique Indien, 1 l. 10 s.

Eloge de Henri IV, par M. Gaillard, 1 liv. 10 s.

Autre Eloge avec gravure, par M. de la
Harpe, 1 l. 16 s.

Tableau des Grandeurs de Dieu dans la religion & dans la nature, in-12. br. 2 l.

Les deux âges du Goût & du Génie François,
in-8°. rel. 5 l.

Zingha, Reine d'Angola, br. 2 l.

Premier Recueil philosophique & litt. br. 2 l. 10 s.



M E R C U R E

D E F R A N C E .

J U I N 1769.

P I È C E S F U G I T I V E S
E N V E R S E T E N P R O S E .

L A R O U S S I L L O N A D E .

*A M. * * **

T u dis qu'en pasteur mercenaire *
Au loup j'ai laissé mon troupeau ,

* Ce petit poëme est de M. l'abbé le Noble, mort chanoine de la collégiale d'Autun en 1751. Il avoit été pendant deux ans curé de Roussillon dans le Morvan, avant que d'obtenir ce canonicat. Il a composé plusieurs autres pièces fugitives, & le talent que celle-ci annonce fait regretter qu'on n'ait pas pris le soin de les rassembler.

A iij

MERCURE DE FRANCE.

Et qu'il eût fallu , pour bien faire ,
Donner pour son salut ma peau ;
Mais hélas ! le jour est si beau ,
Il est si cher à la nature !
Au-delà de la sépulture
Je sçais qu'il en est un nouveau ;
Mais il fait si noir au tombeau ,
Qu'à peine en cette nuit obscure
Qui mene à la clarté future ,
De la foi le brillant flambeau
Contre tant d'horreurs nous rassure
Chacun vit ici bas pour soi.
Mon successeur , plein d'un saint zèle ,
A l'ouaille douce & fidèle ,
Sçaura faire observer la loi ,
J'allois m'égarer avec elle ,
Il la convertira sans moi.
Et voilà justement pourquoi
Je lui mets en main la houlette
Et le charge de mon troupeau ,
Sans craindre que je le regrette ;
Je n'emporte , dans ma retraite ,
De pastoral , que mon pipeau.
Veux tu , maintenant de ma cure ,
Que je te croque le tableau :
D'abord l'église , en vérité ,
Est un morceau d'architecture
Qui sent bien son antiquité ;

A travers l'une & l'autre vitre ,
En hiver il neige au pupitre ,
Il y pleut & grêle en Juillet ,
Et les vents tournent le feuillet
De l'évangile & de l'épître.
D'ordinaire par ces mutins
Qui , tour à-tour , soufflent sans cesse ;
Pendant le tems de la grand-messe ,
Trois fois les cierges sont éteints ;
Et lorsqu'à leur fougue indiscrete ,
Selon que tourne la girouette ,
On oppose un vieux drap de mort ,
Tantôt au sud ; tantôt au nord ,
La guenille n'est pas collée ,
Qu'aussi tôt quelque tourbillon
Vient ensevelir l'assemblée
Et le curé sous le traillon.
Le jour entre par quatre faces ;
Le chœur aussi n'est pas obscur :
On voit le ciel par les crevasses
De la voûte & de chaque mur.
Sur l'autel , sous une gouttière ,
Est un retable vermoulu
De cire jaune sur-fondu
Et crépi d'un doigt de poussière.
A côté l'on a suspendu
Les restes de quelque bannière ,
Ou les misérables lambeaux

A iv

3 MERCURE DE FRANCE.

De quelques antiques drapeaux ;
C'est la commune conjecture
Que cette vénérable ordure
De quelque preux seigneur du lieu
Est une pompeuse capture ,
Dont il a fait hommage à Dieu.

On ne peut , en nulle maniere ,
Peindre l'enceinte irréguliere
Que forme le balustre errant.
De la foule tumultuaire ,
Très-souvent le flux , en entrant ,
Apporte la sainte barriere
Sur les talons du célébrant ;
Et puis un reflux différent
Bientôt la reporte en arriere ;
Par conséquent le sanctuaire
Est tantôt petit , tantôt grand.
Pour la nef , qui n'est pas vouée ,
Et n'a ni pavé ni plafond ,
D'oslemens elle est parquée ,
Et c'est un sépulcre profond.
Cette sombre grotte est ornée
Aux deux côtés d'autels poudreux ,
Où des simulacres affreux
Coëffés de toile d'araignée
Font frayeur aux hommes peureux.
On peut , quand le ciel est sans nue
Distinguer la chaire à prêcher

D'avec l'échelle du clocher ;
 L'une est à l'autre contigue.
 Toutes deux servent à cacher
 Un long pan de muraille nue ;
 Et plus souvent font trebucher
 Les bons vieillards à courte vue.
 Du prône l'usage est proscrit ,
 Depuis trente ans que l'on en fit ;
 L'échelle inutile est perdue ;
 Le droit d'y monter est prescrit.
 Au donjon de cette mazure ,
 Dans une guerite peu sûre ,
 Sous une ruche de mairain ,
 Sont deux timbales dissonantes ;
 Moitié de fer , moitié d'airain ;
 Comme , en ses peintures sçavantes ;
 Charton * en pourroit mettre en main
 A de fabuleux corybantes
 Autour du berceau d'un jupin.
 Lorsqu'avec cette sonnerie
 Le marguillier de Roussillon
 Distingue , par le carillon ,
 Le quadruple de la féerie ,
 On croit entendre l'harmonie

* Ce peintre est connu par plusieurs bons tableaux ; il y a déjà quelques années qu'il s'est établi à Autun.

10 MERCURE DE FRANCE.

Des mortiers d'une pharmacie,
Ou la sotte cérémonie
D'un époux qu'on charivarie,
Ou la rustique symphonie,
Dont, en frappant sur un bassin,
Un manant rappelle un essai
Qui s'envoloit en colonie.
A cette espèce de tocfin,
Joins l'horrible cacophonie
De quatre voix de marassin,
Dont l'imprudente barbarie
Fabriquant un patois latin,
Afflige effrontément l'ouïe,
Et se dispute avec furie
L'honneur de primer au lutrin.
Par cette image raccourcie,
Tu vois comment & dans quels lieux,
Sous une aube noire de crasse,
Deux ans j'ai chanté la préface
Au Roi de la terre & des cieux.
Au nord-ouest du cimetiere,
Il est une vieille chaumiere
Où tout entre, excepté le jour ;
C'est là du curé le séjour.
On-n'y peut marcher sans lanterne,
A moins que d'aller à tâton :
Tel étoit l'autre de Typhon,
Telle, à Lemnos, fut la caverne

De cet immortel forgeron,
Mari boiteux d'une guenon ;
Tels on peint les bords de l'Averne,
Et le noir palais de Pluton.
Sur une chambre illuminée
Par le tuyau de cheminée
Les poutres & les soliveaux,
Soutenus par quelques poteaux ;
Font un lambris en-découpure,
Dont chaque jour la pourriture
Fait descendre quelques lambeaux.
On voit sur la pierre verdâtre
Des vieux murs faits sans chaux ni plâtre ;
L'escargot & le limaçon
Charier la bave & le limon.
Aux quatre coins de la tanniere,
La taupe fait sa taupiniere ;
La chauvefouris, le hibou,
En font leur funébre voliere ;
Lémures, folet, loup garou,
Au pauvre curé, dans son trou ;
Ne laissent fermer la paupiere.
Il n'est ni porte, ni cloison
Qui puisse détreindre l'entrée
De cette maudite maison,
A l'impitoyable Borée,
Quand il souffle sur l'horison.
Par un toit de paille pourrie,

A vj

12 MERCURE DE FRANCE.

Ainsi qu'au travers d'un panier ,
La pluie inonde le grenier ,
Descend par cascade au cellier ,
Redonde jusqu'à l'écurie.
Dans la chambre , s'il ne fait beau ,
On a besoin de son manteau ,
Et même au lit de parapluie
Contre les insultes de l'eau.
Dans cette loge délabrée ,
Une bonne toile cirée ,
A mon lit servoit de rideau :
Et sous cètte alcove assurée
Je mettois à l'abri Boileau ,
Qui fut toujours de ma chambreé ,
Et mon pupitre & mon bureau ,
Plus mal campé toute l'année
Vers le coin de ma cheminée ,
Que nos François vers le Moldaw.

On nous dit qu'autrefois la Grèce
Vit l'indigence & la sagesse
Loger ensemble en un tonneau ;
Mais peut-être que le Cynique ,
Dix degrés plus loin du Tropicque ,
Et dans les neiges du Morvan ,
Ent vû sa constance réduite
A se chauffer en meilleur gîte
Des douves de son paravent.
Car notre mere nourriciere ,

Nature, à l'ombre de ces monts,
A voulu faire une glaciere
Aux vins des buveurs Bourguignons.
Là, le genêt & la fougere
Couvrent les stériles guerets,
En tout tems la triste bergere
Y tranſit aux bords des forêts ;
Une récolte de navers
Y réduit la terre légère
A reposer ſix ans après.
Tu vois que l'on fait maigre chere
En un ſi miſérable lieu,
On y fait encor moins bon feu :
Parmi des piles entaſſées
Pour tous les foyers de Paris ;
Dans le fond des huttes glacées,
On ſerre des roſeaux pourris,
Ou quelques branches écorcées
Qu'on brûle en ville à meilleur prix.
Malheur à qui ſeroit ſurpris
Chargé d'un fagot de ramée,
Qu'entoure une meute affamée
De gardes, ennemis jurés
De tout honneur & des curés.
Ainſi pour comble de miſere,
Dans un climat demi-Lapon
Je manquois du plus néceſſaire,
N'ayant pas ſouvent de quoi faire
A demi-rôtir un chapon.

14 MERCURE DE FRANCE.

Ami, voilà, du presbytere,
Le plan tiré du bon côté :
Si, depuis que je l'ai quitté,
Les vents ne l'ont jetté par terre,
Je consens qu'il soit confronté,
Et je veux passer pour faussaire,
Si je n'ai dit la vérité.

Dans les revers de ma fortune ;
C'est un talent qui m'est infus
De fuir un mal qui m'importune
Et d'en rire quand il n'est plus.

*V E R S pour Madame D. . . , nièce
de M. de V.*

L'ESPRIT, le goût & les talens
De votre sang sont le partage ;
Formée à l'école d'un sage
Qui soigna vos plus jeunes ans,
Votre raison est sans nuage
Et votre esprit plein d'agrémens.
Vous avez un autre avantage
Qui, lui seul, les embellit tous ;
Votre bonté plaît, charme, attire,

Et le cœur fait aimer en vous
 Tout ce qu'en vous l'esprit admire.

*A mon Ami, en lui donnant une boîte
 avec mon portrait.*

SI quelque belle, en ce présent,
 Eût placé sa figure aimable,
 Elle diroit, en vous l'offrant,
 » Je vous donne le sûr garant
 » D'une tendresse inviolable. »
 L'amitié vous en dit autant;
 Son hommage est moins séduisant;
 Mais sa parole est plus croyable.

LE GRAND ŒUVRE
ou l'Egoïsme.

DEPUIS que l'or, échange des plaisirs,
 Fait le mérite & règle nos desirs,
 De faux esprits, limiers de l'avarice,
 Dont la fumée est le seul dieu propice,
 Ont cru tirer de leur âpre fourneau,
 Un ciel plus pur avec de l'or nouveau.
 Ils pensoient donc, ces rêveurs imbéciles,

16 MERCURE DE FRANCE.

Que , pour suffire au luxe de nos villes ,
Et dispenser des hommes précieux
De s'occuper de fillons fructueux ,
Cétés la Blonde, à leur métal factice
De ses épics devoit le sacrifice :
C'étoit leur but ; & cet or déréglé
Etoit déjà le Grand'Œuvre appellé.

Nouveaux Midas , souffleurs tristes & blêmes ;
En supposant , par des moyens suprêmes ,
Qu'un plein succès couronne vos desseins ;
Que le vil plomb devienne or sous vos mains ;
Que vos lingots étouffant l'industrie ,
Soient plus nombreux que vers de tragédie ;
Qu'en ferez-vous ? Ces chers & doux besoins
Qui , désormais , y donnera des soins ?
Oui , ce secret vous deviendroit funeste ;
La vanité ne veut pas qu'il vous reste.
L'état , le prince & des moines encor ,
De lucre amis , voudront faire de l'or :
Le publicain , l'artisan famélique
S'exerceront dans ce talent chymique.
Et l'on verra , sous un regne si beau ,
L'or & le blé se troquer au boisseau.
Dès l'instant même il faudra que tout change :
Poissons dorés , vous mourrez dans la fange ;
Tendres agneaux du pâtre abandonnés ,
Aux loups cruels vous serez destinés ;
Et la brebis , dans sa toison brûlante ,

Loin du ciseau , tombera gémissante.
On pourra voir d'un chêne jaunissant
L'homme & le porc se disputer le gland ;
Du même pied qui l'aura sillonnée ,
La terre empreinte , & sa moisson fanée ;
Les fruits jamais n'atteindre leur saison ;
Le vers fileur périr dans son cocon ;
Loin de son nid voir la colombe errante ;
L'active abeille , en sa ruche indigente ;
Le pampre vert ne pousser que du bois ;
Le chaume usé disparoître des toits ;
Voir en tous lieux malheurs , dégats , ruines ;
Les faiseurs d'or se cacher dans leurs mines ;
Les grands n'avoir ni valets , ni flatteurs ,
Tout art finir , hors celui des auteurs ;
Et toutefois , par des destins contraires ,
L'or engourdir copistes & libraires.
Puisqu'on n'est , dis-je , humain , juste , vaillant ,
Modeste ou vain , que pour être opulent ;
Jugez de l'or quels seroient les ravages :
Non , je n'y vois que d'horribles présages ;
Que tribunaux vuides de magistrats ;
Que des remparts dégarnis de soldats ;
Qui jugera ? Qui défendra l'empire ?
Où l'or domine , un creuset doit suffire ;
Et voilà donc , d'un souffle dépravé ,
La terre éteinte & le néant trouvé.
Ah ! le Grand'œuvre est sans doute autre chose :

18' MERCURE DE FRANCE.

Il en est un que mon cœur vous propose ;
Qui soulagea le monde en son berceau ;
Qui , de bien près , doit le suivre au tombeau ;
Aussi fécond en vertus qu'en sorites ;
Qui , chez Antoine , a tenu ses assises ;
Qui , devant Troye , occupa plus d'un jour . . .
Vous le sentez , mes amis , c'est l'amour ;
Et son pouvoir regnant d'un pôle à l'autre ,
Dieu des Lapons , n'en est pas moins le nôtre .
Mais si je parle à des esprits moraux ,
Etablissons des principes nouveaux :
Est-ce en héros qu'il faut que l'œuvre excelle ?
Rome en eut trois ; * nous l'emportons sur elle :
Car les bons Rois , à coup sûr les plus grands ,
Ont fait le bien plus tôt que des présents .
Veut-on des faits ? C'est Gélon qui m'enchanté ;
Gélon , c'est lui par une loi vivante ,
Qui , de Carthage , éteignit les fureurs ,
Et la vainquit pour lui donner des mœurs .
Mais ces vertus n'étoient pas sans nuages ;
Dans un seul homme on voudroit les sept sages :
Un être à part du reste des mortels ;
Seul , après Dieu , méritant des autels ;
Qui réunisse à tout l'esprit possible ,
Une belle ame , un courage invincible
A qui les arts ne dissimulent rien ;

* Tite , Trajan , Marc-Aurèle .

En qui les Rois mettent tout leur soutien ;
 Bravant le poids des affaires publiques ;
 Dont les ressorts & les yeux politiques. . .
 Et ce Chef-d'Œuvre, où le trouver ? hé quoi !
 Mon cher lecteur, si ce n'est vous ; c'est moi.

Par M. Maton.

E P I G R A M M E.

Le vrai remède en amour.

A son ami lequel avoit n'a guère
 Du triste hymen subi le fâcheux joug,
 Un jouvenceau , pris aux lacs de Cythere,
 Contoit son cas & son amoureux goût.
 J'aime, dit-il, fille honnête & trop sage,
 Qui n'a pour bien que son gentil corsage. . .
 Pas un denier ! . . . Que je serois heureux
 De la haïr ! . . . Tu maudis ta tendresse,
 Répondit l'autre ? Epouse ta maîtresse,
 Tu cesseras bientôt d'être amoureux.

Par M. D. D.



A U T R E.

DEPUIS plus de six mois, Pyrame
 De Thisbé trop heureux amant ,
 Des plus douces faveurs a vu combler sa flamme ;
 Tous deux las de jouer l'amour, le sentiment ,
 Se prennent aujourd'hui pour époux & pour
 femme ,
 C'est là se quitter déceimment.

Par M. Bar. . de M.

LE PRINTEM S. *Cantatille.*

L'ÉPOUX d'Orithie
 Calme ses fureurs :
 Déjà la prairie
 S'émaille de fleurs.

Le ruisseau murmure ,
 Et libre en son cours ,
 Son onde plus pure
 Suit mille détours.

Le printems ramene à Cythère
 Les Graces, les tendres desirs.
 Tout respire l'amour, tout renaît sur la terre

Au souffle des nouveaux zéphirs.
 Sous des berceaux de fleurs & de verdure
 Déjà Vénus a rassemblé sa cour,
 Et de l'amant de la nature
 Les jeux & les plaisirs annoncent le retour.
 Le doux besoin d'aimer dans les sens se rallume,
 Il pénètre les eaux, il échauffe les airs;
 Et les oiseaux, dans leurs concerts,
 Célèbrent le feu qui consume
 Et qui ranime l'Univers.

Vous, que le bel âge
 Invite aux amours,
 Sçachez faire usage
 De momens trop courts.

Tout vous dit sans cesse,
 L'amour n'a qu'un tems;
 Parez la jeunesse
 Des fleurs du printems.

Par M. Raoult.

LES TROIS FRERES DE BAGDAT.
Conte Arabe.

TROIS freres, Sélim, Rustan & Mirza, héritiers d'une fortune modique, alloient la partager entr'eux, lorsque Mirza, le

22 MERCURE DE FRANCE.

plus jeune, dit aux deux autres : « Ce
» bien qui divisé entre nous est fort peu
» de chose, deviendrait considérable s'il
» appartenait à un seul de nous. On dou-
» ble plus aisément une grosse fortune
» qu'on n'en augmente une petite. Nous
» sommes tous les trois élevés dans le
» commerce. Sélim, notre frere aîné,
» l'entend mieux qu'aucun de nous. Don-
» nons lui chacun notre part. Nous tra-
» vaillerons sous ses ordres, & s'il prof-
» père, comme nous devons l'espérer,
» nous partagerons le profit. » Rustan y
consentit. « Mais, ajouta Mirza, jurons-
» lui le dévouement le plus entier. Puis-
» que nous remettons notre bonheur en-
» tre ses mains, nous devons avoir en
» lui la confiance la plus aveugle. Il n'est
» pas capable d'en abuser. L'Union, a dit
» un de nos docteurs, est la mere de la
» Force & la sœur de la Félicité ». Ils pro-
mirent de s'en rapporter en tout à Sélim.
Celui ci riche du bien de ses deux freres,
forma des entreprises très - considérables
qui lui réussirent. Bientôt il eut un des
magasins les mieux fournis de Bagdat en
marchandises des Indes, des Isles Orien-
tales & de celles de l'Archipel. Les fou-
rures d'Astracan, les soies travaillées à

la Chine, les toiles peintes sur les bords du Gange abonderent chez lui. On ne parloit dans Bigdat que de Sélim le marchand. Toutes les plus belles femmes s'empressoient d'acheter de ses étoffes. Un jour il en vint une, voilée selon la coutume & suivie d'une jeune esclave. Sa taille paroissoit charmante & donnoit très bonne opinion de sa physionomie. Elle acheta différentes sortes d'habillemens. C'étoit Rustan qui tenoit le magasin ce jour-là. Il étoit d'une figure aimable. Il plût à la jeune Dame qui, le prenant pour Sélim, lui fit des complimens sur sa réputation & sur la prospérité de son commerce. Rustan lui répondit qu'il n'en étoit pas le chef, que c'étoit son frere aîné Sélim, mais qu'il étoit un de ses coopérateurs & possesseur d'un tiers des fonds.

Il avoit les vues en tenant ce discours. Il conjura Fatmé (c'étoit le nom de la Dame) de lui faire la grace de se dévoiler, afin qu'il pût voir la belle bouche qui venoit de lui faire des complimens si agréables, qu'il regardoit comme d'heureux présages pour lui. Elle eut cette complaisance que les femmes d'Asie n'ont gueres pour les hommes lorsqu'ils leur

font indifférens. Rustan fut charmé de sa beauté. Il ne la vit sortir qu'à regret, & la fit suivre par un esclave. Il apprit que c'étoit la fille d'un négociant, mort depuis deux ans, qui l'avoit laissée héritière d'un bien médiocre; qu'elle vivoit fort retirée avec une vieille esclave & une jeune qu'il avoit vue, & qu'elle étoit maîtresse de son sort. Il ne manqua pas de lui envoyer le lendemain une lettre fort tendre, où il la comparoit à toutes les fleurs d'un parterre suivant la tournure de la galanterie arabe, & finissoit par lui offrir sa main. L'offre fut acceptée. Il courut faire part de son bonheur à son frere Sélim qui l'en félicita, & lui dit : « Vous m'avez remis trois mille se-
 » quins quand nous nous sommes éta-
 » blis ensemble. En voilà trente mille
 » de profit qui vous appartiennent. Mais
 » j'imagine que votre dessein n'est pas de
 » quitter le commerce qui vous a enri-
 » chi; en ce cas pourquoi quitteriez vous
 » vos freres ? Venez vous établir avec
 » votre femme dans ma maison qui est
 » aussi la vôtre. Laissez-moi continuer à
 » faire valoir vos fonds, d'autant plus
 » que j'ai maintenant une occasion de les
 » placer d'une maniere avantageuse pour
 » vous

» vous & pour moi. Vivez avec nous ,
 » je verrai élever vos enfans. Nous les
 » instruirons dans la profession de leurs
 » peres , & ils seront heureux comme
 » nous. »

Rustan y consentit ; mais sa nouvelle épouse Fatmé qui avoit de l'ambition & de l'orgueil , voyoit avec peine qu'il ne fût qu'en second dans le commerce de Sélim , que tout roulât sur cet aîné. Elle brûloit de voir son mari à la tête d'un magasin aussi considérable & jouissant de la même réputation. Elle lui inspira même une sorte de jalousie , qu'elle appelloit émulation , & lui persuada qu'il étoit de son honneur d'être le rival de son frere , de balancer sa renommée dans Bagdat & de faire dire de Rustan ce qu'on disoit de Sélim.

Il la crut ; il se sépara de son frere , & lui dit qu'il comptoit mettre toutes ses richesses sur un vaisseau , s'embarquer pour l'isle de Sérendib , en rapporter les précieuses épiceries qu'elle produit , & qu'il espéroit que ce voyage suffiroit pour l'enrichir au-delà de ses vœux. « Mon » frere , lui répondit Sélim , souvenez- » vous du précepte de Saadi. Les richesses sont au fond de la mer ; mais la sé-

B

» curité est sur le bord. Pourquoi mettre
 » tout ce que vous possédez à la merci
 » des vents & des flots? Laissez-m'en du
 » moins la moitié. La fortune vous a été
 » favorable ici, c'est peut-être une raison
 » pour qu'elle vous soit contraire ailleurs.
 » Pourquoi la tenter? Pourquoi vous laisser
 » d'être heureux? » Rustan ne l'écouta pas.
 Il dit adieu à Sélim. « Adieu, lui dit Sé-
 » lim, puissiez-vous ne pas regretter/un
 » jour votre maison de Bagdat!

Rustan ne se contenta pas de quitter Sélim. Il séduisit son jeune frere Mirza. Il lui fit honte d'être plus long-tems dans la dépendance d'un aîné. Mirza voulut aussi retirer ses fonds & suivre Rustan. L'ardeur de voyager l'avoit saisi.

Sélim, obligé de se dépouiller de si grosses sommes dans le moment où il s'y attendoit le moins, ne vit qu'avec un violent chagrin le départ de ses deux freres. Il sembloit prévoir les malheurs que cette séparation alloit produire. Il essuya dans le même tems une perte qui, dans tout autre moment, auroit été légère, & qui alors devint accablante. Les fonds lui manquerent. Il ne put satisfaire à ses engagements. Il demanda du tems. Ses créanciers effrayés le cturent perdu. Le dé-

part de ses freres faisoit encore soupçonner du dérangement dans ses affaires. On le pressa. Il fut contraint de donner à vil prix ses effets les plus précieux. La jalousie que son opulence avoit inspirée éloigna de lui les secours qu'il demandoit dans son malheur, & qui auroient pu le réparer. Il prit alors une résolution désespérée. Il vendit tout, paya ses créanciers, rassembla une petite somme des débris de sa fortune, & partit pour Balsora, ne voulant plus demeurer dans une ville qui avoit été témoin de sa prospérité, & qui l'étoit de son infortune.

Arrivé à Balsora, il entreprit un petit négoce de marchandises à l'usage du peuple, qui lui réussit assez bien. Il amassa de l'argent, & projetta un voyage au grand Caire dont il espéroit tirer beaucoup de profit. Il partit avec un esclave & un chameau; mais à quelques milles de Balsora il fut attaqué par des brigands; on lui prit tout ce qu'il avoit; on tua son esclave: lui-même fut laissé mourant. Un paysan des environs le secourut, le fit porter chez lui. Ses blessures n'étoient pas mortelles. On le guérit. Le paysan, qui étoit pauvre, lui donna quelques pièces de monnoie & le congédia. Sélim

28 MERCURE DE FRANCE.

se sépara de lui en pleurant. » N'avez-
» vous point quelques amis , quelques
» parens qui puissent vous soulager ? lui
» dit le paysan. J'eus deux freres , lui dit
» Sélim. Peut-être ne les ai-je plus , du
» moins ils ne sont plus pour moi. Je les
» ai aimés. J'ai tout fait pour eux , & ils
» m'ont abandonné ; » & en disant ces
» paroles , il se remit à pleurer.

Le peu d'argent qu'il avoit fut bientôt
dépensé. Il fut réduit à demander l'hos-
pitalité & la nourriture sur la route de
Mossoul. il rencontra une troupe de ca-
lenders * qui se préparoient à faire leur
repas. Ils tiroient de leur bissac des alo-
fes séches , des sauterelles & des dattes. Il
les pria de vouloir bien partager avec lui
leur dîner. « Hélas ! lui dit l'un d'eux ,
» que pouvez - vous demander à de pau-
» vres calenders qui ont à peine leur sub-
» sistance ? Tout ce que nous pouvons
» faire est de prier Mahomet pour vous ;
» mais l'austérité de notre vie ne vous
» convient pas. » Tout convient à qui a
bien faim , dit Sélim , & il alloit leur re-
procher leur dureté , lorsque deux de la
troupe lui sauterent au cou en le baignant

* Moines mendiants.

de larmes & en l'étouffant de sanglots. C'étoient les deux freres. Tous trois après avoir repris leurs sens, paroissoient également surpris de se retrouver dans un état si déplorable. Il leur conta ses aventures, & il apprit leurs désastres. Ils avoient fait un gain considérable à Sérendib; mais au retour ils avoient été pris par un corsaire. La femme de Rustan avoit été vendue & eux aussi. Ils s'étoient échappés de leur esclavage; & obligés de se déguiser en calenders, ils vivoient d'aumônes.

Sélim se garda bien de les faire souvenir qu'ils s'étoient attiré leur malheur, & qu'ils avoient causé le sien. « Puisque
 » nous sommes réunis, leur dit-il, j'au-
 » gure mieux de notre destinée. Nous
 » n'avons jamais été malheureux que
 » quand nous avons cessé d'être enseim-
 » ble. Travaillons de concert à réparer
 » notre infortune; mais quittez ce vil
 » habillement sous lequel vous ne pou-
 » vez traîner qu'une vie obscure & mé-
 » prisée. L'oisiveté & l'opprobre ne me-
 » nent à rien. Le travail & le courage
 » menent à tout. Allons à Mossoul. Nous
 » avons tous trois des connoissances dans
 » le commerce. Nous tâcherons d'entrer
 » au service de quelques marchands. Ren-

30 MERCURE DE FRANCE.

» dons nous utiles , & nous pourrons re-
» devenir heureux. »

Ses freres qui s'étoient mal trouvés de n'avoir pas suivi ses conseils , firent tout ce qu'il voulut. Ils allerent à Mossoul , mais leurs recherches furent infructueuses. Toutes les places étoient remplies dans les magasins. Il fallut se réduire à rester à la porte pour faire des commissions. Les trois freres se placerent ainsi dans trois quartiers différens. Leur zèle & leur activité les firent subsister de ce métier pénible. On leur avoit remarqué de l'intelligence , & on les occupoit plus volontiers que d'autres.

Un jour que Sélim venoit d'apporter de très - gros ballots chez un riche marchand d'étoffes , il se reposa sur un banc de pierre dans une grande cour en attendant qu'on vînt recevoir ses paquets. C'étoit ordinairement un commis qui s'acquittoit de cette fonction. Pour cette fois le maître du magasin vint lui-même. Il fit déplier les étoffes devant lui. Elles venoient de Bagdat. Voilà qui est bien beau , dit-il , jamais Sélim lui-même ne m'a rien fourni de meilleur. A ce nom il vit le porteur tressaillir. Qu'avez-vous , porteur ? dit le marchand. Rien , répondit le porteur ; mais , malgré lui , des lar-

mes couloient de ses yeux. Auriez-vous connu Sélim ? continua Jeffer (c'étoit le nom du marchand.) L'auriez-vous servi ? Je l'ai connu , dit Sélim. C'étoit un bien honnête homme , ajouta Jeffer , & j'ai été bien fâché de sa disgrâce , sans pouvoir la comprendre ; car nul homme n'avoit plus d'ordre dans ses affaires & de génie pour le commerce. Plus Jeffer parloit , & plus Sélim s'attendrissoit. Il finit par lui avouer qu'il étoit ce malheureux Sélim , & qu'il avoit été d'autant plus frappé qu'il avoit reconnu à la marque de ces étoffes qu'elles avoient autrefois été dans ses magasins. La vue de ces dépouilles lui avoit percé l'ame. Jeffer fut touché de l'état où il voyoit un de ses anciens confreres. Il lui proposa de le mettre au nombre de ses premiers commis. Sélim accepta ses offres avec reconnoissance. Ses travaux le rendirent de jour en jour plus cher à son maître. Il n'attendoit que le moment de ménager à ses freres une place dans cette même maison.

Un soir passant sous une fenêtre fort basse , qui étoit celle de l'appartement des femmes , du côté le plus retiré du logis de Jeffer , il s'entendit appeller par son nom. Il se retourna , & fut bien étonné de reconnoître Fatmé , la femme de Rus-

tan, sa belle-sœur. Elle lui apprit qu'elle avoit été amenée à Mossoul par un marchand Syrien, & vendue à Jeffer qui l'aimoit éperdument. Elle lui demanda des nouvelles de Rustan, & l'assura qu'elle l'aimoit toujours & qu'elle ne cessoit de le regretter. Sélim lui dit que Rustan étoit à Mossoul; mais qu'il se garderoit bien de lui apprendre une nouvelle qui ne feroit qu'augmenter son chagrin, loin de pouvoir y porter remède. Fatmé donna rendez-vous à Sélim pour le lendemain à la même heure, & lui dit qu'elle réfléchiroit sur ce qu'elle pouvoit faire dans une conjoncture aussi périlleuse. Sélim, de son côté, ne sçavoit quel parti prendre. Tout découvrir à Rustan, c'étoit lui plonger le poignard dans le cœur, & peut-être l'engager dans des projets hasardeux; entreprendre de faire évader Fatmé, c'étoit payer de la plus noire ingratitude les bontés d'un bienfaiteur.

Cependant il se rendit sous la fenêtre à l'heure marquée. Fatmé lui dit qu'elle brûloit de revoir son époux, & qu'il étoit le maître de lui procurer ce plaisir; qu'il falloit prévenir Rustan, faire en sorte qu'il pût être employé dans la maison pendant une partie du jour, & que le soir elle pourroit le voir à cette même fenêtre où

elle parloit à Sélim. Celui-ci lui représenta le danger où elle exposoit son mari & elle-même; mais elle le conjura avec tant d'instances de ne pas s'opposer à ses desirs, qu'il promit d'en parler à Rustan. Il alla le trouver. Il lui parla de Farmé; lui demanda s'il la regrettoit vivement, s'il étoit capable de risquer sa vie pour la revoir. Rustan ne balança pas à l'assurer qu'il n'y avoit point de danger qui pût l'arrêter, & qu'il voleroit dans ses bras au péril de ses jours. Sélim convint avec lui des arrangemens nécessaires, & Rustan se trouva prêt à l'heure précise; mais un esclave avoit écouté une partie de la conversation de Sélim avec Farmé, il avoit cru entendre qu'il étoit question d'un enlèvement. Il avoit tout redit à Jeffer.

Jeffer ne pouvoit concevoir que Sélim fût capable d'une aussi horrible perfidie; mais l'esclave l'assura qu'il avoit entendu fixer l'heure, & que s'il vouloit les surprendre, il n'avoit qu'à se trouver au lieu indiqué, & qu'il seroit témoin de tout. En effet, au moment où Rustan s'approcha de la fenêtre, conduit par Sélim, Jeffer parut le sabre à la main, suivi de six esclaves armés. Malheureux, dit-il à Sélim, ayez que je fasse tomber ta tête

34 MERCURE DE FRANCE:

à mes pieds & celle de ton indigne complice , réponds- moi , qui a pû te porter à une si lâche trahison ? Est - ce ainsi que je suis récompensé de mes bienfaits? Sélim tremblant lui avoua tout. Fatmé arrosoit de ses larmes les genoux de Jeffer. C'est mon époux , lui disoit - elle. Je suis à lui avant que d'être à vous. Souvenez - vous de ce qu'ont dit nos Sages : N'arrachez point l'épouse à l'époux : il vous la redemandera au dernier jour , & vous n'auriez rien à lui répondre.

Jeffer étoit humain. Il fut frappé de l'infortune qui avoit accablé à la fois toute cette famille , qui avoit rendu la femme esclave & l'époux errant. « J'ai déjà » eu pitié de ton frere , dit - il à Rustan. » Je ne retirerai point mes bienfaits. Je » les étendrai même sur toi & sur ton » autre frere Mirza. C'est le ciel qui vous » remet dans mes mains , & toutes les » fois que le prophète jettera les yeux sur » la maison de Jeffer , il y verra des monumens de miséricorde , & il répandra » sur moi la prospérité & la paix , parce » que j'aurai fait le bien. »

Les trois freres habiterent depuis avec Jeffer , & devinrent ses adjoints. Il rendit Fatmé à Rustan , & donna ses deux filles en mariage à Sélim & à Mirza. Il

n'y eût plus entr'eux ni jalousie, ni désunion. Ils s'aimèrent & furent heureux.

PLAINTES DE THALIE.

UN jour Thalie , en pleurs , s'en vint chez Apollon.

De s'affliger sans doute elle avoit bien raison ;
Ses lugubres habits & sa sombre figure
Surprirent fort le dieu : ma sœur , quelle aventure

A pu causer chez vous un si grand changement ?

Qu'est devenu votre enjoûment ?

Les ris , les jeux , tous enfans de la joie

N'auroient-ils plus pour vous d'appas ?

Quoi ! l'on verroit Thalie en proie

A la douleur . . . Ne me trompé - je pas !

Ne seroit - ce point Melpomene ?

C'est la façon de s'exprimer ,

Ses accens langoureux , sa démarche incertaine.

Je suis Thalie , hélas ! reprit-elle avec peine ;

Non telle que jadis. Je ne sçais plus charmer

Par des tableaux rians , des peintures naïves

Où les vices de l'homme , ainsi que ses vertus

Etoient représentés des couleurs les plus vives :

J'étois plus jeune alors ; il ne me siéroit plus ,

Sur le retour , d'aimer encor le badinage ;

Autres tems , autres mœurs ; les larmes , les soupis

B. vj

Seront désormais mon partage ;

Il me faut , malgré moi , renoncer aux plaisirs.

Ma cœur , de même est changée avec l'âge ;

Vous la reconnoîtrez tout aussi peu que moi.

Ses beaux traits ont des ans éprouvé la puissance ,

Dé plus , en vieillissant elle tombe en enfance ,

Elle parle , elle agit & sans sçavoir pourquoi.

Dans sa démarche elle est sans goût & sans aisance ,

Gauche & contrainte en tous ses mouvemens.

Elle use en ses propos de mots durs ou rampans ,

De vieux dictons usés reçus avec exase ,

Mais dont presque toujours murmure le bon sens ;

Melpomène a perdu cette voix si touchante

Qui pénétroit les cœurs de ses tendres accens.

Devenue aujourd'hui ridicule & plaisante ,

On baille à ses discours , on rit de ses grands cris ,

Et moi , pour m'exposer comme elle à ces mépris ,

On m'a forcée à prendre sa manière.

Ne vous étonnez plus de mes gémissemens ,

Les ris dégraderoient mon noble caractère ;

Je ne puis espérer de plaire

Que par de graves sons ou de beaux sentimens.

Il me restoit un seul asyle

Où je pouvois par fois dans un joyeux sermon

De quelque sel égayer la raison ;

Cette ressource encor m'est rendue inutile ;

On me force à pleurer à l'opéra bouffon.

Ah ! c'en est trop , dit alors Apollon ,

Je vois que tout ordre au Parnasse
 Est renversé; chacun méprise mes arrêts.
 Des esprits lourds ont pris la place
 Des poètes les plus parfaits.

Je m'apperçois d'ailleurs qu'une vapeur funeste
 A séché les lauriers qui croissoient sous mes yeux;
 Que Pégase n'a plus les élans vigoureux

Qui l'entraînoient vers la voûte céleste,
 Et que les flots délicieux

De la douce Hypocréne ont tari dans leur source;
 Enfin le mauvais goût regnant seul en ces lieux,
 A des maux aussi grands il n'est plus de ressource;
 J'abandonne un séjour autrefois plus heureux,
 Et rejoins pour jamais la demeure des dieux.

Par M. L. D. M.

*COUPLETS à une très-aimable Demoiselle
 qui partoit pour la chasse.*

AIR: Ton humeur est Catherine, &c.

CUOI! vous partez pour la chasse,
 Vous voulez mettre aux abois,
 Dans votre guetiere audace,
 Les tendres hôtes des bois?
 Ah! soyez moins téméraire,
 Et vous pourrez, parmi nous,

Avec tant de dons pour plaire
Porter de plus heureux coups.

Quittez ces armes bruiantes,
Elles peuvent s'éviter ;
D'autres sont moins effraïantes
Et bien plus à redouter.
Vos yeux feront des blessures
Qui dureront plus d'un jour ;
Ces armes sont bien plus sûres,
Ce sont celles de l'amour.

Par M. D. D.

F A B L E.

Non jurare in verba magistrorum.

ROBIN, fameux par sa toison,
Par son grelot, par sa riche encolure,
S'applaudissoit, sans beaucoup de raison,
De conduire des siens la démarche peu sûre.
Aux champs vouloit-on, le matin,
Mener la bélante cohorte,
Chaque mouton, bien instruit par Colin,
Pas à pas suivoit le Robin ;
Nul ne vouloit sortir qu'il n'eût passé la porte.
Le soir c'étoit le même train.

Pour rentrer au hameau , quand la troupe étoit
prête ,

Aucun , sans lui , ne vouloit avancer ;

Et tous s'empressoient de passer

Sitôt qu'il étoit à leur tête.

Un jour , jour malheureux ! à quelques pas de là ,

Au bord d'un précipice ,

Broutant , bêlant , notre troupe arriva ;

En accuser Robin , seroit noire malice

Le premier pris il se trouva.

Il croyoit voir de l'herbe un peu plus tendre ,

Pour l'attraper il fit un pas de trop ;

Chacun le suivoit au galop ,

Craignant qu'il ne daignât un moment les attendre

Mais déjà ce pauvre Robin

Tombe sur les rochers , se brise , & rend la vie ;

Chacun tenoit même chemin ;

Ainsi dans le même destin

Toute la troupe ensevelie ,

Suivit mêmes erreurs , efluya même fin.

Écoutez , recueillons les avis des grands hommes ,

Mais trop aveuglement n'en faisons point de loi :

Ils peuvent se tromper ; ils sont ce que nous sommes ;

Malheur à qui jamais n'oseroit être soi.

Par M. Mentelle , prof. d'hist. à l'E. R. M.

VERS à M. Favart, après une première représentation des Moissonneurs, à Grenoble, au mois d'Avril 1769.

O toi, dont les crayons tendres & bienfaisans
De l'aimable vertu tracent les sentimens ;
Toi, que l'humanité, les graces, la nature,
De leurs rares faveurs ont comblé sans mesure ;
Ami de la raison, peintre de la candeur,
Favart, un nouveau trait est sorti de ton cœur.
J'ai vu tes Moissonneurs, & mon ame attendrie ;
Se livrant aux transports d'une heureuse harmonie,

Paye un juste tribut à tes tableaux touchans,
D'un esprit vertueux naïfs épanchemens.

O douce humanité ! toi que mon cœur adore
Dans l'écrit de Favart tu brilles plus encore.

J'ai cru voir la vertu sous les traits de Candeur
Ramener parmi nous les jours du siècle d'or.

Autrefois le théâtre, avec plus d'artifices,
Se bornoit seulement à censurer nos vices ;

Mais dans tes Moissonneurs, ô Favart, tu fais
plus,

Tu nous montre aujourd'hui l'image des vertus.

Par une jeune Muse Grenobloise.

LE JUGE DE PAIX.

DIGBY, depuis quarante ans, remplissoit avec intégrité les fonctions de juge de paix dans le Wiltshire. Il n'avoit qu'un fils unique qui devoit hériter de sa place & de ses biens; il l'aimoit avec une tendresse qu'il ne lui témoignoît pas; il le traitoit au contraire avec une sévérité repoussante dont son fils gémissoit souvent en secret. Le jeune homme cherchoit, dans le voisinage, des consolations qu'il ne trouvoit pas dans la maison paternelle. Miss Jenny les lui offroit; il ne tarda pas à l'aimer & à s'en faire aimer; il n'aspiroit qu'à s'unir à elle par des nœuds éternels; mais il n'osoit les former à l'insçu de son pere; & comment obtenir son consentement? Miss Jenny n'avoit point de fortune. Son amour augmentoit cependant; sa maîtresse y répondoit; il la voyoit tous les jours; on ne veilloit point exactement sur eux; il s'égara; son bonheur lui donna bientôt des remords; les larmes de Jenny l'empoisonnerent; il ne pouvoit les sécher qu'en lui donnant le titre de son épouse; il surmonta

42 MERCURE DE FRANCE.

sa timidité, & alla se jeter aux pieds de son pere. Le vieillard ne voulut pas entendre parler d'un pareil hymen; envain son fils lui avoua la foiblesse qui le rendoit nécessaire; il le menaça de le deshériter s'il osoit l'accomplir. Dans le moment qu'il rebutoit le jeune homme avec cette dureté, il fut appelé à son tribunal, où l'on avoit conduit une femme d'un certain âge, accusée d'avoir porté l'opprobre dans les familles, en séduisant de jeunes personnes, & les arrachant des bras de leurs meres pour les livrer au crime & à l'infamie. Le vieux Digby examina les charges, & interrogea la coupable qui répondit en pleurant; il signa l'arrêt qui la condamnoit. On alloit la conduire en prison en attendant le jour de son supplice, lorsque, levant les yeux sur son juge, elle le supplia de vouloir bien l'entendre en particulier, parce qu'elle avoit des secrets à lui reveler. Tout le monde sortit. Je suis coupable, dit-elle dès qu'elle se vit seule avec lui; vous me condamnez, vous le devez. Ma douleur est de périr en ces lieux, & que ce soit vous qui m'envoyiez à la mort. Ciel, s'écria Digby, en l'examinant! me trompé-je, seroit-ce vous? — Oui je suis Lu-

cie Watson, cette infortunée que vous avez aimée, que vous avez séduite & abandonnée à la misère, à l'opprobre & aux crimes que vous punissez. Je ne pus rester dans ma patrie après ma foiblesse, après le refus que vous fîtes de la réparer; je me rendis à Londres, je grossis le nombre de ces malheureuses victimes de la séduction livrées à la honte & au libertinage par une première démarche imprudente. J'ai vieilli dans l'avilissement, le mépris & la misère; j'ai soutenu, par le crime, la vie que je vais perdre; vous fûtes mon séducteur, vous êtes aujourd'hui mon juge; vous avez prononcé sur mes égaremens, & vous en êtes l'unique auteur; sans vous j'aurois vécu tranquille dans le sein d'une famille vertueuse dont j'aurois fait la félicité, & dont je fais le désespoir & la honte. Voilà le secret que j'avois à vous révéler. Si mon sort vous attendrit, si vous voulez réparer vos torts envers moi, pressez mon supplice & délivrez moi de l'horreur de vivre. Digby ne répondit point; il n'en avoit pas la force. Lucie Watson apperçut son trouble, & s'en applaudit; elle étoit vengée; elle rappella elle-même ceux qui étoient sortis, & pria qu'on la conduisît dans sa

44 MERCURE DE FRANCE

prison ; le juge n'avoit plus la force d'en donner l'ordre ; il resta dans l'accablement le plus profond , s'accusant des crimes de son ancienne maîtresse , frémissant du devoir qui l'obligeoit à la punir , & se regardant comme bien plus coupable. Cet événement terrible lui rappella l'aventure de son fils. Miss Jenny l'aimoit ; elle avoit été foible ; que deviendrait-elle si elle étoit abandonnée ! oseroit-il l'exposer aux malheurs qu'avoit essuyés Lucie Watson , & à périr comme elle ! cette idée le fit frémir , il appella son fils , lui ordonna de le suivre , & le conduisit chez Miss Jenny. Rassurez-vous , dit-il aux deux amans qui trembloient devant lui ; j'approuve votre amour , & je viens pour vous unir ; soyez heureux l'un par l'autre , aimez - vous toujours , aimez-moi , & oubliez que je me suis opposé d'abord à votre union. Tous deux tomberent à ses pieds , il prit leurs mains , les joignit ensemble , les bénit , & levant les siennes vers le ciel , il le remercia de l'avoir éclairé , & le supplia de lui pardonner les erreurs de Lucie Watson.

*VERS à M. Cailhava , en sortant de la
premiere représentation de son Mariage
interrompu.*

A LA fin j'ai revu Thalie
Laisant le tragique & les pleurs ;
Et de nos larmoyans auteurs
L'insipide mélancolie ,
Amuser tous les spectateurs
Sous le masque de la folie.

C'est donc pour toi qu'elle a quitté
De sa tristesse doctorale
Le pédantisme accrédié ,
Et qu'elle mêle à sa morale
L'antidote de la gaité.

Que j'aime tes plaisanteries ;
Et ta Marton au ris malin ,
Et de ton intrigant Frontin
Les éternelles fourberies !

Poursuis : à de nouveaux succès ,
Un tel succès doit te conduire ;
Conserve au théâtre françois
Cette gaité qu'on veut détruire.
De nos philosophes chagrins

Que sert l'humeur atrabilaire ?
 Tous leurs beaux sermons seront vains ,
 Et pour réformer les humains ,
 Il faut commencer par leur plaire.
 Sur-tout observe de plus près
 Les travers de l'âge où nous sommes ;
 Que dans tes comiques portraits
 Nos yeux reconnoissent les traits
 Des caractères & des hommes.
 Thalie a perdu ses attraits :
 Quelles tristes métamorphoses !
 Son front caché sous des cyprès
 Fut jadis couronné de roses.
 Pour lui rendre tous ses honneurs ,
 Souviens-toi toujours que Molière ,
 En jouant , réformoit les mœurs ,
 Et que dans sa gaité légère
 Les fruits se cachoient sous les fleurs.

Par M. François de Neufchâteau.

T R I O L E T .

AH que l'amour a d'agrément
 Pour un cœur sensible & volage !
 Toujours nouveau contentement :
 Ah ! que l'amour a d'agrément !
 Porté par goût au changement ,
 Il court , & jouit davantage :

Ah ! que l'amour a d'agrément
 Pour un cœur sensible & volage !

Par M. Dartonne , avocat.

SONNET. A ma future Epouse.

TOI, qui dois faire un jour mon bonheur ou
 ma peine,
 Souris de mes chagrins ou bien de mes plaisirs :
 Objet, que va bientôt unir à mes desirs,
 Ou le plus doux lien ou la plus dure chaîne :

Dès long-tems je te cherche, & toujours à la
 gêne,
 Mon cœur n'aime que toi, toi seule as ses soupirs:
 Vois renaître une rose au souffle des zéphirs,
 Tel pour s'épanouir il attend ton haleine.

J'interroge en tremblant tous les jeunes attrait
 Dont un monde enchanteur me présente les traits.
 Parmi tant de beautés je n'ai pu te connoître :

T'aurois-je méconnu ? Mes yeux t'ont vu peut-
 être ;
 Mais viens, quand tu serois aux bouts de l'Uni-
 vers :
 Je suis las d'être libre, & mon cœur veut des fers.

*Par M. J****.*

*VERS à Madame de T**.*

PLEUREZ, Graces , pleurez. Des toutous le
modele

Comme des amans malheureux ,
Coco n'est plus ; & la Parque cruelle
Vient pour jamais de ravir à nos yeux
Cet air si fin , ces traits si radieux ,
Dignes du pinceau d'un Apelle ,
Ou du ciseau voluptueux
Qu'animoit l'art de Praxitele.

Douce amitié ! tant qu'il te fut fidèle ;
Tu pris soin de combler ses vœux.

Tantôt admis à la table des dieux ,

Près de la jeune Hébé, fier, il goûtoit, comme elle,
Des mets les plus délicieux :

A son aspect victorieux ,

On l'eût pris pour l'Amour qu'une Vénus nouvelle
Venoit installer dans les cieux. . .

Tantôt dans ses ébats, léger, capricieux ,
C'étoit un jeune enfant rebelle

Qui, feignant mille nouveaux jeux ,

Semble éviter sa maman qui l'appelle ,

Puis revole soudain dans ses bras tout joyeux :

On ne vit onc une union plus belle ;

Jamais enfant gâté n'eut un sort plus heureux.

Chaque jour mainte gentillesse

Le

Le rendoit cher à sa belle maîtresse,
 Et partageoit ses loifirs les plus doux;
 Tellement que sur ses genoux,
 Plein de bonbons, parfumé d'ambroïse,
 L'heureux Coco passoit, en dépit des jaloux,
 Des jours charmans, des nuits dignes d'envie.
 Cruel amour! falloit-il de tes traits
 Briser des nœuds si purs & si parfaits!
 Le plus beau don de la nature
 Ne sert souvent qu'à nous punir
 De notre orgueil. Au bord d'une onde pure
 Coco passoit. Il y voit sa figure:
 A ses regards surpris ce miroir vient offrir
 Une ample & galante criniere
 (D'amours fripons féconde pépiniere)
 Et mille autres beautés qu'on ne peut définir...
 D'être vain comment s'abstenir,
 Lorsque tout dit que l'on est fait pour plaire?
 Coco s'admire. Une ardeur téméraire
 Bientôt le presse de courir
 Sous les drapeaux de l'enfant de Cythere:
 Une ingrate Lady, beauté grondeuse & fiere
 Le dédaigne & le fait languir.
 Le poison de la jalousie
 Flétrir une si belle vie;
 Il meurt; & les amours s'envolent vers leur mere;
 O vous, dont la pitié conduit ici les pas,
 Fuyez l'amour & les traîtres appas.

C

Sur ce tombeau la divine Lesbie
 Vient , chaque jour , arroser de ses pleurs
 Une cendre , hélas ! trop chérie.
 Hâtez-vous , en passant , d'y jeter quelques fleurs,
 A votre liberté ravie
 Un de ses regards enchanteurs
 Cauferoit bien d'autres douleurs ,
 Pour tout le temps de votre vie.

Par M. L. J. C. D. S. C.

*A une Demoiselle , sur ce qu'on avoit dit
 qu'elle étoit fille de l'Amour.*

NEN déplaît à l'Auteur , ce n'est qu'un badin-
 nage,
 Iris , vous n'êtes point la fille de l'Amour ;
 Graces , talens , esprit & taille faite autour ;
 Un aveugle eût-il fait un aussi bel ouvrage ?

Par un Militaire anonyme.

R É P O N S E .

CE que j'ai dit , Iris , n'est point un badinage ,
 Vous êtes sûrement la fille de l'Amour ;

Quand il vous donna sans partage,
Graces, talens, esprit & taille faite au tour,
 Il ôta son bandeau : j'en atteste l'ouvrage.

*Par M. le Chevalier de * * *,
 gendarme de la garde.*

AUTRE Réponse.

AVANT d'AVOIR un fils, Vénus étoit pucelle;
 Le dieu Mars la rendit la mere de l'Amour.
 A Cloé, plus d'un dieu feroit le même tour;
 C'est bien être Vénus que de plaire autant qu'elle.

Par un Militaire anonyme.

TRADUCTION libre de l'Ode d'Horace :

Æquam memento, &c.

PAR les maux & par la tristesse,
 Damon, ne sois point abattu;
 Si la fortune te caresse,
 Aux transports d'une folle ivresse
 N'abandonnes point ta vertu.

Tant que la Parque meurtriere
 Eloigne de toi ses ciseaux,

C ij

Jouis du beau jour qui r'éclaire ,
 Et bois sous l'ombre hospitaliere
 Que forment pour toi ces berceaux.

Jouis des dons de la nature ;
 Des parfums , du chant des oiseaux,
 Vois couler l'onde libre & pure
 De cette source qui murmure
 Et fuit à travers les roseaux.

De fleurs nouvellement écloses ;
 Ami , sèmes tous les instans ;
 La mort qui détruit toutes choses
 Aura bientôt flétri les roses
 Dont tu couronnes ton printemps,

Ce vaste palais qu'à la ville ,
 A grands frais tu viens d'acheter
 Ces jardins , ce champêtre asyle
 Que baigne la Seine tranquille ,
 Il faudra dans peu les quitter .

D'héritiers une troupe avide
 S'apprête à dévorer ton bien ,
 Victime du sort homicide ,
 L'or de Crésus , le nom d'Alcide ;
 Ne pourroient te servir de rien.

Riche , pauvre , berger , monarque ;
 Nous allons tous aux mêmes lieux :

Nous naissons sujets de la Parque ;
 Tôt ou tard Caron , dans sa barque ,
 Nous conduira chez nos ayeux.

Par M. Raoult.

V E R S sur le Printems.

Voici la saison des amans ,
 Voici la saison des poètes.
 Le zéphir répand dans les champs
 La douce odeur des violettes.
 Mon oreille écoute les chants
 Des rossignols & des fauvettes.
 Je renais avec le printems.
 L'aspect de ces belles retraites
 Flatte & ranime tous mes sens.

L'aquilon s'enfuit ; l'air s'épure ;
 Déjà le tendre abricotier
 M'offre sa naissante parure ;
 Près de cette onde qui murmure ,
 Je vois croître le peuplier
 En pyramides de verdure.
 Tous les charmes de la nature
 Paroissent se multiplier.

Déjà l'on repose à l'ombrage
 Du tilleul & du chêne altier ;

54 MERCURE DE FRANCE.

Déjà, sous un ciel sans nuage,
On respire dans le bocage
Les parfums du jeune églantier.
Au tendre amour rendant hommage,
L'oiseau commence son ramage
Sous les branches de l'alifier.

Mes yeux, errans dans la prairie,
Ont déjà vu le tendre Hylas,
Dans une douce rêverie,
Vers le bosquet porter ses pas,
Et cueillir pour son Egérie
Et l'aube-épine & le lilas.

Tristes habitans de la ville,
Dont tous les goûts sont émouffés,
Que sont vos jardins compassés
Au prix de ce champêtre asyle !
Non. Vous ne sentez point assez
Les beautés de ce lieu tranquile.
La nature, à vos yeux glacés,
N'offre qu'un spectacle stérile:

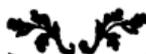
Ah ! connoissez-vous ses attraits ?
Loin de la cour & des palais
En vain le Printems vous appelle.
Vous n'avez entendu jamais
Les premiers sons de Philomele.
De nos champs & de nos forêts

Quand la scène se renouvelle
Vous ne voyez tous ces objets
Qu'à travers un prisme infidèle,

L'art n'offre à vos regards déçus
Que son éternelle imposture
Et ses prestiges superflus.
Eh ! quoi ! la beauté sans parure
Ne vous séduiroit-elle plus ?
Sous le fard & sous la dorure
Faut-il ensevelir Vénus ?
Il lui suffit de sa ceinture.
Nos champs sont pour vous sans appas :
Malheureux ! vous ne goûtez pas
Les vrais plaisirs de la nature.

O combien votre cœur y perd !
Combien la nature m'est chère
En cet asyle solitaire ,
Dans les accens de Saint-Lambert ;
Et dans les yeux de ma bergere !

*Par M. F. de Neufchâteau ;
de plusieurs académies.*



*V E R S à Mademoiselle ** , en lui en-
voyant le recueil intitulé : Poësies de
deux Amis.*

RECEVEZ, mon aimable Ismène,
Ces vers, enfans de nos loisirs,
Formés sans art, écrits sans gêne,
Et qu'inspirerent les plaisirs
Bien plus que le dieu d'Hypocréne.
A quelque Plutus ennuyé,
A quelque Laïs arrogante,
Ce recueil n'est point dédié.
Je hais le ton étudié
D'une dédicace pesante,
Et c'est l'amour qui vous présente
Les ouvrages de l'amitié.

Par le même.

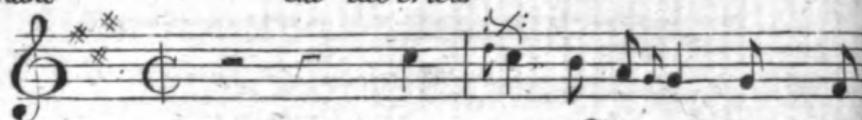
M O N É P I T A P H E.

CELUI qui gît sous ce tombeau
Ne fut pas un grand personnage ;
Mais en Démocrite nouveau,
De tout il fit un badinage.
Sa bonne humeur le consola,
Dans le sein de son infortune

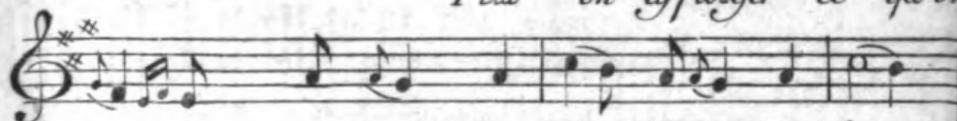
ARIETTE

andantino

du déserteur



Peut on affli-ger ce qu'on



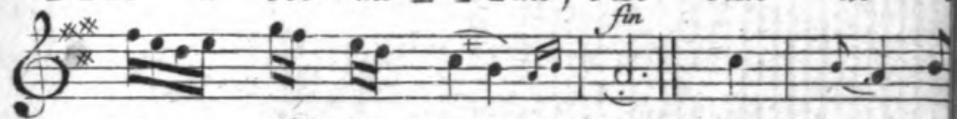
ai-me ! pour-quoi cher-cher à le fa-cher !



on af-fli-ger ce qu'on ai-me ! c'est bien en



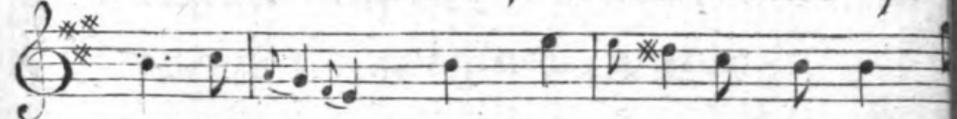
---loir à soi mê---me, c'est bien en



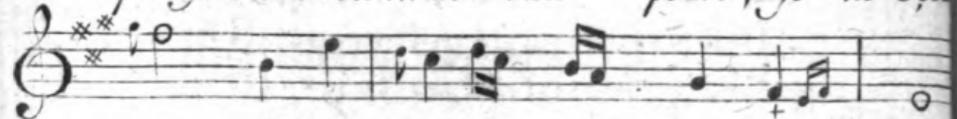
---loir à soi mê---me. je l'aime et



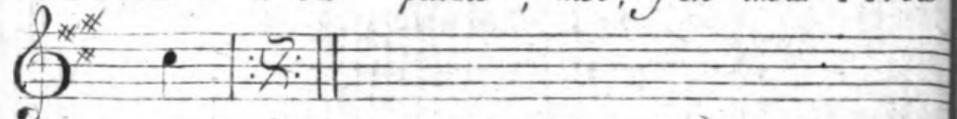
toute ma vi---e ; et vous vou--lès que



per-fi---di-e!..... ah ! mon pe-re, je ne sça



---rois : à sa pla-ce , moi, j'en mour---rois



peut &.

De l'Imprimerie de Récoquillière rue de

Y
Z
I
L
V
R
E
C

L'^E
du v
est l
neur
d'hu
Le n
dans
du s
est L
or, p
éloig
loge
pore
pris
orge
battic
de fe

Il eut la pierre , & ce fut-là
 Tout ce qu'il eut de la fortune.
 Il voyoit les oisifs de **C**our ,
 Dans leur orgueil & leur délire ,
 Valets & maîtres tour-à-tour ,
 Plus tristes qu'on ne sçauroit dire ;
 Et tant s'en mocqua , chaque jour ,
 Qu'enfin il en créva de rire.

Par M. de la Touraille.

L'EXPLICATION de la première énigme du volume du Mercure de Mai 1769 , est *la rose* ; celle de la seconde est *l'honneur* ; celle de la troisième est *aujourd'hui* ; celle de la quatrième est *la carte*. Le mot du premier logogryphe est *clou* ; dans lequel on trouve *luc* & *cou* ; celui du second est *Rien* ; celui du troisième est *Logogryphe* , où se trouvent *pole* , *Pô* , *or* , *pole* en géométrie , le point le plus éloigné de la circonférence ; *gogo* , *loge* , *loge* à S. Lazare , *loge* de spectacles , *pré* , *pore* , *horloge* ; .. Les Chinois furent surpris de la mécanique des horloges ; *épi* , *orge* , *épi* , poil frisé du cheval ; *gorge* de bastion , *gorge* , *gorge* de montagne , *gorge* de femme , *gorge* de vase , *ogre* , *gorge* de

C v

chien de chasse, gorge. . en fauconnerie
la gorge de l'oiseau.

É N I G M E.

AVEUGLE ou clairvoyant, femme, homme,
jeune ou vieux,
Et qui que vous soyez, vous m'avez sous les
yeux.

Par M. B.

A U T R E.

PLUS je prends de grosseur, & plus je deviens
belle ;
Sans être, cher lecteur, farouche ni cruelle,
Je ne sçaurois souffrir qu'on me vienne approcher.
Un élément seul a droit de me plaire,
Cet élément n'est pas la terre,
J'y péris du moment qu'on me la voit toucher.
Les enfans, dans leurs jeux, font de moi quelque
usage,
Et celui qui me forme est utile en ménage.

Par M. J. V. Tallard.

 A U T R E.

Q U A N D on me voit on rit, on est joyeux ;
 Je suis toujours escorté du mystere ;
 J'inquiète les curieux ;
 Et le jaloux, qui tient ses yeux
 Ouverts sur sa moitié trop chere,
 Ne trouve pas souvent avec moi son affaire ;
 Mon regne est dans ces jours consacrés à Mo-
 mus ;
 Pour deviner en faut-il plus ?

Par le même.

 A U T R E.

P E U de gens se passent de moi :
 Du mendiant, comme d'un Roi
 Je suis la passion, le besoin, la ressource,
 Je suis une petite source
 Qu'on voit tarir, souvent avec effroi ;
 Et qu'enferme mon sein vivifie & console
 Le malheureux, le malade, un mourant ;
 Un julep est bien moins calmant ;
 Ceci n'est rien moins qu'hyperbole ;
 Je suis l'autel d'une espèce d'idole,

Cvj

Qu'on prend soin de renouveler ,
 Qu'on ne sçauroit presque abjurer :
 Ce culte est tel de l'un à l'autre pole.
 J'aide au plus fort travail des mains ,
 J'aide aux plus célèbres humains ,
 En leur chaumière , en leur laboratoire ,
 Je distrais , je séduis jusques à l'oratoire
 Les plus saints pénitens , comme les vrais mon-
 dains.

Je porte en mon petit viscere
 Le meilleur antisomnifere ,
 Un antidote aux plus vives douleurs ,
 Aux ennuis , à ce mal que l'on nomme vapeurs ;
 A la soif , à la faim , & ce n'est point chimere ,
 Il nourrit presque , il défaltere.
 Je suis enfin ce que donne un ami ,
 Une maîtresse , un grand , ce que lorgne un parti
 Nombreux , & trop pour mon propriétaire ,
 Que cet essain madré tient par-tout en souci ,
 Et qui me rend à moi , l'effet le plus précaire ,
 N'en déplaise au groupe aguerri ,
 A tous ces faiseurs d'inventaire ,
 Je devrois n'être pris qu'ici !

*Par M. de Bouffanelle , Maître de camp , Capi-
 taine au régiment du Commissaire-Général.*

LOGOGYPHE.

JEUNES gens , grands seigneurs , c'est pour vous
que j'écris :

Tremblez ; je vous annonce un animal terrible ;

Il fait , quand il paroît , évanouir les ris.

Neuf pieds forment son corps horrible.

Voulez-vous le décomposer.

Vous trouverez d'abord cet animal utile

Aux oreilles d'un pied , à la face imbécile :

Buffon , dans ses écrits , sçût l'immortaliser ;

Le synonyme de l'année ;

Certain mot que produit la crainte ou la dou-
leur ;

Un mal , dont le nom fait horreur ,

Et qui sur un beau sein , à la peau satinée

Imprime souvent sa fureur ;

Ce qui retient un vaisseau dans la rade. . .

Bornons ici cette tirade ,

Crainte d'augmenter votre peur.

Peignons cet animal pourtant d'une autre sorte ;

En ce moment , peut-être , il est à votre porte.

*Par M. Benoît , ancien maréchal des
logis du régiment de Boulonnois.*

A U T R E.

ON me peint & l'on me mesure ,
 Et cependant je ne suis point un corps.
 Le plus foible avec moi , craint très-peu les plus
 forts ;
 Je suis d'un accusé la raison la plus sûre.
 Des objets les plus gros j'en fais de très-petits ;
 J'agis aussi sur les esprits :
 D'une amitié qu'on croyoit bien fondée ,
 Souvent j'efface & la trace & l'idée.
 Enfin j'avilis tout , sinon certains tableaux
 Qui , sans moi , ne seroient pas beaux.
 Si ce n'est point assez pour me faire connoître ,
 On trouve , dans mon nom , un habitant du
 cloître ;
 Cet empire fameux que Tamerlan fonda ;
 La place qu'une Dame occupe à l'opéra ;
 Une isle d'Archipel , une ville d'Espagne ,
 Plusieurs de l'Italie , & plusieurs d'Allemagne ;
 Une de Suisse ; une en Orléanois ;
 Une en Champagne , une autre en Gâtinois.
 Le dieu des vents ; un bon poëte ;
 Un athlète fameux ; un mal deshonorant ;
 Deux pronoms possessifs ; ce que font dix fois cent ;
 Le nom de plusieurs saints , & celui d'un pro-
 phète ;

Un devoir de vassal, une négation ;
 Un oiseau fort commun, un très-petit poisson ;
 Ce qui nous fut d'abord écrit sur uae table ;
 Une fête en Décembre ; un légume admirable ;
 Un meurtrier qui, malgré Cicéron,
 Par le sénat fut exilé de Rome ;
 La matiere dont Dieu forma le premier homme ;
 Ce qu'on fait de quelqu'un, en louant ses vertus ;
 Le synonyme de volume ;
 Mon feu s'éteint, & je m'enrhume,
 Bon soir, lecteur, je n'en dirai pas plus.

Par Madame d'Auffain d'Avranches.

A U T R E.

Six constans pedibus medias feror ales in auras :
 Nec fatis est ; senos divide deindè pedes ;
 Pars dabit una tener tribuit quod amicus amico ;
 Altera, quod per agros aspera spargit hyems.



 NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Narcisse, dans l'isle de Vénus, poëme en quatre chants. A Paris, chez Lejai, libraire, rue S. Jacques.

CET ouvrage posthume est de M. de Malfilâtre. Les talens qu'il annonçoit, les infortunes de l'auteur, qui n'ont fini qu'avec sa vie & qui l'ont abregée, doivent intéresser les ames sensibles & les connoisseurs délicats. Les éloges que les éditeurs donnent à sa personne, dans une préface très-bien faite, ne seront sûrement contredits par aucun de ceux qui ont connu ce jeune & malheureux écrivain. « Ses vertus, qui » auroient mérité le sort le plus heureux, » ont été la source des malheurs qui ont » rempli sa vie d'amertume : simple, généreux, aussi éloigné de soupçonner » dans les autres un défaut de droiture & » de probité, qu'incapable d'en manquer » lui-même, il donnoit aveuglement sa » confiance, se livroit à tous les conseils, » rendoit des services à tous ceux à qui » il pouvoit être de quelque utilité, & » ne consultant jamais le misérable état

» de sa fortune , il n'écoutoit que son
 » cœur & sa bienfaisance naturelle. C'est
 » ainsi qu'en se refusant tout à lui-même
 » & se tenant toujours au - dessous de la
 » médiocrité , il a éprouvé les revers
 » qu'entraînent ordinairement la prodi-
 » galité & la dissipation. »

Il étoit occupé à faire imprimer Narcisse , lorsqu'une mort douloureuse l'enleva vers le milieu de sa carrière. *Carmina de Domini funere rapta sui*. L'ouvrage est tiré des métamorphoses d'Ovide quant au fonds , & la mort de Narcisse en est entièrement traduite. Ovide raconte qu'il s'éleva une contestation entre Jupiter & Junon. Il s'agissoit de décider si les plaisirs de l'amour sont plus vifs dans l'homme que dans la femme. On consulta Tirésias. Il étoit le seul qui pût résoudre cette question. Il avoit été changé en femme pendant sept ans pour avoir frappé d'un bâton deux serpens qui alloient s'accoupler. Il les avoit revus la huitième année , les avoit frappés encore & étoit redevenu homme. Il avoit connu les deux espèces de jouissance. Il fut de l'avis de Jupiter qui la prétendoit plus délicieuse dans les femmes. Junon fut irritée , & Ovide remarque avec grande raison qu'il n'y avoit pas de quoi. Elle ren-

66 MERCURE DE FRANCE.

dit Tirésias aveugle, & Jupiter, pour le consoler, le rendit prophète. La compensation n'étoit pas trop exacte. Quoi qu'il en soit, Tirésias fit l'essai de ses connoissances prophétiques sur le fils de la nymphe Liriope & du fleuve Céphise. « Cet » enfant parviendra à une longue vieillesse, dit-il, s'il peut ne pas se connaître. » Narcisse, c'est ainsi que s'appelloit cet enfant, étoit d'une beauté rare. Il devint l'objet des vœux de toutes les nymphes; mais sur-tout la jeune Echo en fut éperdument amoureuse. Elle s'en vit méprisée, mourut de désespoir, & fut changée en pierre. Une autre, rebutée avec la même rigueur, souhaita dans sa douleur que Narcisse fût amoureux à son tour, sans pouvoir jouir de ce qu'il aimerait. Les vœux de la nymphe furent exaucés. On sçait la passion que Narcisse conçut pour lui-même en se voyant dans un ruisseau. On sçait sa fin malheureuse. Telle est la fable d'Ovide, &, à peu de chose près, celle du poëme de M. de Malfilatre. Chez lui la scène se passe dans une isle consacrée à Vénus, & que Neptune d'un coup de son trident a fait naître du sein des mers. Vénus l'a peuplée de jeunes filles & de jeunes garçons qui ont toute l'innocence du premier âge du

monde. Ils sont tels qu'on peint nos premiers parens dans Eden. Ils sont nus & ne rougissent point. Tirésias, ce vieillard aveugle est l'oracle de l'isle, & fert de pere à toute cette jeunesse qui aime & qui jouit. On ne conçoit pas bien pourquoi Vénus l'a choisi pour présider à ses mysteres. Ce n'est pas trop l'emploi d'un vieux prophète, à moins que Vénus ne crût devoir cet honneur à l'être unique qui avoit uni les deux sexes. Narcisse & la jeune Echo son amante sont seuls privés des plaisirs accordés à tous les habitans de l'isle. Tirésias a vu dans l'avenir que le jour où ils s'uniront sera funeste pour eux. Ils voyent de tous côtés le bonheur, & le bonheur leur échappe.

Mais le jour fuit. Sous le toit solitaire
 De cent berceaux, sous le simple lambris
 Des mirtes verts & des rosiers fleuris,
 Entrelacés par la main du mystere,
 L'amour conduit les enfans de Cypris.
 Dans ce bercail le pasteur de Cythere
 Veut rassembler les troupeaux favoris.
 En les comptant son cœur se désespère.
 Il lui manquoit ses deux agneaux chéris.
 Du reste, au moins, le bonheur le console.
 Il s'en occupe, il est par-tout, il vole
 Sur eux, près d'eux, parle aux vents, aux ruisseaux.

68 MERCURE DE FRANCE.

Il adoucit le murmure des eaux ;
 Il tient captifs les fils légers d'Eole ,
 Hors le zéphire habitant des roseaux.
 Il regne , en dieu , sur les airs qu'il épure ,
 Des prés , des bois ranime la verdure ;
 Des astres même , en silence roulant ,
 Il rend plus vifs les feux étincelans ;
 Amans heureux ! dans la nature entière ,
 Tout vous invite aux tendres voluptés.
 Les yeux sur vous , la nocturne courrière ,
 D'un pas plus lent marche dans sa carrière ;
 Et pénétrant de ses traits argentés
 La profondeur des bosquets enchantés ,
 N'y répand trop , ni trop peu de lumière.
 Ce foible jour , le frais délicieux ,
 Le doux parfum , le calme des bocages ,
 Les sons plaintifs , les chants mélodieux
 Du rossignol caché sous les feuillages ;
 Tout , jusqu'à l'air qu'on respire en ces lieux ,
 Jette dans l'ame un trouble plein de charmes ,
 Tout attendrit , tout flatte , & de ses yeux ,
 Avec plaisir , on sent couler des larmes.

L'auteur semble vouloir imiter Lucrece, & lutte contre lui dans cette apostrophe à l'Amour.

A ton aspect , la nature est émue ;
 En rugissant le lion te salue ,

L'ours , en grondant , t'exprime ses plaisirs ;
 L'oiseau léger te chante dans la nue ,
 Et l'homme enfin , par la voix des soupirs ,
 Te rend hommage & t'offre ses desirs.
 Rien ne t'échappe , & l'abîme des ondes
 S'embrase aussi de tes flammes fécondes ,
 Et sous tes traits , sous tes brûlans éclairs ,
 Pleins d'allégresse en leurs grottes profondes ,
 Tu vois bondir tous les monstres des mers.
 C'est toi par qui sont les êtres divers ;
 C'est toi , Vénus , qui rajeunis les mondes ,
 Et dont le souffle anime l'Univers.

Tiréfiàs , qui craint la passion de Nar-
 cisse pour Echo , conjure ce jeune hom-
 me de servir de guide à sa vieilleſſe aveu-
 gle , & sous ce prétexte il le mene en lesſe
 attaché par un ruban. Un jour Narcisse
 s'endort sur ses genoux.

L'agile Echo précipitoit ses pas ;
 Mais tout-à-coup immobile , enchantée ,
 Un peu loin d'eux elle s'est arrêtée.
 A cet enfant qui ne la voyoit pas ,
 Elle sourit en étendant les bras.
 Elle sourit , & pourtant elle pleure ;
 Le ciel présente un contraste pareil
 Lorsque , dans l'air , on voit à la même heure
 Tomber la pluie & briller le soleil.

Cette comparaison tirée du Tasse est charmante.

Echo presse Tirésias de lui expliquer les malheurs qui menaçoient Narcisse & elle. Le vieillard lui fait une réponse assez vague. Cependant il finit par l'assurer que dès le soir même il l'unira avec son amant, si le ciel par de funestes présages ne semble pas réprouver cette union. Il se propose d'offrir un sacrifice à Junon. Echo s'éloigne, & Vénus vient faire à Tirésias les mêmes questions que cette nymphe. Elle le conjure de lui développer le sort de Narcisse. Il est assez singulier qu'une déesse ait moins de connoissance de l'avenir qu'un mortel qui, lui-même, n'a reçu cette connoissance que des dieux. Cette fiction est contraire aux principes de l'ancienne mythologie. Les dieux ne pouvoient changer les arrêts du destin ; mais ils sçavoient les prévoir.

Tirésias résiste quelque tems aux instances de Vénus ; mais, vaincu par ses caresses, il se dispose à lui faire le récit de ses aventures qui tiennent aux destinées de Narcisse. Echo s'est cachée près d'eux & les écoute.

Elle étoit fille, elle étoit amoureuse ;

Elle trembloit pour l'objet de ses soins.

C'étoit assez pour être curieuse,
 C'étoit assez : filles le font pour moins ;
 Mais je ne veux fronder ce sexe aimable,
 Et pour Echo sa faute est excusable.
 Si cette nymphe est coupable en ceci,
 Je lui pardonne ; amour la fit coupable,
 Puisse le sort lui pardonner aussi.

On croit entendre la Fontaine. La description suivante est aussi parfaite que celle de-la Fiametta dans l'Arioste, dont elle semble empruntée.

Discrettement & d'une main habile,
 En écartant le feuillage mobile,
 L'œil & l'oreille avidement ouverts,
 Elle regarde, elle écoute au travers ;
 Ne peut qu'à peine, en ce petit asyle,
 Trouver sa place & craint de se montrer ;
 Ne se meut pas, & n'ose respirer ;
 Sçait ramasser son corps souple & facile,
 Se promettant durant cet entretien,
 D'épier tout, un mot, un geste, un rien.
 Un mot, un geste, un rien, tout est utile.

Il est inutile de faire sentir combien ce style est plein de naturel, de douceur & de grace. Il n'y a là rien de vague, rien d'oiseux, rien d'affecté. Les vers sont pleins. Ils ont été conçus par un poëte.

72 MERCURE DE FRANCE.

Tirésias est en butte ainsi que Vénus à la haine de Junon , & Junon a résolu de bouleverser cette colonie voluptueuse fondée par la déesse des amours , & conduite par le vieux prophète. Il raconte l'origine des ressentimens de Junon contre lui. Il étoit à Samos.

Comme à Cadmus , le ciel m'offrit un jour
 Deux grands serpens qui , près d'une onde claire ,
 Gardoient ses bords & les bois d'alentour.
 L'Amour s'apprête à les unir ensemble ;
 Mais quel amour ! à la haine il ressemble.
 Ces fiers dragons , près de se caresser ,
 En s'abordant sembloient se menacer.
 Entre les dents , dont leur gueule est armée ;
 Sort , en trois dards , leur langue envenimée ;
 Organe impur qu'anime le desir ,
 Signal affreux de leur affreux plaisir.
 D'un rouge ardent leur prunelle enflammée
 Jette , autour d'eux , des regards foudroyans ;
 Mais tout-à-coup ils sifflent & s'embrassent ,
 Etroitement , l'un l'autre , ils s'entrelacent
 Dans les replis de leurs corps ondoyans.
 De vingt couleurs l'éclat qui les émaille
 Varie au gré de ces longs mouvemens ,
 Et mon œil voit , dans leurs embrassemens ,
 D'un feu changeant s'allumer leur écaille.
 Telle est l'Iris , quand un nuage obscur ,
 Chargé

Chargé de pluie , *altéré* de lumière ,
 Boit le soleil , & vers notre paupière
 Réfléchit l'or , & la pourpre & l'asur.
 Un javelot (sans en prévoir l'usage ,
 Dans une main j'avois deux javelots)
 Lancé d'abord sur ce couple sauvage ,
 De leur sang noir qui couloit à ruisseaux ,
 Teignit , près d'eux , les herbes & les eaux.
 Blessés tous deux , tous deux avec courage
 Dressent la tête & recourbent de rage
 Leur queue immense en cercles redoublés ,
 Puis jusqu'à moi s'allongent , se déploient
 D'un saut agile , & devant eux m'envoient
 Tous leurs poisons en vapeurs exhalés.
 De l'autre dard j'arrête leur furie ,
 Et par mon bras , malgré leur force unie ,
 Le double monstre à la fois combattu ,
 Dans la poussière , à la fois abattu ,
 Laisse à mes pieds sa colere & sa vie.

Toutes les richesses de la poésie sont
 rassemblées dans ce récit , & il faut remar-
 quer que l'abondance des images ne nuit
 ni à la précision , ni au choix des termes.
 Il n'y en a qu'un seul qui paroisse impro-
 pre. C'est *un nuage altéré de lumière* , ex-
 pression qu'on n'entend pas.

Une voix menaçante s'éleve & annon-
 ce à Tirésias que , puisqu'il a osé frapper

D

74 MERCURE DE FRANCE.

ces deux serpens protégés par Junon, dans un lieu consacré à cette déesse, & les priver des plaisirs amoureux, il en sera privé aussi, & que ses élèves éprouveront un jour le même châtement. Telle est la liaison des destinées de Tirésias à celles de Narcisse & d'Echo, & le nœud du poëme. Nous sommes obligés d'avouer que ce nœud n'est ni naturel ni heureux. C'est aller chercher beaucoup trop loin la cause des malheurs de Narcisse qui paroissent fort étrangers aux aventures de Tirésias.

Il devient amoureux d'Irène, malgré les résolutions qu'il avoit prises d'éviter tout engagement. L'hymen les unit; mais à peine sont-ils dans les bras l'un de l'autre, qu'il se trouve changé en nymphe. Irène ne lui en reste pas moins attachée. L'amitié succède à l'amour.

Le sexe dit que la simple amitié
Peut, sans l'amour, satisfaire son ame;
Le sexe ment : le rendre amour reclame
De ces beaux cœurs au moins une moitié.

Ces vers ressemblent fort, pour la tournure, à ceux-ci de M. de Voltaire,

Le sage dit que son cœur la * méprise;

* La Renommée.

Qu'il hait l'éclat que lui donne un grand nom ;
 Que la louange est pour l'ame un poison :
 Le sage ment & dit une sottise.

Tirésias , devenu femme sous le nom
 d'Athenais , oublie la tendre Irène pour
 le jeune Acis. Il l'épouse ; mais Athenais
 redevient Tirésias.

Ainsi deux fois la déesse fatale
 Me fit souffrir le tourment de Tantale.

Il revole vers Irène ; mais c'est pour la
 voir expirer du désespoir de l'avoir vu
 inconstant. Il veut quitter Samos ; mais
 Junon l'en empêche. Il paroît devant Ju-
 piter & devant elle. On lui fait la ques-
 tion rapportée dans Ovide. Jupiter igno-
 roit sa *déconvenue* , & c'étoit une mau-
 vaise plaisanterie de Junon. Cependant
 il fut flatté de l'honneur qu'on lui faisoit,
 & soit équité , soit vengeance , il pro-
 nonça contre l'épouse de Jupiter.

Ah ! croyez-moi , ne jugeons point la cause
 De deux époux , sur-tout quand ils sont dieux :

La reine des cieux , irritée contre ce
 juge incompetent , le prive d'un
 œil. Il va laver sa blessure dans une fon-

Dij

76 MERCURE DE FRANCE.

taine ; mais toujours poursuivi par des divinités , il apperçoit Minerve , toute nue , prête à se baigner dans cette même fontaine. Elle prononce quelques mots qui lui font perdre l'œil qui lui restoit.

Adieu , dit-elle , en s'éloignant de moi ,
Le bel enfant qui fera tes délices
Seroit heureux , si quelques dieux propices
Daignoient le rendre aveugle comme toi.

Jupiter , pour le dédommager , lui accorde , comme dans Ovide , le don de prophétie. C'est dans le livre des destins qu'il a vu ,

Qu'au fond des eaux que Narcisse doit craindre ,
De son hymen le flambeau doit s'éteindre.

Voilà bien des oracles réunis contre Narcisse. Vénus ne peut concevoir ce qu'il peut craindre des eaux. Elle imagine que Junon a pu les empoisonner. Elle y répand du nectar pour antidote ; mais les poisons que Junon y avoit jettés en effet sont plus puissans , comme on va le voir. Echo & Narcisse vont offrir à Junon le sacrifice indiqué. Echo a redit à Narcisse tout ce qu'elle a entendu. Ils ont résolu de s'unir malgré les oracles , & se don-

nent rendez - vous dans une grotte après le sacrifice. On amène la victime ; c'est une génisse. Alors arrive le même prodige que dans le second livre de l'Enéide, & le récit admirable de la mort de Laocoon , trop connu pour que nous le rapportions ici , est à-peu-près traduit par M. Malfilâtre , qui paroît avoir bien connu les anciens modèles & qui peut lutter contre eux.

Un bruit s'entend , l'air siffle , l'autel tremble.
 Du fond des bois , du pied des arbrisseaux ,
 Deux fiers serpens soudain sortent ensemble ;
 Rampent de front , vont à replis égaux ,
 L'un près de l'autre ils glissent , & sur l'herbe
 Laisent , loin d'eux , de tortueux sillons.
 Les yeux en feu , levent , d'un air superbe ,
 Leurs cols mouvans gonflés de noirs poisons ;
 Et vers le ciel deux menaçantes crêtes ,
 Rouges de sang , se dressent sur leurs têtes.
 Sans s'arrêter , sans jetter un regard
 Sur mille enfans fuyans de toute part ,
 Le couple affreux , d'une ardeur unanime ,
 Suit son objet , va droit à la victime ,
 L'atteint , recule , & de terre élançé
 Forme cent nœuds autour d'elle enlacé ,
 La tient , la serre , avec fureur s'obstine
 A l'enchaîner , malgré ses vains efforts ,

78 MERCURE DE FRANCE.

Dans les liens de deux flexibles corps ,
Perce, des traits d'une langue assassine ,
Son cou nerveux , les veines de son flanc ,
Poursuit , s'attache à sa forte poitrine ,
Mord & déchire , & s'enivre de sang.
Mais l'animal , que leur souffle empoisonne ,
Pour s'arracher à ce double ennemi
Qui , constamment sur son corps affermi ,
Comme un rezeau l'enferme & l'emprisonne ,
Combat , s'épuise en mouvemens divers ,
S'arme contr'eux de sa dent menaçante ,
Perce les vents d'une corne impuissante ,
Bat de sa queue & ses flancs & les airs.
Il court , bondit , se roule , se relève ,
Le feu jaillit de ses larges naseaux.
A sa douleurs , à ses horribles maux ,
Les deux dragons ne laissent point de trêve.
Sa voix perdue en longs mugissemens ,
Des vastes mers fait retentir les ondes ,
Les antres creux & les forêts profondes . . .
Il tombe enfin : il meurt dans les tourmens.
Il meurt, . . Alors les énormes reptiles ,
Tranquillement rentrent dans leurs asyles.

Cet horrible tableau est suivi d'un autre qui forme un très - beau contraste. Deux pigeons se caressent sur les branches d'un arbre. Un paon , oiseau de Junon , vient troubler leurs plaisirs , les poursuit

& les disperse. Cette description, dont la couleur est aussi douce que celle du dernier morceau est forte, prouve la flexibilité du talent de l'auteur, sa facilité & ses ressources. Le reste du poëme n'est pour ainsi dire qu'une traduction d'Ovide. M. de Malfilâtre ne pouvoit faire mieux que de suivre pas à pas cet auteur si fécond & si aimable dans le recit de la mort de Narcisse, dans les tendres plaintes qu'il s'adresse à lui-même & qui sont, dans l'auteur latin, ainsi que dans l'imitateur françois, de l'éloquence la plus touchante. Narcisse & Echo éprouvent la même métamorphose que dans Ovide, & l'amour abandonne son isle.

Cet ouvrage dont nous aurions voulu rapporter un plus grand nombre de morceaux, parce qu'il y en a beaucoup de très-heureux, prouve le talent le plus décidé. L'auteur, qu'une mort prématurée a enlevé aux lettres & à nos espérances, avoit reçu de la nature tout ce qui caractérise un grand écrivain, la fécondité, la sensibilité & le goût. Son style est facile & riche; rien n'y montre l'effort ni la contrainte; les vers semblent être sa langue naturelle, & sans ce don, l'on n'est pas poëte. *Malheur à qui tâche en tout*

D iv

genre, a dit M. de Voltaire. Toutes les fois que vous verrez un écrivain s'embarasser dans ses expressions, chercher à s'élever quand le sujet ne s'éleve pas, être à côté ou au-delà de sa pensée, avoir, dans ses idées, une marche vague & indéterminée, eût-il d'ailleurs de l'esprit, & même des vers saillans, dites à coup sûr : cet homme n'est pas poète. M. de Malfilâtre l'étoit. Quoique la fable de son poëme ne soit pas composée avec art ni avec intérêt, le talent de la poésie y est porté au plus haut degré. Il ne faut juger ni les poètes ni les peintres sur leur sujet, mais sur leur maniere. L'envie se hâte de condamner un homme qui n'a pas choisi un sujet favorable; mais les connoisseurs remarquent comment il l'a traité, & si sa maniere est belle, la gloire l'attend quand il aura mieux rencontré. Le choix de la matiere, la disposition des parties, c'est ce qu'on appelle l'art, & il s'acquiert; mais le don d'écrire émane immédiatement de la nature & ne s'acquiert point. Des circonstances funestes qui sembloient se reproduire à tous les momens, un enchaînement de malheurs qu'on ne pouvoit ni prévoir ni réparer, ont étouffé, dans son germe, un talent aussi intéres-

fant. Pendant l'espace de quinze ans M. de Malfilâtre a trop souffert pour qu'il pût produire. Celui qui rend ici compte de son poëme, l'a connu long-tems, & goûte un plaisir, mêlé de regrets, à honorer sa mémoire en se rappelant ses infortunes. Quand on considère la fatalité déplorable à laquelle ce jeune & triste élève des muses n'a pu échapper, on repete avec effroi ces vers d'Horace.

Te semper anteit sæva Necessitas,
Clavos trabales, & cuneos manu
Gestans ahenâ.

Economie rustique ou notions simples & faciles sur la botanique, la médecine, la pharmacie, la cuisine & l'office; sur la jurisprudence rurale, sur le calcul, la géométrie pratique, l'arpentage, la construction & le toisé des bâtimens, &c. avec les prix des différens matériaux & de la main d'œuvre, pour être à l'abri des tromperies des ouvriers : ouvrage nécessaire sur-tout aux personnes qui vivent à la campagne. A Paris, chez Lottin le jeune, rue St Jacques, vis-à-vis la rue de la Parcheminerie; in-12. prix 3 liv. rel.

Cet ouvrage est destiné à servir de sui-

D v

82 MERCURE DE FRANCE.

te au *Manuel des champs*, publié en 1764 par M. de Chanvalon. Il contient trois livres, composés par un médecin, un jurisconsulte & un architecte. Le premier traite de la connoissance des plantés, des maladies auxquelles les habitans de la campagne, sont le plus exposés; il offre ensuite des remedes pour guérir ces mêmes maladies, & quelques détails sur la cuisine, dans lesquels on s'astreint à guider dans le choix des alimens les plus sains & dans la maniere de les préparer. Une jurisprudence utile aux personnes fixées à la campagne forme l'objet du second livre; on s'attache à leur donner une idée de la forme, & à leur apprendre ce qui est nécessaire pour connoître si des procureurs ou des huissiers de village n'abusent point de leur confiance. Le dernier présente des notions claires & faciles sur le calcul, la géométrie pratique, l'arpentage, la construction & le toisé des bâtimens, avec des instructions sur la charpente, la menuiserie, la ferrurerie, la vitrerie, le carrelage & la plomberie. Il est terminé par des avis économiques à ceux qui font bâtir; il leur fait connoître les obligations des entrepreneurs, & dans quel cas & jusqu'en quel tems ils doivent garantir

les bâtimens qu'ils construisent. Nous nous bornons à indiquer les matieres dont traite cet ouvrage ; elles annoncent suffisamment son mérite & son utilité.

Traité du gouvernement de l'Eglise & de la puissance du Pape , par rapport à ce gouvernement , traduit du latin de Justin Febronius , jurifconsulte ; par L. D. L. S. membre de l'académie de B. ; nouv. édition. A Venise ; & se trouve à Paris , chez Merlin , libraire , rue de la Harpe , à S. Joseph , in-12. 3 vol.

Ce traité du gouvernement de l'Eglise est l'ouvrage d'un jurifconsulte célèbre , qui avoit étudié à fond le droit ecclésiastique & le droit public ; la maniere dont les ultramontains l'ont reçu annonce assez celle dont il a envisagé ce traité ; il attaque les opinions auxquelles ils sont attachés depuis si long-tems , la monarchie ecclésiastique & l'infailibilité du Pape. Febronius prétend que ce système est ce qui rend la voie du retour à la religion catholique plus épineuse & plus difficile aux Protestans ; il rappelle une partie des assertions des écrivains Catholiques qui ont soutenu la monarchie ecclésiastique.

« Les évêques ne sont pas les vicaires im-

84 MERCURE DE FRANCE.

» médiats de J. C. mais seulement du
» Pape. Toute juridiction ecclésiastique
» réside uniquement dans le Pape, com-
» me toute - puissance séculière résidoit
» dans les seuls empereurs, lorsque leur
» gouvernement étoit encore monarchi-
» que. Les évêques, archevêques & pa-
» triarches sont seulement les officiers du
» Pape. Le Pape fait les plus petites af-
» faire par les ministres d'un ordre infé-
» rieur; les moyennes, par les évêques,
» & les plus grandes par soi-même. Les
» évêques ne sont pas nécessaires aux
» églises particulières; ils peuvent être
» remplacés par des prélats munis d'une
» juridiction comme épiscopale, &c. »
L'auteur, dans son ouvrage, réfute ces
assertions qu'on regarde au-delà des monts
comme des principes suffisamment prou-
vés. Nous n'entrerons pas dans les détails,
nous nous bornerons à annoncer ce livre
qui mérite d'être dans la bibliothèque des
théologiens & dans celle des juriscôn-
sultes.

*Belise ou les deux Cousines, avec cette
épigraphe :*

Amour, que tes traits ont de charmes !
Qu'il est doux de verser des larmes ,

Quand tu daignes nous consoler !

Cant. de Pal. & de Zirp.

A Amsterdam ; & se trouve à Paris ,
chez Merigot le jeune , libraire , quai
des Augustins , près la rue Gist-le-
Cœur , in-12.

Belise n'avoit qu'une fille unique , ap-
pellée Bazéide ; elle s'étoit attachée à l'é-
lever elle-même ; des malheurs l'avoient
ruinée ; elle subsistoit de son travail & des
débris de sa fortune. Elle se proposoit
d'aller vivre à la campagne avec sa fille ;
dans le tems qu'elle se préparoit à son
départ , elle entend des cris dans l'appar-
tement voisin du sien ; elle y voit un jeu-
ne homme qui maltraitoit une personne
très-aimable ; elle prend celle-ci sous sa
protection , la conduit chez elle , apprend
son histoire. Rosette , c'étoit son nom ,
vivoit heureuse avec son pere ; il s'étoit
remarié ; sa marâtre lui rendit la vie insup-
portable ; elle vouloit faire périt un enfant
qui pouvoit lui disputer l'héritage de son
époux. Emeric , le fils du comte de Saint-
Amé , devenu amoureux de Rosette , l'ex-
horre à quitter la maison paternelle pour
se délivrer des persécutions d'une belle-
mere qui a tenté de l'empoisonner. Ro-

sette cède ; Emeric la conduit à Paris ; elle est foible ; il est jaloux , & les mauvais traitemens qu'elle vient de recevoir font un effet de cette cruelle frénésie. Belise s'attache à consoler Rosette ; elle est sa cousine ; elle avoit un procès considérable ; les titres qui devoient lui en assurer le succès étoient entre les mains du pere de cette infortunée ; il étoit trop généreux pour les refuser ; mais sa femme voulut se charger de les envoyer ; l'époux , aveugle , les lui confia , & elle les jetta au feu. Ce procédé affligea Belise ; il n'ôte rien à sa tendresse pour Rosette ; elle fait rentrer Emeric dans le devoir ; le jeune homme se soumet à ses volontés ; il a la permission de venir voir quelquefois sa maîtresse ; mais Belise est toujours présente à leurs entretiens ; elle part pour la campagne ; elle y conduit Rosette & sa fille. Le marquis de Roselle , seigneur de l'endroit , distingue bientôt Belise ; il la presse de venir souvent au château ; il y reçoit aussi Emeric , s'emploie en sa faveur auprès du comte de S. Amé , & en obtient le consentement pour l'union d'Emeric & de Rosette. Le marquis a un fils qui revient de ses voyages & qui ne tarde pas à aimer Bazéide. Il ne peut se résoudre à permettre cette alliance. Il ré-

trouve enfin le marquis de Bezire son ancien ami , à qui il doit une partie de sa fortune , & qu'on a cru péri dans un naufrage. Il l'emmene à sa terre ; Bezire reconnoit sa femme dans Belise ; sa fille dans Bazéide , & le vieux marquis de Rosselle n'apporte plus d'obstacle au mariage des deux enfans. Les événemens sont un peu trop romanesques ; la fin sur-tout manque absolument de vraisemblance ; mais les sentimens attachent , & font quelquefois oublier le défaut général de la machine.

Mémoires de Victoire. A Amsterdam ; & se trouve à Paris , chez Durand neveu , libraire , rue St Jacques , à la Sagesse , in-12.

Victoire est la fille d'un paysan ; Madame de Villemur la retire chez elle à l'âge de cinq ans & la fait élever ; elle cultive ses heureuses dispositions ; Victoire reçoit une éducation fort au-dessus de son état ; elle a plusieurs amans ; elle ne distingue que Valmour , un parent de sa bienfaitrice , qui est forcé , quelque tems après , d'aller rejoindre son régiment. Victoire le regrette. Un jour qu'elle se promene dans un jardin , sa beauté frappe le

88 MERCURE DE FRANCE.

prince auquel il appartenoit ; il la fait entrer chez lui , la présente à un cercle nombreux qui y étoit assemblé ; on l'engage à chanter ; sa voix est ravissante ; elle reçoit les éloges les plus flatteurs ; elle oublie sa naissance & son obscurité. Son pere étoit venu à la ville pour la voir & pour demander justice de la violence qu'avoit voulu faire à une autre de ses filles un des gens du prince ; il fait ses plaintes , obtient ce qu'il demande , retrouve Victoire & l'embrasse ; cette jeune personne humiliée s'évanouit ; on impute cette foiblesse à son bon cœur , elle n'étoit qu'une suite de son orgueil. Le prince , qui la trouve aimable , va la voir chez Madame de Villemur ; elle en obtient un congé pour Valmour ; le prince part & va remplir une ambassade ; Valmour arrive , il devient éperdument amoureux de Victoire qu'il trouve embellie. Madame de Villemur s'apperçoit de leur passion , les plaint & les exhorte à l'étouffer , Victoire elle-même se laisse conduire à Paris par son amant ; ils se marient en secret ; le tuteur de Valmour qui apprend la conduite du jeune homme , obtient un ordre qui le force de retourner à son régiment ; il empêche la correspondance qu'il pourroit tenir avec

sa femme, & tente de la séduire. Victoire le rebute ; réduite à la misère, elle trouve des secours dans un peintre qui lui apprend à dessiner, à manier les couleurs ; elle parvient à peindre agréablement & gagne sa vie ; il lui reste un enfant de Valmour dont elle croit être oubliée ; elle tenoit un jour cet enfant dans ses bras ; le peintre arrive ; il trouve son attitude si belle qu'il la dessine ; cela lui rappelle les adieux d'Hector & d'Andromaque ; Victoire lui sert de modèle pour peindre cette Troyenne ; il porte ce tableau chez le Prince qui revenoit de son ambassade ; & qui reconnoît Victoire. Il songe à la servir ; écrit à Valmour pour qu'il se justifie de son silence. Celui-ci est toujours amoureux ; il revient ; il s'unit à sa chère Victoire que les bienfaits du prince rendent encor plus digne de lui. Il y a une sorte d'intérêt dans ce petit roman, & quelques détails agréables sur les différentes personnes qui veulent avoir leurs portraits de la main de Victoire ; mais on y trouve aussi des longueurs, des répétitions & des réflexions communes.

Traité de la juridiction volontaire & contentieuse des officiaux & autres juges d'Eglise, tant en matiere civile que

criminelle, où l'on traite de leur compétence, fonctions & devoirs, & de la maniere de se pourvoir contre leurs ordonnances & jugemens. Par M. ***, conseiller au préfidial d'Orléans. A Paris, chez de Bure, pere, quai des Augustins, à l'image S. Paul, in-12.; 520 pag. Prix 3 liv. rel.

La plûpart des ouvrages que nous avons sur la juridiction ecclésiastique, soit volontaire, soit contentieuse, n'en traitent que relativement au droit canonique, & presque point par rapport au droit françois. On a tâché de réunir dans celui-ci tout ce qui regarde la juridiction des officiaux & des autres juges ecclésiastiques en matiere civile & criminelle; on s'étend sur leur compétence, sur la maniere dont ils doivent instruire & procéder, & sur celle dont on peut se pourvoir contre leurs ordonnances & leurs jugemens, conformément au droit du royaume & à la jurisprudence des arrêts. Ces objets fournissent le sujet de sept titres différens. L'ouvrage entier peut être regardé comme une suite du commentaire sur l'édit du mois d'avril 1695, qu'on a imprimé il y a quelques années; il fait connoître cette espèce de juridiction

dont il est peu question dans l'édit, si ce n'est dans le trente - quatrième article & quelques - uns des suivans ; on avoit besoin d'un traité étendu sur une matiere dont la connoissance est également utile aux ecclésiastiques & aux laïcs, & surtout nécessaire à ceux qui sont attachés au barreau.

Antonii de Haën, consilarii & archiatri S. C. R. A. Majestatis necnon medicinae practicae in universitate Vindobonensi, professoris primarii ratio medendi in nosocomio practico. Méthode de traiter les maladies dans l'hôpital ; par M. de Haën, conseiller & médecin de S. M. I. R. la Reine de Hongrie, professeur de médecine pratique dans l'université de Vienne en Autriche. A Paris, chez P. F. Didot le jeune, libraire, quai des Aug., à S. Augustin, in. 12. tome VI^e, contenant la onzième partie. Chaque vol. rel. 3 liv.

Ce volume contient cinq chapitres. Le premier traite des fièvres intermittentes ; le second, des maladies aiguës ; le troisième, de la passion iliaque ; le quatrième, de différentes espèces d'hydropisie. Le dernier contient des détails ana-

92 MERCURE DE FRANCE.

tomiques avec trois planches sur quelques visceres de l'abdomen, & des explications de toutes les figures. Cette continuation de l'ouvrage de M. de Haën, répond entierement aux volumes qui l'ont précédée; on y retrouve le même fond de connoissance, & la même maniere de raisonner. Nous en disons autant des trois opuscules qu'on a mis à la fin de ce fixième volume; ce sont l'histoire anatomico-médicale d'une maladie surprenante & incurable; une dissertation sur la déglutition, & des questions sur la pratique de l'inoculation. Ces morceaux sont vraiment dignes de la célébrité dont M. de Haën jouit, à juste titre, depuis plusieurs années.

L'Esprit des Poëtes & Orateurs célèbres du regne de Louis XIV; par Mlle de St Wast, dédié à Monseigneur le Dauphin; seconde édition revue & corrigée. A Paris, chez d'Espilly, libraire, rue S. Jacques, à la croix d'or; un vol. in-12. Prix 2 liv. 10 s.

Nous avons annoncé cet ouvrage lorsqu'il a paru; cette seconde édition est très-peu différente de la première; il ne contient que des citations de plusieurs

morceaux des poëtes & des orateurs les plus célèbres du dernier siècle ; le choix fait le mérite des productions de cette espèce, & Mlle de St Wast laisse peu de chose à desirer à cet égard.

Mon Coup d'œil, avec cette épigraphe :

In medium quaesita reponit.

GEORG. LIB. IV.

A Paris, chez Robustel, libraire, quai de Gêvres, à la Victoire, in-12. 142 pages.

On est comptable de ses talens à la société ; c'est elle qui les perfectionne ; c'est à elle qu'on en doit le tribut ; l'auteur, pénétré de cette maxime, a publié l'ouvrage que nous annonçons ; c'est un recueil de pensées détachées qui sont le résultat des observations qu'il a faites dans le commerce du monde. Il auroit pu lui donner le titre de pensées, de réflexions philosophiques, morales & politiques ; il a préféré celui qu'il a adopté, parce que les réflexions qu'il présente au Public ne sont que sa façon particulière d'envisager les différens objets qui l'ont frappé ; l'auteur paroît s'être toujours placé au vé-

94 MERCURE DE FRANCE.

ritable point de vue ; mais il n'a aperçu
 que ce que bien d'autres avoient déjà vu
 avant lui. Cette réflexion , que nous ci-
 terons , donnera une idée de la plûpart
 des autres & de la manière dont elles
 sont présentées. « Il y a au moins autant
 » de grandeur d'ame à sçavoir reconnoî-
 » tre comme il faut un service qu'à le
 » rendre ; je ne sçais même s'il n'est pas
 » plus magnanime de s'avouer haute-
 » ment l'objet d'un bienfait signalé , que
 » de sçavoir garder le silence sur les obli-
 » gations qu'on peut nous avoir. En effet
 » dans le premier cas on donne beau-
 » coup moins à l'amour propre ; car l'or-
 » gueil naturel à l'homme lui fait trou-
 » ver toujours un peu dur de paroître
 » dans la dépendance d'un autre pour les
 » dons qu'il en a reçus ; ils sont autant
 » de liens qui enchaînent sa liberté ; au
 » lieu que dans le second , quoiqu'il en
 » coûte beaucoup à la vanité pour suppri-
 » mer ce qui lui sert d'aliment , néan-
 » moins son inquiète activité veut paroî-
 » tre céder par réflexion au plaisir secret
 » de se replier sur elle-même par un re-
 » tour raffiné de complaisance. Elle n'en
 » a sacrifié les dehors que pour la mieux
 » favoriser au-dedans. »

L'Orphelin Normand ou les petites causes & les grands effets, avec cette épigraphe :

Pulveris exigui jactu.

VIRGILE.

A Paris, chez Desventes de la Doué, libraire, rue S. Jacques, vis-à-vis le collège de Louis le Grand; 3^e. & 4^e. parties.

Ce roman finissoit à la fin de la seconde partie; Mathurin étoit marié & heureux, le marquis d'Herfons son bienfaiteur ne l'étoit pas moins; il lui devoit sa terre, il étoit reconnoissant; l'auteur a eu l'art d'allonger son histoire du double; le marquis avoit fait venir dans le village un homme qui pût traiter les malades; il se laisse séduire par les belles phrases d'un charlatan nommé d'Arlau, & il est la première victime de l'ignorance. D'Arlau s'empare de l'esprit du jeune marquis, lui représente qu'il est indécent à un jeune seigneur de dépenser son revenu dans sa terre, & l'engage à se rendre à Paris; le bien que son père faisoit dans le village est suspendu; Mathurin tâche de suffire seul à cette tâche importante; il

est aidé par Mlle d'Herfons & par le chevalier son frere; leur aîné, le marquis, se livre à toutes les dissipations de son âge; il se ruine; un jeune homme, qui est son ami, & dont le pere revient de l'Amérique avec une fortune immense, le console & l'introduit chez lui. M. Salmon, c'est le nom du millionnaire, arrange ses affaires, & lui fait épouser sa fille avec une riche dot; il exhorte le marquis à faire quelque chose; il achete une charge à la cour qu'il est bientôt forcé de quitter; son beau-pere l'engage à en prendre une autre; elle est payée; il s'agit d'avoir le brevet; il ne s'expédie point; il faut parler à la maîtresse de l'homme en place chargé de cette partie; le marquis la sollicite & parle beaucoup de reconnaissance; la Dame ne trouve pas qu'il s'explique assez; elle est contrainte de lui dire ce qui facilitera l'expédition de son brevet; c'est un présent qu'il lui fera. Le marquis revient à sa terre; son beau-pere prend de l'estime pour Mathurin; le chevalier devient amoureux de Josephine, la fille de ce bon payfan. D'Arlau le devient de la sœur de son maître; il cherche à lui plaire; mais pour éviter les dangers auxquels il

pourroit

pourroit être exposé si sa passion étoit rebutée, il se détermine à acquérir de nouveaux droits sur le marquis ; il a remarqué que Josephine est belle ; il propose à M. d'Herfons d'en faire sa maîtresse, & pour en faciliter les moyens il consent à l'épouser ; le bien de Mathurin la tente, il sera riche, & Mlle d'Herfons fera son bonheur particulier. Le marquis, qui étoit devenu sage, se laisse encore séduire ; mais la bassesse de d'Arlau est bientôt dévoilée ; il a fait faire une clef de l'appartement de la sœur de son maître ; le chevalier l'apprend par hasard, & l'épie pour sçavoir l'usage qu'il en fera. Il le surprend chez sa sœur, disposé à lui faire violence ; il l'arrête, le démasque aux yeux du marquis qui le renvoie & qui tougit des écarts où il l'a déjà entraîné, & des nouveaux auxquels il l'exposoit ; le chevalier épouse Josephine. Tel est le fond de ces deux dernières parties ; il y a des détails agréables & qui attachent ; mais elles ne nous paroissent pas d'un intérêt aussi soutenu que les premières.

Apolline & Dancourt, histoire véritable ;
par M. H. D. L. A Amsterdam, chez
Marc-Michel Rey ; à Lyon, chez Pierre

E

98 **MERCURE DE FRANCE.**

Cellier, libraire, quai S. Antoine; & à Paris, chez Dufour, libraire, rue de la Vieille Draperie, vis-à-vis Sainte-Croix, près du Pont Notre-Dame; 2 parties *in-12*.

Le comte d'Alphor s'étoit retiré dans sa terre, où il s'occupoit à faire du bien à ses vassaux; il se charge de l'éducation d'Apolline, jeune orpheline, dont les parens étoient trop pauvres pour lui donner des secours; il l'éleve avec Dancourt son propre fils; les deux enfans s'attachent l'un à l'autre par un sentiment qui devient plus vif & plus tendre à mesure qu'ils croissent en âge; le comte qui s'en apperçoit veut en arrêter le cours; mais il n'est plus tems; son fils est réellement amoureux; Apolline est sensible; ils n'aspirent qu'à être unis; le pere n'entre point dans ce projet; il étoit humain, mais il croyoit qu'il étoit indigne de lui de s'allier à des roturiers; il songe à tenter sur Dancourt les effets de l'absence; il feint un voyage & s'en fait accompagner; il s'arrête, comme par hasard, chez le marquis de Frinsac, dont la fille est très-aimable: ses charmes séduisent Dancourt; il consent à l'épouser; Mlle de Frinsac lui avoue qu'elle a aimé le che-

valier de Brevel , qu'elle a été foible , qu'elle sera bientôt mere ; cette confiance afflige Dancourt ; ceci rappelle sa chere Apolline , mais ne l'empêche pas de songer à remplir ses engagemens ; il veut répondre à la confiance de Mlle de Frinsac en mettant son honneur à couvert ; heureusement le chevalier revient , & Dancourt parvient à le faire unir à sa maîtresse ; il est rendu tout entier à sa chere Apolline ; mais les oppositions de son pere durent encore ; il obéit à l'ordre qu'il lui donne d'aller achever de se former à Paris ; il écrit à Apolline ; le pere intercepte les lettres , & en substitue d'autres qu'il écrit & qui désespèrent la tendre amante de son fils ; elle a été foible comme Mlle de Frinsac ; sa situation est la même ; elle va être mere , & elle est abandonnée ; le comte , instruit de son état , veut lui donner toutes sortes de secours , mais il attend qu'elle s'ouvre à lui. Apolline ne peut s'y résoudre ; elle quitte le château d'Alphor , & écrit qu'elle n'y reviendra plus ; le comte la regrette ; il a des remords de sa dureté , & sur-tout des artifices qu'il a employés pour la détacher de son fils ; il fait revenir Dancourt ; il apprend qu'il a été assassiné en chemin ;

il vole à son secours ; il respire encore ; on parvient à lui rendre la vie ; le meurtrier est arrêté , c'est le comte qui doit le juger ; ce meurtrier n'est autre chose qu'Apolline qui , furieuse contre son amant qu'elle croit coupable , a voulu se venger & le punir ; le comte s'accuse seul de ce malheur ; son fils vit ; il pardonne ; il unit les deux amans , & s'applaudit le reste de ses jours d'avoir fait leur bonheur. Il y a de l'intérêt , du sentiment & de l'agrément dans ce petit roman ; on désireroit un peu plus de vraisemblance dans les événemens , & plus de correction dans le style.

Amusemens poétiques ; par M. Legier. A Londres ; & se trouvent à Orléans , chez Couret de Villeneuve ; & à Paris , chez Lacombe , libraire , rue Christine ; brochure d'environ 220 p. in-8°. prix 36 f.

Ce même libraire , à qui nous devons un Horace d'une impression très-jolie , vient de faire imprimer avec autant de soin & d'élégance les œuvres de M. Legier sous le titre d'*Amusemens poétiques* , & les vers de cet écrivain facile & ingénieux seront en effet des amusemens très-agréables pour ses lecteurs. La dédicace , adressée à M. le comte de Creutz , ministre plénipotentiaire de la cour de Sué-

de, distingué par son amour pour les arts,
son goût & ses connoissances, est tournée
d'une maniere neuve & fine.

Inconstant dans ses goûts, volage en ses plaisirs,
Un désœuvré couroit le monde,
Et dans sa course vagabonde
Laissoit, sur tous ses pas, égarer ses desirs.
Chaque jour il erroit de rivage en rivage,
Le matin dans les bois, le soir dans les vallons,
Il charmoit l'ennui du voyage
Par quelques faciles chansons,
Et sans cesse cueilloit des fleurs sur les buissons
Qu'il rencontroit sur son passage.
Ainsi cueillant toujours & la rose sauvage
Et la marguerite des prés,
Et le bluet qui croît dans les épis dorés,
De tout ce bizarre assemblage
Le voyageur fit un bouquet,
Et long-tems sur sa route il chercha quelque objet
A qui son cœur en fit hommage.
Un jour, avec Minerve, il rencontra l'Amour,
De myrthes, de lauriers couronnant un génie
Qui tenoit dans ses mains le flambeau d'Uranie,
Et leur sourioit tour à tour.
L'Amour lui monroit un poëme
Qu'il regardoit d'un air distrait,
Que Bernard voudroit avoir fait,
Et que le dieu du goût avoit dicté lui-même.

Il méditoit profondément
Des objets de haute importance,
Et peut-être qu'en ce moment

Entre deux souverains il tenoit la balance.

« Mon bouquet, dit le voyageur,

» Ne convient point à la sagesse.

» Une austère & grave déesse

» Dédaigne le don d'une fleur.

» Je lui consacrerai les fruits de ma vieillesse;

» Alors je deviendrai son digne adorateur.

» Quant à ce petit dieu volage,

» Des bras de Rosis échappé,

» Il aime assez les fleurs, comme enfant du vil-
lage;

» Mais il m'a si souvent trompé!

» Et des illusions j'ai passé le bel âge.»

Econduisant ainsi ces deux divinités,

Il offrit son bouquet au philosophe aimable

Qu'elles avoient à leurs côtés,

Et ce léger présent lui parut agréable.

« Eh! quoi ce pèlerin, dit le couple sacré,

» Etourdi dans son air, frivole en son langage,

» Va, courant le pays, comme un homme égaré,

» Et ce fou cependant a choisi comme un sage.»

On trouve dans ce recueil des poésies de toute espèce, des épîtres, des fables, des madrigaux, des chansons. L'auteur paroît réussir sur-tout dans les contes. Il

narre avec beaucoup de grace, d'aisance & de rapidité. En général la muse est aimable & négligée; mais nous lui observerons que l'air de négligence sied mieux que la négligence même. Une muse légère doit ressembler à une jolie femme qui a toujours autant de goût dans son deshabilité que dans sa parure, & qui souvent a apporté d'autant plus de soin à sa toilette, qu'elle paroît y avoir moins songé.

Voici des vers charmans d'une épître à Amélie.

En vous voyant jeune & jolie ;
 Je vous jugeai folle à l'excès.
 Je vous crus de l'étourderie ,
 De l'amour pour nos airs français ;
 Du goût pour la coquetterie.
 Je vous jugeai dans mon erreur ,
 D'après Chloé, Flore & Junie ,
 Femmes de bonne compagnie ,
 Qui m'ont un peu gâté le cœur.

J'aime à vous voir, malgré l'usage,
 Epoux sans cesser d'être amans ,
 Dans la paix d'un petit ménage
 Vous prodiguer des noms charmans,
 Vous caresser comme au village

Et vous aimer comme au vieux tems.
 Lorsque le dieu qui suit vos traces
 Et qui sourit à votre époux ,
 Viendra tenir cercle chez vous ,
 Se croyant chez une des graces ,
 Souvenez-vous que l'amitié
 Doit être aussi de la partie ,
 Comme elle va souvent à pied ,
 Et qu'elle est sans cérémonie ,
 Sans éclat , sans pompe & sans train ,
 Chez vous souvent , belle Amélie ,
 Je m'offre à lui donner la main.

M. Légier aime à chanter les talens. Il
 dit à Mademoiselle d'Oligni.

Dites-moi donc par quel enchantement
 Vous sçavez peindre avec tant d'énergie ,
 De naturel , de grace & de magie
 Ce qu'à votre âge on a si rarement ;
 Ce don de l'ame , ignoré du vulgaire ,
 Ce sentiment si bien peint par Voltaire ,
 Que chez Julie on cherche vainement ,
 Et qu'à quinze ans , dans les bras de Glicere ,
 Je confondois avec l'emportement.
 Ah ! que Nanine étoit touchante & belle !
 Pour posséder & son cœur & sa main ,
 Du préjugé qui n'eut brisé le frein ?
 Tout le public étoit d'Olban pour elle.

A vos accens Sporus s'attendrissoit,
 Portoit sur vous un regard moins farouche.
 De quelques pleurs le charme adoucissoit
 Le fiel amer qui couloit de sa bouche.
 Des grands talens ce Sporus si jaloux,
 Laissoit tomber sa plume mercenaire.
 Je le voyois pleurer avec colere
 D'être forcé de s'attendrir pour vous.
 Vous le verrez, reptile méprisable,
 Sur vos talens, vos mœurs, votre beauté,
 De son venin répandre l'âcreté,
 Ou vous seriez le seul fruit estimable,
 Le seul bon fruit qu'il n'eût jamais gâté.

Spartacus, tragédie ; par M. Saurin, se-
 conde édition. A Paris, chez la veuve
 Duchesne, rue S. Jacques.

Les éloges qu'avoient donnés à cet ou-
 vrage des gens de lettres, qui ont assez
 de lumieres pour saisir à la lecture d'une
 pièce les beautés indépendantes du théâ-
 tre, & assez de courage pour annoncer
 leur estime avant le succès ; le succès mê-
 me qu'eut ensuite cette tragédie à la re-
 présentation, tout avoit irrité contre
Spartacus ces hommes qui veulent abso-
 lument être juges des nouveautés sans
 que personne les en prie ; qui ne louent que

E v

celles qu'ils adoptent, & qui, jusqu'ici, n'ont pas été heureux dans leur choix. L'ignorance & l'envie n'ont pas la vue bien nette. On les représente toutes deux avec des yeux louches & regardant de travers. Tout le monde sçait l'histoire de ce courtisan de Domitien dont parle Juvenal. Il étoit aveugle, & l'on examinoit dans le sénat à quelle sauce on mettroit un turbot énorme qu'on avoit apporté à l'empereur. Chacun en faisoit l'éloge à l'envi; mais sur-tout ce sénateur qui n'y voyoit pas, ne cessoit de se récrier sur la beauté du turbot, invitant tout le monde à l'admirer, & se tournant toujours à gauche, comme pour le montrer. Le poisson étoit à sa droite : *at illi dextra jacebat bellua*. Voilà l'emblème du critique ignorant. Venons à Spartacus.

La scène est dans son camp. Noricus, chef d'un corps de Gaulois & attaché à Spartacus, mais jaloux en secret de la gloire du général dont il auroit voulu partager le pouvoir, pressé d'ailleurs par les Romains qui offrent la liberté à ses Gaulois, paroît balancer sur le parti qu'il doit prendre. Son confident Sunnon tâche de l'attirer aux Romains, & Noricus lui-même penche vers eux; mais l'hon-

neur le retient dans le parti qu'il a embrassé.

Il faut tout bien peser au moment qu'on s'engage ;
Mais lorsqu'en un parti, Sunnon, l'on s'est jetté,
Regarder en arriere est une lâcheté.

On ne peut plus dès-lors l'abandonner sans blâme ;
Qui le quitte est léger, qui le trahit, infâme.

Nous ne doutons pas que les connoisseurs ne remarquent combien ces vers & tous ceux que nous rapporterons sont dans la maniere de Corneille. Ce qui caractérise les beaux vers de ce grand homme, c'est l'énergie du sens & de l'expression qui rejette toute espèce d'ornemens.

Noricus se rappelle avec admiration tout ce qu'a fait Spartacus. Né du sang des Rois Suèves, prisonnier des Romains avec sa mere Ermengarde qui lui a inspiré l'amour de la vertu & la haine des tyrans ; destiné au vil emploi de gladiateur, il a sçu changer son sort & celui de ses compagnons.

Tu connois des Romains les passe-tems cruels,
Ce spectacle de sang, & ces combats atroces
Où ce peuple vanté repaît ses yeux féroces,
Excite de la voix le triste combattant,
Le regarde tomber, l'observe palpitant,

E. vj

Veut qu'à lui plaire encore il mette son étude,
Et garde, en expirant, une noble attitude.

Spartacus a passé de cette indigne arène dans la carrière de la gloire. Déjà cinq fois vainqueur, il menace de faire tomber le Capitole & de démentir les oracles qui en assuroient l'éternité. Aussi doux dans le triomphe que terrible dans le combat, il désarmoit dans Tarente le soldat furieux qui la livroit au pillage. C'est dans cette ville qu'il a senti le pouvoir de l'amour. Il brûle pour une Romaine; mais, un intérêt plus pressant encore l'occupe & l'agite en ce moment. Il tremble pour sa mere. Elle est au pouvoir des Romains. Ils peuvent se venger sur elle des victoires de son fils. Il les croit capables de cette barbarie. Il a député vers eux pour leur offrir une rançon immense. Albin, son envoyé, paroît, un poignard sanglant à la main. Spartacus frémit. Albin lui apprend que les Romains ont menacé sa mere du supplice, si elle ne désarmoit son fils. Spartacus s'écrie :

Et voilà ce que sont aujourd'hui les Romains !

Ermengarde n'a répondu qu'en se frappant d'un poignard.

Je suis libre, dit-elle.

Tyrans, qui fait mourir brave votre pouvoir,
Dis à mon fils, Albin, ce que tu viens de voir.
Porte-lui ce poignard; & si je lui fus chère,
Que l'univers soit libre & qu'il venge sa mère.

Spartacus jure de la venger. On vient lui annoncer que la fille du consul Crassus est en sa puissance. Noricus lui rappelle le droit horrible des représailles, & l'exhorte à en user.

S P A R T A C U S.

Oui, je le veux, oui... la douleur m'égaré.
Les Romains m'ont appris à devenir barbare.

Il sort abîmé dans la douleur.

Emilie, fille de Crassus, ouvre le second acte avec Sabine. Cette suivante craint tout de Spartacus, qu'elle traite de barbare.

E M I L I E.

Aveugles que nous sommes!

Notre haine souvent juge ainsi des grands hommes.

De nos propres couleurs nous chargeons leurs portraits,

Et les défigurons en leur prêtant nos traits.

Ah! que pour le repos de la triste Emilie,

110 MERCURE DE FRANCE.

N'est-il tel, en effet, que Rome le publie !
Ah ! de l'humanité méconnoissant les droits ,
Et pour toute vertu n'offrant que des exploits ,
Que ne ressemble-t-il aux héros du vulgaire ,
Qu'on admire & qu'on craint , qu'on hait & qu'on
révère !

Il eût pu d'Alexandre émule fortuné ,
Remplissant l'univers & s'y trouvant borné ,
Sous son bras triomphant voir la terre asservie ,
Tout conquérir enfin , hors le cœur d'Emilie.

Emilie est cette même femme que Spartacus a sauvée dans Tarente. Elle ignoroit alors qu'elle fût la fille de Crassus. L'hymen de ce consul avec sa mere n'étoit pas encore déclaré. Spartacus lui a sauvé l'honneur & la vie. Elle lui doit tout ; mais l'amour avoit devancé la reconnaissance , & une action frappante avoit dès long-tems gravé dans son ame les traits du héros , qui fut depuis son bienfaiteur.

Rome , de Lucullus célébroit la victoire ,
Pour la première fois j'assistois à ces jeux
Où le sang prodigué de tant de malheureux
Coule pour le plaisir d'une foule inhumaine.
Mes yeux , avec horreur , se portoient sur l'arène ;
D'affreux cris de douleur , de sourds gémissemens

Se mêloient à la joie , aux applaudissemens.
 Un Cimbre , dont le front respirant la menace ,
 D'une large blessure offroit l'horrible trace ,
 De deux braves Gaulois avoit ouvert le flanc.
 Il les fouloit aux pieds , il nageoit dans leur sang ;
 Lorsque , pour le malheur & l'opprobre de Rome ,
 Sur l'arène soudain on vit paroître un homme ,
 Dont la stature noble & la mâle beauté
 Allioient la jeunesse avec la majesté.
 Cet homme , avec dédain , sur l'arène se couche.
 Il garde , en frémissant , un silence farouche.
 On voit des pleurs de rage échapper de ses yeux.
 Plein d'un brutal orgueil , le Cimbre audacieux
 Prend ce noble dédain pour amour de la vie ;
 Le frappe. . Celui - ci s'élançe avec furie ,
 Et présentant le fer à ses yeux effrayés ,
 De deux horribles coups il l'étend à ses pieds.
 Tout le peuple , à grands cris , applaudit sa vic-
 toire.
 Cet homme alors s'avance , indigné de sa gloire :
 « Peuple Romain , dit-il , vous , consuls & sénat ,
 » Qui me voyez frémir de ce honteux combat ,
 » C'est une gloire à vous bien grande , bien in-
 » signe ,
 » Que d'exposer ainsi , sur une arène indigne ,
 » Le sang d'Arioviste à vos gladiateurs.
 » Etouffez dans mon sang ma honte & mes fu-
 » reurs ,
 » Votre opprobre & le mien; oui, j'atteste le Tibre,

112 MERCURE DE FRANCE.

- » Que si Spartacus vit & se voit jamais libre ,
- » Des flots de sang romain pourront seuls effacer .
- » La tache de celui que je viens de verser. »

Ce récit, qui est de l'invention de l'auteur, est d'une grande beauté. Il y a d'ailleurs beaucoup d'adresse à ennoblir ainsi aux yeux du spectateur un personnage que la profession infâme, qu'il avoit exercée, mettoit tout près de l'avilissement. C'étoit un des inconvéniens du sujet, & c'est ainsi que le talent trouve dans les difficultés mêmes de quoi s'élever plus haut. *Indigné de sa gloire* est un mot qui, ailleurs, ne seroit qu'heureux, & qui, par la situation, devient ici sublime. C'est peindre, d'un seul trait, toute l'ame de Spartacus. Ce vers nous paroît égal aux plus beaux de Corneille. Sabine fait quelques reproches à Emilie sur sa foiblesse.

E M I L I E.

Sabine, on est bien près d'aimer ce qu'on admire.
Un grand homme eut toujours des droits sur notre
cœur,

Soit qu'à notre foiblesse il offre un protecteur,
Ou soit que la conquête illustre la victoire,
Et qu'aimer un héros ce soit aimer la gloire.

Soit que la conquête illustre la victoire
 n'est pas clair. Les quatre autres vers
 étoient assez beaux pour mériter qu'on
 refît celui-là. Sabine insiste.

Mais il fut notre esclave, & quoiqu'on le renom-
 me...

E M I L I E.

Va, dès long-tems l'esclave a fait place au grand
 homme.

Spartacus est né pour apprendre aux humains,
 Ce que peut un mortel en qui le ciel allie
 La force du courage à celle du génie.
 Que l'on naisse monarque, esclave ou citoyen,
 C'est l'ouvrage du sort, un grand homme est le
 sien.

Spartacus paroît. Il reconnoît avec sur-
 prise dans la fille de Crassus cette femme
 qu'il a sauvée à Tarente, & qu'il adore. Il
 laisse entrevoir ses sentimens. Emilie dis-
 simule à peine les siens.

Ah! Spartacus, pourquoi sommes-nous ennemis?

S P A R T A C U S.

Pourquoi dans Rome, hélas! avez-vous pris nais-
 sance?

É M I L I E.**Je lui dois mon amour.****S P A R T A C U S.****Je lui dois ma vengeance.****Ma mere attend de moi le sang de ses bourreaux ;
L'univers en attend le terme de ses maux.**

Emilie se flatte que Messala , qui doit venir trouver Spartacus de la part du consul , pourra obtenir un accommodement ; mais Spartacus jure de ne jamais donner la paix aux Romains. Albin vient lui apprendre que toute l'armée demande à grands cris la mort d'Emilie ; qu'on veut immoler cette victime aux mânes d'Ermengarde & du fils de Noricus que les Romains ont aussi fait périr. Il sort pour contenir les mutins & pour défendre les jours de son amante. Il rentre au troisième acte , suivi des chefs de l'armée & de Noricus qui porte la parole pour tous. Il lui objecte l'exemple des Romains. Spartacus lui répond.

Serez-vous criminels & barbares comme eux ?**Vous êtes plus vaillans , soyez plus généreux.****La grandeur d'ame est rare & la valeur commune.****Jusqu'ici nos drapeaux ont fixé la fortune.**

Ah ! si nous aspirons à des lauriers nouveaux ,
Vengeons - nous en soldats & non pas en bour-
reaux.

Noricus & les chefs persistent dans leur
demande.

S P A R T A C U S.

Eh ! bien à vos fureurs moi-même je me livre.
Spartacus ne veut plus ni commander ni vivre.
Suivez d'un noir transport l'égarement fatal ,
Et tout souillés du sang de votre général ,
Plongez vos bras fumans dans le sein d'Emilie ,
D'un si grand attentat effrayez l'Italie.
Mais sachez que bientôt l'un de l'autre jaloux ,
La soif de commander vous divisera tous.
Que par les fondemens votre ligue s'appée ,
Sera , dans peu de tems , détruite & dissipée ;
Qu'il faut , pour être uni , le ciment des vertus ,
Encore une victoire , & Rome n'étoit plus.
La liberté , par vous , eût relevé son temple.
Du monde vous étiez les vengeurs & l'exemple.
Vous en ferez l'horreur. Frappez. Voilà mon sein,
J'ai trop vécu.

Noricus & les chefs tombent à ses
pieds. Spartacus leur pardonne ; mais il
espère qu'ils répareront à force de valeur
la faute qu'ils ont commise. Messala pa-

roit. Il déclare d'abord qu'il ne vient point traiter de la paix, mais simplement de la rançon d'Emilie, & que Crassus ne l'a pas député comme consul, mais comme pere. Il ose rappeler à Spartacus qu'il a été l'esclave de Rome.

S P A R T A C U S.

Leur esclave ! & quel droit me met entre vos mains ?

A quel titre, au berceau, ravi par les Romains,

Le fils d'Arioviste a-t-il porté vos chaînes ?

Rome m'opposera ses fureurs inhumaines !

Elle voudra s'en faire un titre révééré !

Quoi ! son ambition, à qui rien n'est sacré,

Désole mon pays & massacre mon pere,

Traîne en captivité le fils avec la mere,

Et prétend s'arroger un juste droit sur eux.

C'est le droit qu'un brigand a sur le malheureux

Dont il prend, dans un bois, la dépouille sanglante.

Rome, tu n'as sur lui que d'être plus puissante.

Mais à la terre enfin le ciel donne un vengeur.

Il est tems de marquer un terme à ta fureur.

Il est tems d'écraser une superbe race,

Un peuple de tyrans, dont l'insolente audace

Se vante que les dieux ont formé l'univers

Pour la gloire de Rome & pour porter ses fers.

Messala lui représente qu'avant de ve-

nir à bout d'un si grand deffein, il a bien des obstacles à furmonter.

S P A R T A C U S.

Il faut les vaincre & non pas les compter.
 Tout projet, qui n'est pas un projet ordinaire,
 Veut que l'on exécute & non qu'on délibère.
 J'ose tout espérer : Les miracles sont faits
 Pour qui veut fermement la mort où le succès.

Messala voudroit le pressentir sur un accommodement ; mais voyant qu'il n'y a nul moyen de l'espérer, il se restreint à offrir une rançon pour Emilie, & prie Spartacus de la fixer. Celui-ci répond.

Spartacus ne fait point de la guerre un commerce.

Je vous rends Emilie.

Messala se retire. Emilie vient demander à Spartacus le succès de l'entrevue. Il lui apprend le sacrifice qu'il vient de faire.

E M I L I E.

Ta magnanimité
 Te donne droit au moins à ma sincérité.
 Spartacus, ta vertu si hautement éclate,
 Je te dois tout enfin ; que je serois ingrate,

Si, prête à te quitter, de vains déguisemens
 Te déroboient encor mes secrets sentimens.
 Non, d'un trop noble feu je me sens l'ame atteinte
 Pour vouloir, avec toi, m'abaisser à la feinte.
 Je t'aime. . reçois-en le généreux aveu
 Qu'au moment de te dire un éternel adieu,
 Mon estime te fait, & non pas ma foiblesse.

Cette déclaration d'amour, vraiment romaine, est une des plus belles & des plus neuves qui soient au théâtre. Le sentiment est ici mêlé à la grandeur. Quand Viriate dit à Sertorius,

Etes - vous trop pour moi ? Suis - je trop peu pour
 vous ?

C'est m'offrir, &c. ♡

Elle n'est que grande & politique; mais Emilie intéresse. Ce n'est pas cet amour qui déchire le cœur ; c'est cette espèce d'intérêt qui élève l'ame en l'attendrissant ; c'est un sentiment noble & doux. Nous préférons aujourd'hui les mouvemens violens, non pas que nous soyons plus sensibles que nos peres ; mais c'est que nous sommes plus usés, que nos ames sont plus paresseuses & plus rassasiées. Aussi nous aimons mieux la chaleur qui entraîne que la sensibilité qui péné-

tre. Jamais ce mot de sensibilité ne fut plus répété, parce que jamais elle ne fut plus rare, comme on parle plus de vertu, à mesure qu'on a plus de vices.

Emilie retourne au camp de Crassus, & son amant se prépare au combat. Il a triomphé dans l'intervalle du troisième acte au quatrième. Crassus, renfermé dans son camp & investi de toutes parts, est réduit à la dernière extrémité; mais Noricus respire la vengeance. Spartacus l'a outragé. Il l'a traité de lâche devant toute l'armée, au moment où il rallioit sa troupe, repoussée deux fois. Sunnon irrite encore ses ressentimens. Il lui conseille de se venger. Ses Gaulois occupent le poste important qui domine le camp des Romains. Il se voit le maître de donner la victoire à l'un des deux partis. Il est prêt à se décider. Soudain Spartacus paroît avec les chefs de l'armée, avoue devant eux qu'il a eu tort d'offenser un brave homme; qu'il a été d'autant plus injuste envers Noricus, que c'est à ses deux attaques inutiles qu'il a dû le succès de la troisième.

Touchez dans cette main, embrassez votre ami,
 Qui, honteux de la faute & non pas de l'excuse,
 Vous demande pardon, & lui-même s'accuse.

N O R I C U S.

Spartacus est donc fait pour triompher toujours ?

Il paroît content de cette réparation. Spartacus est sur le point de donner une audience à Crassus, & déterminé à ne lui rien accorder. Il croit toucher au moment d'un triomphe complet. Le consul vient traiter avec lui. Rome le lui a permis.

S P A R T A C U S.

Vous, traiter avec moi ! Rome, avec un rebelle !
Et dont la tête encore est proscrire par elle !
D'un semblable traité le sénat rougiroit,
En tireroit le fruit & vous défavoueroit.

Mais enfin, ajoute-t-il, quelles conditions m'offrez-vous ?

C R A S S U S.

Vos soldats, Spartacus, seront faits citoyens.
Rome, à leur subsistance, assignera des biens.
On fera chevalier le chef qui vous seconde,
Avec nous, au sénat, vous régirez le monde.

S P A R T A C U S.

Du tems des Scipions j'aurois pu l'accepter.

Voilà encore un trait de Corneille, &
de Corneille dans sa plus grande force,
comme

J. U. I. N. 1769. 121
comme l'a dit l'auteur du siècle de
Louis XIV.

Spartacus résume les propositions de
Crassus ; mais , (poursuit-il).

Mais peut-être demain sénateurs , citoyens
Seront en mon pouvoir ainsi que tous vos biens :
J'ordonnerai du sort de ces maîtres du monde.
Je verrai sur quel droit ce grand titre se fonde ,
Et si soumettant tout aux loix du consulat ,
Il faut que Rome existe & qu'elle ait un Sénat.

Crassus répond que les dieux ont pro-
mis l'Univers aux Romains.

S P A R T A C U S .

Du peuple, cette fable éleva le courage.
On fit parler les dieux ; mais on leur fit outrage.
Tous les foibles mortels sont égaux à leurs yeux ;
Et le droit d'opprimer n'émane point des cieux.

Crassus a recours à sa dernière ressource. Il offre à Spartacus la main d'Emilie. Le héros est ébranlé un moment ; mais l'intérêt du monde l'emporte sur celui de son amour. Il refuse Emilie & ne laisse à son père que deux partis , celui de combattre ou celui de se rendre. Le consul le quitte , résolu de vaincre ou de mou-

F

122 MERCURE DE FRANCE.

rit. Emilie revient au cinquième acte pour essayer de fléchir son amant.

S P A R T A C U S.

J'aurois donc combattu pour mon propre avantage ?

Je ne mériterois qu'un opprobre éternel ,
Si le vil intérêt d'aggrandir un mortel
M'eût fait rougir de sang vos fleuves & vos plaines.

Non... tout est abattu sous les aigles romaines.
La terre gémissante appelloit un vengeur.
J'osai l'être. A son tour Rome craint un vainqueur.

Je n'aurai point en vain confondu leur audace,
Ni vaincu des tyrans pour me mettre à leur place.

Emilie, après des instances inutiles, lui déclare qu'après la démarche qu'elle a faite, il faut qu'elle réussisse ou qu'elle meure. Elle leve le poignard sur elle-même.

Sauve Rome & mon pere, où je péris,

Dans le même instant Spartacus apprend que Noricus, vendu secrètement aux Romains, attaque d'un côté avec les Gaulois, tandis que Crassus attaque de deux autres côtés. Il vole aux ennemis ;

mais il n'étoit plus tems. Crassus paroît vainqueur, & un moment après on amène Spartacus enchaîné. Il s'étoit élancé sur Noricus au fort de la mêlée; il l'avoit percé de part en part, & ne pouvant pas retirer son épée, il s'étoit trouvé défarmé & bientôt captif. Crassus lui rappelle les hauts projets qu'il a si vainement conçus.

S P A R T A C Ū S.

Brave-moi, tu le peux; réduit à son courage;
Le malheureux se rait & le lâche l'outrage.

On vient dire à Crassus qu'un gros d'ennemis fait encore résistance. Il sort. Spartacus profite de cet instant pour demander à Emilie une dernière preuve de son amour, le poison ou le fer. Elle frémit, mais il insiste; elle se frappe de son poignard & le lui présente. Il se perce du même fer. Ils tombent dans les bras l'un de l'autre aux yeux de Crassus qui rentre pour les voir expirer.

S P A R T A C Ū S.

D'amour & de vertu, ta fille, exemple rare;
Tout fumant de son sang, m'a remis ce poignard;
Je lui dois le bonheur d'échaper à ton char.

F ij

Spartacus, expirant, brave l'orgueil du Tibre]
 Il vécut, non sans gloire, & meurt en homme
 libre.

Le lecteur a sans doute remarqué assez de beautés dans ce que nous avons rapporté de cet ouvrage pour justifier les éloges que lui donna, dans sa naissance, une classe choisie de gens de lettres & d'amateurs. Le rôle de Spartacus est conçu avec autant de force que de grandeur. Nous sommes de l'avis de ceux qui auroient mieux aimé qu'il ne fût pas né d'un Roi, & l'auteur ne s'en éloigne pas dans sa préface. Il a voulu effacer cette idée de gladiateur; mais quand on brave un préjugé, il ne faut pas le braver à demi. Emilie est un rôle digne de Corneille. Son caractère se soutient parfaitement d'un bout de la pièce à l'autre. Ces deux rôles bien remplis suffisent pour faire réussir l'ouvrage à la représentation, & les beaux détails qui y sont répandus en foule lui assurent un succès durable à la lecture.

Ce qui pourroit affoiblir un peu l'intérêt de la pièce, c'est qu'elle semble composée de parties détachées, plutôt que d'une seule & même action. Il y a des situations répétées; ce qui, dans un sujet simple,

étoit difficile à éviter. Le but général de l'ouvrage, c'est de sçavoir qui triomphera, de Spartacus ou des Romains, & les événemens paroissent amenés pour faire briller le caractere du héros. Nous avons de très-beaux drames au théâtre qui n'ont pas une autre construction. Rome sauvée, par exemple, n'a pas un objet différent de celui de Spartacus. Qui l'emportera de Catilina ou des Romains? La pièce semble faite d'ailleurs pour aggrandir Cicéron; & Rome sauvée est sûrement un admirable ouvrage. Il ne faut exclure aucun genre, sur-tout quand on y voit l'empreinte du génie. Il y a des pièces d'un intérêt plus pressant. Mais pourquoi ne veut-on pas que l'admiration soit un ressort théâtral? Pourquoi s'ôter un plaisir & ne vouloir éprouver qu'une sorte d'affection? Ne peut-on pas être ému sans être déchiré? Ne voulons-nous connoître que les extrêmes? Le théâtre de Corneille, presque tout entier, n'est fondé que sur le plaisir de l'admiration. Ceux qui prétendent que ce sentiment ne suffit pas pour remplir au théâtre les ames bien nées, oseroient-ils le dire devant la statue du grand Corneille? Oseroient-ils démentir les larmes du

grand Condé, & celles que nous versons encore tous les jours au cinquième acte de Cinna? La nature & l'expérience réfutent tous ces systêmes exclusifs, toutes ces poëtiques d'un jour que l'on fait pour ses amis ou contre ses ennemis. Le public, sans écouter tous ces prétendus Aristarques, se laisse toujours pénétrer au sentiment de la générosité & de la grandeur. Il laisse couler ses larmes sans songer si ces douces larmes qu'il verse en coûteront d'ameres à l'envie.

Traité de Tactique pour servir de supplément au cours de Tactique théorique, pratique & historique, avec cette épigraphe: *Non tam multitudo & virtus indocta, quam Mars & exercitium solent præstare victoriam. Veget. lib. 1. cap. 1;* par M. Joly de Maizeroy, lieutenant-colonel d'infanterie. A Paris, chez Merlin, libraire, rue de la Harpe; 2 vol. in-8°.

M. Joly de Maizeroy, dans son cours de Tactique, avoit exposé les usages militaires des anciens, & leurs divers genres d'ordonnances; il s'étoit arrêté sur toutes les dispositions qu'on peut prendre dans un jour de bataille, & les avoit démon-

trées en appuyant les préceptes sur les meilleurs exemples anciens & modernes. Ce nouveau traité marche à la suite du premier ouvrage ; il commence par donner un détail de la tactique romaine , il prouve , à ce sujet , que les Romains n'ont rien emprunté des Grecs. Cette dissertation intéressante est suivie de la retraite d'Antoine , après son expédition dans la Médie. Toute la science de tactique est réduite à cinq points principaux qui dérivent successivement l'un de l'autre, l'ordonnance , le campement , la marche , le développement & l'action. L'auteur parcourt chacune de ces parties , & détaille avec soin toutes les opérations qui y ont rapport. Il offre ensuite un tableau précis du génie militaire de nos ancêtres , ce qui lui donne occasion de parler de l'ancienne chevalerie ; il termine ces recherches par les descriptions des batailles de Creci & d'Azincourt , & de celle de Juberth entre les Espagnols & les Portugais. M. de Maizeroy compare l'ordre des Anglois à Creci avec la disposition de Narsés contre Totila. Ce Narsés qui succéda à Belisaire dans le commandement de l'armée d'Italie , n'avoit fait qu'une seule campagne sous ce célèbre général ; il a prouvé que le génie , con-

duit par l'étude sans beaucoup d'expérience, pouvoit former un capitaine. La bataille qu'il gagna contre Totila fut un chef-d'œuvre de disposition; elle détruisit entierement le royaume des Goths. Le tableau de l'état où étoit la tactique & la milice romaine vers le tems de Justinien I, présente des réflexions importantes que les militaires doivent méditer, & dont ils peuvent tirer de grands avantages. L'ouvrage est terminé par quelques détails sur les stratagèmes permis à la guerre; ce sont des remarques sur Polyen & Frontin; elles sont suivies de plusieurs maximes dont nous citerons la dernière.

« On peut remarquer qu'il est certaines
 » parties où un général excelle plus que
 » dans les autres. M. de Montecuculi
 » étoit admirable dans les marches; M.
 » de Turenne n'avoit pas son égal pour
 » la conduite & l'événement d'une cam-
 » pagne; personne n'étoit plus propre
 » pour un jour de bataille, que le prince
 » de Condé. Qui peut se flatter, après
 » cela, de posséder dans le plus haut de-
 » gré toutes les parties de l'art. » Cet ou-
 vrage est digne de celui qui l'a précédé; on ne sçauroit trop applaudir au zèle d'un militaire pour son art, & à celui qui le porte à communiquer les lumières qu'il a

acquises par ses études, ses réflexions & ses expériences. Ces deux ouvrages doivent être entre les mains de tous les officiers; ils y trouveront des préceptes, & des connoissances nécessaires qu'ils ne peuvent se dispenser d'acquérir.

La Médecine pratique, rendue plus simple, plus sûre & plus méthodique. On commence par le traité des maladies de la tête pour servir de suite à la médecine de l'esprit; par M. le Camus, docteur regent de la faculté de médecine en l'université de Paris, ancien professeur des écoles, agrégé honoraire du collège royal des Médecins de Nancy, membre des académies royales d'Amiens, de la Rochelle, & de la société littéraire de Châlons-sur-Marne. A Paris, chez Ganeau, libraire, rue S. Severin, près l'église, aux armes de Dombes & à S. Louis; in-12. 147 p.

La médecine pratique est destinée à servir de suite à la médecine de l'esprit; M. le Camus n'en présente aujourd'hui qu'une partie; c'est celle qui concerne les maladies de la tête; elle est précédée d'un mémoire sur le cerveau. L'auteur propose un système sur la généra-

tion; il l'appuie sur des faits, & le lie à la manière uniforme dont la nature opère dans la reproduction des êtres; son procédé est le même dans les animaux & les végétaux; ceux-ci viennent d'une graine, & le cerveau est cette graine pour l'animal. M. le Camus essaie de démontrer ce que plusieurs sçavans anatomistes modernes ont présenté simplement comme des conjectures; il n'a rien négligé pour donner à son système toute la vraisemblance possible; & s'il n'est pas vrai, il est du moins ingénieux & suppose beaucoup de connoissances. Après avoir réfléchi sur la production & le développement du corps humain, on considère son organisation; cet examen pris dans la nature même, conduit aux grands principes de la médecine pratique. On les applique à toutes les maladies, en commençant par celles de la tête. C'est aux médecins à prononcer sur le mérite de cet ouvrage que ceux, qui ne le font pas, liront toujours avec plaisir.

Tableau historique des sciences, des belles-lettres & des arts dans la province de Picardie, depuis le commencement de la monarchie jusqu'en 1752; par le P. Daire, religieux célestin, agrégé

à l'académie de Rouen. A Paris, chez
Hérissant fils, rue S. Jacques, in-12.
208 pag.

Cet ouvrage est présenté par l'auteur comme l'essai d'un plus grand auquel il travaille depuis long tems. Le P. Daire propose de faire connoître tous les hommes illustres que la Picardie a produits ; il fixe d'abord l'état de cette province ; elle étoit comprise dans la seconde Belgique, qui fut démembrée lors de la décadence de la maison de Charlemagne ; la Picardie devint une province séparée qui ne fut pas connue sous ce nom avant l'onzième siècle ; on n'y comprend que les villes qu'elle contient dans les cartes des Sansons ; l'auteur l'envisage sous ces trois points de vue, belliqueuse, commerçante & sçavante : il traite rapidement de ses guerriers & de ce qu'elle a fait pour le commerce : la dernière partie est plus étendue, quoiqu'aussi précise ; elle est divisée en plusieurs sections, les sciences, les belles-lettres & les arts ; on fait connoître tous ceux qui se sont distingués dans ces différens objets. Nous ne pouvons que donner de justes éloges au travail du P. Daire ; il seroit à souhaiter qu'on publiât de même des notices des

grands hommes de chaque province ; ce seroit un secours précieux pour l'histoire littéraire , & cela contribueroit sans doute à reveiller & à nourrir l'émulation.

Les Nuits d'Young , traduites de l'Anglois ; par M. le Tourneur. A Paris , chez le Jai , rue S. Jacques.

« Si Edouard Young n'eût été qu'un
 » habile théologien d'Angleterre , sa vie
 » intéresseroit peu la postérité. Le mé-
 » rite du docteur est ignoré de l'Eu-
 » rope & déjà oublié dans sa patrie ;
 » mais le grand poète , l'écrivain ori-
 » ginal est sûr d'accompagner à l'im-
 » mortalité les Swift , les Shaftesbury ,
 » les Pope , les Addison , les Richardson
 » dont il fut l'ami ou l'associé littéraire.
 » Il eut part au célèbre ouvrage du spec-
 » tateur. Il a survécu le dernier de ce
 » groupe d'auteurs fameux qui ont illus-
 » tré l'Angleterre & le commencement
 » de notre siècle. Young eut moins de
 » goût que ces écrivains ; mais on diroit
 » qu'il dédaigna d'en avoir. Ennemi jus-
 » qu'à l'excès de tout ce qui sentoit l'imi-
 » tation , il a abandonné son imagination
 » à elle-même. Né pour être original , il
 » a voulu l'être & remplir une tâche qui

» lui fût propre. Quittant les routes or-
 » dinaires, c'est au milieu des tombeaux
 » qu'il est allé bâtir le monument de son
 » immortalité. C'étoit le placer dans des
 » lieux où il avoit le moins à craindre de
 » se voir suivi par des rivaux. Le poëme
 » des nuits ou complaints présente des
 » défauts nombreux qu'il est presque aussi
 » facile d'éviter que d'appercevoir ; mais
 » ce n'en est pas moins la plus sublime
 » élégie qui ait jamais été faite sur les
 » misères de la condition humaine, &c. »

Tel est le commencement du discours
 qui précède la traduction d'Young. On
 voit, en le lisant, que M. le Tourneur
 étoit digne de traduire ce poëte Anglois.
 Il a l'enthousiasme & l'élévation néces-
 saires pour être à la hauteur de son origi-
 nal. Peut-être cet enthousiasme égare-t-il
 un peu ses opinions. Il paroît croire que
 l'auteur des nuits *dédaigne d'avoir du*
goût. Ce *dédain* auroit été assez mal fon-
 dé. On peut avoir du goût, avec Virgile,
 avec Horace, sans craindre de trop s'a-
 baisser. Il n'est que trop commun dans la
 première effervescence de la jeunesse de
 s'imaginer que le goût est l'apanage de
 la médiocrité. On est dupe à cet âge de
 tout ce qui ressemble à la grandeur. On ne
 fait pas réflexion que les écrivains qui

134 MERCURE DE FRANCE.

ont manqué de goût ont été presque tous des hommes du second ordre, nés dans un tems de décadence. Tous les écrivains du siècle d'Auguste qui, en vérité, n'étoient pas médiocres, avoient du goût ; parmi nous Racine, Moliere, la Fontaine, auteurs très-originaux, avoient du goût. Corneille est excusable d'en avoir manqué, parce qu'il a succédé immédiatement à la barbarie. Aujourd'hui on ne le seroit pas, parce qu'on est entouré de lumieres

Young avoit sous ses yeux Pope & Addison, & s'il n'a point eu autant de goût qu'eux, c'est qu'il n'étoit pas si heureusement organisé & qu'il n'avoit pas un sens aussi droit. Il n'y a pas de quoi l'en féliciter. Quant au génie, il étoit certainement plus difficile de faire la scène du sénat dans le Caton, ou l'essai sur l'homme, que de rebattre dans sept ou huit mille vers tous les lieux communs sur le tems, sur la mort & sur l'éternité, & d'y sémer quelques traits sublimes & quelques belles images. On lira beaucoup plus souvent l'essai sur l'homme que les nuits. M. le Tourneur pense qu'il étoit très facile d'éviter les défauts de cet ouvrage. C'est ne pas connoître les hommes. Les défauts d'Young sont inhérens à son gé-

, & ne peuvent en être arrachés. Son imagination est ardente & déréglée. Empêcher ses écarts, c'est arrêter sa marche; c'est, au travers de vingt idées bizarres ou folles qu'il en atteint une grande & vraie; c'est en se répétant qu'il parvient à s'échauffer & à renchérir sur lui-même. Frappé d'un sentiment profond quand il commença d'écrire, il l'eut bientôt exhalé; mais on voit qu'il cherche à le faire renaître; qu'il ranime sa douleur; qu'il étend la sphère de ses réflexions, & ce qui n'étoit d'abord qu'une élégie devient un long sermon sur le monde, sur Dieu, sur les astres & le jugement dernier.

Young étoit né en 1684. Son pere étoit doyen de Saram & curé d'Upham. Le fils étudia quelque tems le droit, y renonça pour travailler au théâtre, fit une tragédie de *Busiris* & une de *la Vengeance*, & un poëme sur le jugement dernier. N'ayant pu obtenir une place au parlement de Cirencester, il se tourna vers l'étude de la théologie, & fut nommé chapelain du Roi, & deux ans après curé de Wellwin, avec 300 liv. sterlings de revenu. Il épousa Miladi Betti Lée, veuve du colonel Lée & fille du comte de Litchfield. Vers l'année 1741 la mort lui enleva, en moins de trois mois, sa fem-

me & les deux enfans qu'elle avoit eus de son premier mari. Il les aimoit aussi tendrement que s'ils eussent été les siens, & ils le méritoient. Telle fut l'occasion de son poëme des nuits. Il mourut le 12 Avril 1765, & fut enterré sous l'autel de son église à côté de sa femme.

Ces détails sur la vie d'Young sont tirés du discours préliminaire qui en contient beaucoup d'autres fort curieux, & qui est écrit en général avec noblesse & intérêt. Il seroit à souhaiter qu'on n'y trouvât pas de tems en tems de la recherche & de l'affectation dans les termes & de l'obscurité dans les tournures. En voici quelques exemples. *Semblable à ces lampes sépulcrales, son génie brûla dix années sur les tombeaux de ses amis. Son génie étoit naturellement auguste & solennel*, il est difficile de concevoir ce que c'est qu'un *génie solennel*. Voici une période qui n'est pas plus aisée à entendre. « Si » l'écrivain, au lieu de peindre de mé- » moire des sentimens affoiblis, ou de » s'en prêter de factices qu'il n'éprouva » jamais pour lui-même, exprimoit ses » idées & ses sensations à mesure qu'il » les reçoit, non pas, il est vrai, dans » ces premiers instans de trouble où l'a- » me, employée toute entière à sentir, ne

» peut produire hors d'elle que des mo-
 » nosyllabes , que des sons inarticulés , &
 » se répand en désordre par tous les or-
 » ganes ; mais dans cet instant où l'ame se
 » partageant entre la sensation & la réflé-
 » xion, commence à devenir assez tranquil-
 » le pour se voir agitée , & peut se rendre
 » compte de toutes ses impressions ; s'il
 » fixoit alors sur le papier les idées fugiti-
 » ves, les réflexions extraordinaires, les
 » illuminations soudaines qui passent de-
 » vant sa pensée; s'il laissoit ses sentimens
 » s'exprimer eux-mêmes, que l'ame alors
 » tendue seroit bien autrement retentif-
 » sante & rendroit bien d'autres sons! »

Ce que l'on conçoit bien s'exprime
 clairement, a dit Boileau. Apparemment
 que l'auteur n'a pas très-bien conçu lui-
 même ce qu'il vouloit dire dans cette
 phrase, dont il est impossible de pénétrer
 le sens.

On retrouve quelquefois ces mêmes
 défauts dans la traduction ; mais ils sont
 bien rachetés par l'énergie du style & l'a-
 bondance des images. Elles ne sont pas
 toutes nobles & naturelles ; mais le tra-
 ducteur conserve toujours la couleur de son
 original , même en changeant quelquefois
 le dessein. Pour mettre une espèce d'ordre
 dans le désordre d'Young , il a partagé

138 MERCURE DE FRANCE.

l'ouvrage en vingt-quatre nuits ou chapitres. Nous allons en rapporter quelques morceaux.

« Une heure sonne. Nous ne comptons
» les heures qu'après qu'elles sont per-
» dues. C'est donc sagesse à l'homme de
» donner au tems une voix. Le son de
» l'airain retentit au fond de mon ame.
» Je la sens tressaillir comme à la voix
» de l'ange du jugement. Si j'ai bien en-
» tendu, la cloche a sonné la dernière de
» mes heures. Où sont maintenant celles
» qui l'ont précédée? Elles sont avec les
» années qui ont vu naître le monde. Ce
» signal m'annonce qu'il faut quitter la
» vie. O! combien il me reste de choses
» à faire! *Mes espérances & mes craintes*
» *se réveillent dans le trouble.* Tout mon
» être est en allarme. Où vais-je! du bord
» étroit de la vie j'abaisse mes regards
» tremblans. Dieu! quel abîme sans
» fond! épouvantable éternité, c'est toi
» que mon œil rencontre. Je n'en peux
» douter. Tu dois t'attacher à mon être.
» Et comment l'éternité peut-elle appar-
» tenir à un être fragile? A moi qui n'ai
» pas une heure en propriété! »

Peut-être n'est-il pas hors de propos de
comparer aux idées d'Young sur la mort,

celles du Cicéron de la France & du Racine de la Chaire, de Massillon, sur le même sujet. Écoutez d'abord l'Anglois.

« Les hommes vivent comme s'ils ne de-
 » voient jamais mourir ; à les voir agir ,
 » on diroit qu'ils n'en sont pas bien per-
 » suadés. Ils s'allarment pourtant, lors-
 » que la mort frappe près d'eux quelque
 » coup inattendu. Les cœurs sont dans
 » l'effroi ; mais quoique nos amis dispa-
 » roissent, & que nous soyons blessés
 » nous-mêmes du coup qui les tue, la
 » playe ne tarde pas à se cicatrifer. Nous
 » oublions que la foudre est tombée, dès
 » que ses feux sont éteints. La trace du
 » vol de l'oiseau ne s'efface pas plus vite
 » dans les airs, ni le sillon du vaisseau sur
 » les ondes que la pensée de la mort dans
 » le cœur de l'homme. Nous l'ensevelif-
 » sons dans le tombeau même où nous en-
 » fermons ceux qui nous étoient chers ;
 » elle s'y perd avec les larmes dont nous
 » avons arrosé leurs cendres. »

Voici un morceau à-peu-près semblable dans l'Orateur François.

« La mort nous paroît toujours comme
 » l'horifon qui borne notre vue. S'éloi-
 » gnant de nous à mesure que nous en
 » approchons, nous ne croyons jamais
 » pouvoir y atteindre. Chacun se promet

» une espèce d'immortalité sur la terre.
 » Tout tombe à nos côtés. Dieu frappe
 » autour de nous nos proches, nos amis,
 » nos maîtres; & au milieu de tant de
 » têtes & de fortunes abattues, nous de-
 » meurons fermes comme si le coup de-
 » voit toujours porter à côté de nous, &
 » que nous eussions jetté ici-bas des raci-
 » nes éternelles. »

Les deux manières sont très-différen-
 tes, quoique le fonds des pensées soit le
 même. C'est au lecteur à choisir. Nous
 allons lui offrir encore quelques lignes de
 Massillon sur la mort, fort ressemblantes
 aux idées éparées dans Young.

« Le premier pas que l'homme fait
 » dans la vie est aussi le premier qui l'ap-
 » proche du tombeau. Dès que ses yeux
 » s'ouvrent à la lumière, l'arrêt de mort
 » lui est prononcé, & comme si c'étoit
 » pour lui un crime de vivre, il suffit
 » qu'il vive pour mériter de mourir.
 » Nous portons tous en naissant la mort
 » dans notre sein. Il semble que nous
 » ayons sucé dans les entrailles de nos
 » meres un poison lent avec lequel nous
 » venons au monde, qui nous fait lan-
 » guir ici-bas les uns plus, les autres
 » moins; mais qui finit toujours par le
 » trépas. Nous mourons tous les jours.

» Chaque instant nous dérobe une por-
 » tion de notre vie & nous avance d'un
 » pas vers le tombeau. Le corps dépérit ;
 » la santé s'use , tout ce qui nous envi-
 » ronne nous détruit. Les alimens nous
 » corrompent, les remedes nous affoi-
 » blissent. Ce feu spirituel qui nous ani-
 » me au dedans nous consume , & toute
 » notre vie n'est qu'une longue & pénible
 » agonie. »

Les idées d'Young sur le tems sont vastes & vraiment poétiques. « A l'heure
 » mémorable dont une éternité prépara
 » l'étonnante merveille , lorsque Dieu
 » voulant produire féconda le néant,
 » conçut dans son sein la nature , enfanta
 » l'univers , & fit couler une émanation
 » de son être dans des milliers de mon-
 » des , lorsqu'il entreprit l'horloge mer-
 » veilleuse des sphères pour mesurer, par
 » leurs révolutions , la durée des êtres ,
 » alors le tems naquit. Lancé du sein de
 » l'immobile éternité dans l'espace où
 » se mouvoit l'univers , il commença
 » de fuir pour ne plus s'arrêter , en traî-
 » nant avec lui les heures & les jours , les
 » années & les siècles. Infatigable , il tend
 » avec la vitesse de l'éclair, vers l'éternité,
 » & court , sans relâche , pour l'atteindre.
 » Il ne doit arriver à ce terme de son re-

22 pos qu'au moment où tous ces mondes
 23 ébranlés, renversés de leurs bases à la
 24 voix du Créateur, retomberont ensem-
 25 ble dans la nuit du chaos d'où cette
 26 voix les appella. Jusqu'à ce que cette
 27 heure fatale arrive, Dieu lui ordonna
 28 de poursuivre toujours son vol & de se
 29 hâter avec les tempêtes, les flots & les
 30 astres, sans jamais attendre l'homme.
 31 C'est à l'homme de se hâter avec lui.
 32 Veut-il ralentir la course fougueuse du
 33 tems impitoyable qui l'entraîne à la
 34 mort; veut-il jouir des heures quand
 35 elles passent, & n'être pas sujet à les
 36 regretter quand elles sont écoulées?
 37 Qu'il les consacre à la vertu. Leur fuite
 38 est insensible pour l'homme de bien.
 39 Il ne se plaint ni du tems, ni de la vie,
 40 ni de la mort. Il marche en paix, &
 41 d'un pas égal avec la nature. »

En voilà assez pour faire connoître le
 génie d'Young & le talent de son traduc-
 teur. Souvent M. le Tourneur ne traduit
 pas. Il substitue des équivalens à ce qui
 ne pourroit avoir aucune grace dans no-
 tre langue, & quand il prend la place
 d'Young, il est au moins son égal. Pour
 sentir tout le mérite de son ouvrage, il
 faut le lire à côté de l'original. Quoique
 nous lui ayons reproché la prédilection

très-excusable qu'il témoigne pour l'auteur qu'il traduit, nous n'en sommes pas moins empressés à reconnoître qu'il annonce de la verve, de la sensibilité, que quand il parle de la vertu, il a l'air de la sentir, & qu'il pouvoit dire, en lisant Young : *ed io anché son pittore.*

Les deux Ages du Goût & du Génie François sous Louis XIV & sous Louis XV, ou parallele des efforts du génie & du goût dans les sciences, dans les arts & dans les lettres sous les deux regnes ; par M. de la Dixmerie ; 1 vol. grand in-8°. rel. 5 liv. A la Haye ; & se trouve à Paris, chez Lacombe, libraire, rue Christine.

Le titre seul de cet ouvrage annonce l'importance de son objet. On peut regarder cette entreprise comme une des plus difficiles qu'un écrivain puisse tenter. Elle offroit des obstacles de toute espèce. Il n'en est que plus glorieux pour M. de la Dixmerie de les avoir surmontés. Son ouvrage est un monument érigé à la gloire de deux siècles qui feront toujours celle de la France. Il est dédié à M. le comte de St Florentin, que sa place & son goût rendent le protecteur né des arts & des

144 MERCURE DE FRANCE.

talens. La dédicace est noble, précise & vraie. Suit un discours sur l'origine & les progrès des sciences & des arts jusqu'au regne de Louis XIV. C'est un tableau tracé dans la plus grande manière & du ton de couleur le plus vif, le plus ferme & le plus soutenu. Ce discours, qui forme à lui seul un véritable ouvrage, sert d'introduction au sujet. Il renferme l'exacte filiation des arts & des sciences depuis leur origine jusqu'au dernier regne. Tout y est peint en traits rapides, mais énergiques. L'auteur appuie davantage sur ce qui nous regarde, par la raison que c'est ce que nous connoissons le moins. On sera étonné de trouver, en moins de soixante pages, un si grand nombre de faits réunis, tant d'écrivains, tant d'artistes caractérisés & jugés. Partout l'auteur y maîtrise sa matière & la rend intéressante.

Le texte est en action. C'est un tableau mouvant où passent en revue & sans confusion tous les auteurs, tous les artistes qui peuvent avoir contribué à la gloire du dernier siècle & du nôtre. Ce texte est composé de vers & de prose pour y sémer de la variété. Le poëte y prend tous les tons, à mesure que le sujet l'exige; & ce
qui

qui frappera encore plus , c'est que tous les tons semblent lui être propres. Les notes historiques & littéraires, placées à la fin de l'ouvrage, forment à-peu près la moitié du volume. Chacune d'elles est un discours en forme sur chaque point de notre littérature & de nos arts; sur l'Épopée, le poème didactique, la tragédie, la comédie, le poème lyrique, l'ode, la fable, &c. &c.; l'éloquence, l'histoire, les romans, &c. &c.; l'astronomie, la géométrie, la chymie, &c.; la sculpture, la peinture, l'architecture, la gravure, la musique; enfin, tout ce qui est du ressort ou du génie, ou du goût, jusqu'à la déclamation & la danse. Presque chacune de ces notes est un ouvrage qui pourroit faire corps & s'imprimer à part. C'est un tableau comparé & développé de ce que fut telle science ou tel art dans le dernier siècle, & de ce qu'ils sont dans le nôtre. L'auteur y apprécie tout avec une impartialité bien rare. Il a sçu éviter un double écueil très dangereux, la flatterie & la satire. On sent qu'il étoit difficile d'éviter l'une ou l'autre en parlant de ses contemporains. C'est, pourtant, à quoi M. de la Dixmerie est parvenu, & tout lecteur judicieux lui en

G

tiendra compte. Au surplus, on trouve dans cet ouvrage un grand nombre de vues nouvelles : on n'y respecte point les préjugés nuisibles au progrès des arts ; on ose y rendre justice aux vivans comme aux morts. Ce n'est point la mort qui illustre un grand écrivain , un grand artiste, ce sont les ouvrages. Celui que nous annonçons manquoit à notre littérature , & doit y faire époque. Nous y reviendrons plus en détail , en faisant connoître , par des citations , & la maniere de voir & la maniere d'écrire de l'auteur.

Traité abrégé des Pierres fines, ou production de la nature des Indes Orientales & Occidentales , suivi de calculs & d'opérations d'alliages sur les matieres d'or & d'argent ; vol. in-12. petit format, d'environ 150 pages. A Paris, chez Charles de Poilly , libraire, quai de Gêvres, au Soleil d'or.

Ce traité est un de ces écrits où il faut faire moins attention au style qu'aux objets utiles qui y sont présentés. L'auteur parle d'abord du diamant , la plus riche production, sans doute, du regne minéral. Il passe ensuite en revue les pierres fines de couleur. Il fait aussi mention de la

perle, du corail, de l'ambre, matieres employées par les joailliers auxquels ce petit écrit est principalement destiné. L'auteur a ajouté, à la fin de son traité, un tarif pour le diamant, & une courte explication du poids de marc & de carat avec quelques opérations d'alliage d'or & d'argent. Il finit par donner une notice du titre auquel les orfèvres doivent travailler l'or & l'argent. Cette notice est suivie du catalogue des villes où l'on bat monnoie, avec la lettre qui distingue chacune de ces villes.

*Réponse de Xénocrate le philosophe, à Phryné la Courtisane, avec cette épi-
graphie:*

*... Quid rides? Mutato nomine de te
Fabula narratur.*

HORAT. SAT. I.

A Paris, chez Lejay, libraire, rue St Jacques, au-dessus de la rue des Mathurins, au grand Corneille, in-8°. 27 pages.

Il parut, il y a quelques mois, une lettre de Phryné à Xénocrate, où cette courtisane essayoit avec beaucoup d'esprit de

G ij

148 MERCURE DE FRANCE.

mettre dans le jour le plus favorable cet épicurisme raisonné, dont la plûpart de celles de sa profession se vantent ; ce qui n'a jamais appartenu qu'à un très - petit nombre. Une jeune plume a répondu pour Xénocrate, & a très - bien imité le ton austere & vertueux de ce philosophe qui, célèbre par sa continence, fut toujours l'ennemi de tout ce qui pouvoit favoriser la volupté. Phryné lui reprochoit d'être insensible, & il répond. « Est-ce donc » être insensible que de pouvoir te résister ? » que de ne point céder à la grimace du » sentiment ; que de sçavoir distinguer » ces mouvemens que l'art sçait feindre, » d'avec ceux qui partent du cœur & de » la nature ? Non, Phryné, ce n'est pas » être insensible, c'est seulement avoir la » force de n'être pas foible ; & je me glo- » rifie de cette insensibilité... Veux-tu » connoître si quelqu'un a l'ame sensible, » parle - lui d'un malheureux, parle - lui » de le secourir ; si tu le vois mêler ses » larmes aux siennes, s'enflammer au » nom de la vertu, la chercher, la chérir, » en la respectant dans quelque être qu'el- » le soit placée ; reconnois alors la sensi- » bilité, & rougis de ta méprise. » La courtisane objectoit au philosophe, qu'il

admiroit du moins les belles productions de l'art. « Je n'admire pas si facilement ; » répond - t'il , & je ne suis pas si grand » partisan que tu l'imagines des ouvrages » de nos artistes. Socrate ne les aimoit » pas , & je ne sçais trop pourquoi je » penche à son sentiment. Je vois avec » peine que ces arts des villes n'enlevent » que trop de bras aux campagnes , & que » ces soins qu'on prend de les multiplier » entretiennent & accréditent le luxe , la » mort des républiques. . . . Les écoles » publiques sont quelquefois plus nuisi- » bles qu'avantageuses ; chacun y court , » forçant son naturel & trompant l'in- » tention de la nature , exercer ses mains » inhabiles à des talens qui lui sont sou- » vent étrangers ; par-là on multiplie le » nombre déjà si grand des amis de l'oi- » siveté ; je puis prédire que Thèbes s'en » trouvera mal. » L'interprète de Xéno- crate continue à opposer par-tout l'auto- rité de la vertu & de la raison, aux frivoles faillies de la courtisane.

Lamentations de Jérémie , odes par M. d'Arnaud , avec cette épigr. : Audite po- puli , Reges terræ , & erudimini. Nou- velle édition. A Paris , chez Lejay , li-

150 MERCURE DE FRANCE.

braire, rue S. Jacques, au-dessus de la rue des Mathurins, au grand Corneille, in-8°. 109 pages.

Nous nous bornerons à annoncer cette nouvelle édition des lamentations de Jérémie ; la traduction qu'en a donnée M. d'Arnaud est suffisamment connue ; elle a eu trois éditions consécutives en Allemagne ; celle-ci est la seconde qui paroît en France ; on y a joint une estampe qui fait honneur au crayon de M. Eysen ; nous n'entrerons dans aucun détail sur l'ouvrage même, apprécié depuis long - tems ; nous nous contenterons de dire qu'on y trouve la touche & le coloris sombre qui caractérisent la poésie de M. d'Arnaud. j

De Bure S. Fauxbin, libraire, quai des Augustins, vient d'acquérir plusieurs exemplaires de la bible de *Vatable*, en 2 vol. in fol. ; & pour en faciliter l'acquisition, il offre de la mettre au rabais ; sçavoir, le petit papier à 9 liv. & le grand papier à 15. Cette diminution n'aura lieu que depuis le premier Mai jusqu'au premier Septembre prochain, passé lequel tems il n'en sera pas donné à moins de 18 liv. en petit papier, & de 30 l. en grand papier. Nous ne nous étendrons pas sur le mérite

de cet ouvrage, dont la réputation est faite depuis plus de deux cents ans, & dont les éditions ont été si souvent renouvelées. Nous ne pouvons rien ajouter à l'estime générale des sçavans qui en ont fait les plus grands éloges. Nous avertirons seulement que cette bible a un avantage particulier, c'est qu'elle contient deux versions latines, la vulgare d'un côté, & celle de Léon de Juda, de l'autre.

Il y a, en outre, des notes littérales & critiques à la fin des chapitres, qu'on peut regarder comme un commentaire perpétuel sur toute l'écriture sainte, qu'elles expliquent avec netteté & précision. C'est le jugement qu'en a porté le fameux Richard Simon, dont les talens, en matière de critique, sont universellement connus.

*Copie de la lettre à M. l'Abbé Foucher,
de l'académie royale des belles-lettres.*

30 Avril 1769, à Ferney.

MONSIEUR,

Je suis un homme de lettres, & je n'ai jamais rien publié; ainsi je suis aussi obscur que beaucoup de mes confreres qui

G iv

ont écrit. Je suis à la campagne, depuis quelques années auprès d'un bon vieillard qui, en son tems, ne laissa pas d'écrire beaucoup, & qui, cependant, est fort connu. J'ai eu l'honneur de vivre familièrement avec le neveu de feu l'abbé Bazin qui répondit si poliment & si plaisamment à M. l'A * *, ce superbe ennemi de l'abbé Bazin. Permettez que j'aie aussi l'honneur de vous répondre. Je n'entends rien à la raillerie; mais j'espère que vous serez content de ma politesse.

On m'a mandé, Monsieur, que vous aviez bien maltraité le bon vieillard auprès de qui je cultive les lettres. On dit que c'est dans le 27^e volume des mémoires de l'académie des belles-lettres, pag. 331. Je n'ai point ce livre; c'est à vous à voir, Monsieur, si les paroles qu'on m'a rapportées sont les vôtres. Les voici.

• M. de V. par une méprise assez singulière, transforme en homme le titre du livre intitulé, *le Sadder*. Zoroastre, dit-il, dans les écrits conservés par Sadder, feint que Dieu lui fit voir l'enfer & les peines réservées aux méchans, &c. Je parierois bien que M. de V. n'a pas lû le Sadder, &c. »

Permettez, Monsieur, que je défende

devant vous & devant l'académie des belles-lettres, la cause d'un homme hors de combat qui ne peut se défendre lui-même. J'ai consulté le livre que vous citez & que vous censurez. Le titre n'est pas, *Histoire universelle*, comme vous le dites, mais, *Essai sur l'histoire générale & sur les mœurs & l'esprit des nations*. L'endroit que vous citez, & sur lequel vous offrez de parier, est à la page 63 de la nouvelle édition de 1761, tome I^r. Voici les propres paroles. « C'est dans ces dogmes qu'on trouve, ainsi que dans l'Inde, l'im-
 » mortalité de l'ame, & une autre vie
 » heureuse ou malheureuse. C'est-là qu'on
 » voit expressément un enfer. Zoroastre,
 » dans les écrits que le Sadder a rédigés,
 » dit que Dieu lui fit voir cet enfer, &
 » les peines réservées aux méchans, &c. »

Vous voyez bien, Monsieur, que l'auteur n'a point dit, Zoroastre dans les écrits conservés par Sadder. Vous concevez bien que le Sadder ne peut pas être un homme, mais un écrit. C'est ainsi qu'on dit, les choses annoncées par l'ancien testament & prouvées par le nouveau ; la destruction de Troye négligée par Homère, & connue par l'Enéide ; l'Illiade d'Homère, abrégée par la traduction

de la Mothe ; les fables d'Esôpe , embellies par les fables de la Fontaine.

Vous voulez parler , Monsieur , que ce pauvre bonhomme , que vous traitez un peu durement , n'a jamais lu le Sadder. Je lui ai montré aujourd'hui la petite correction que vous lui faites , & votre offre de lui gagner son argent. « Hélas , m'a-t-il dit , qu'il se garde bien de parler , il perdrait à coup sûr. Je me souviens d'avoir lu autrefois dans le Sadder , porte 32 : *Si quelque homme docte veut lire le livre de Vesta , il faut qu'il en prenne les propres paroles , afin qu'il les puisse citer juste. C'est un excellent conseil que le Sadder donne aux critiques.* »

« Le même Sadder , porte 46 , dit (autant qu'il m'en souvient) *il ne faut pas reprendre injustement & tromper les lecteurs ; c'est le péché d'hamimâl. Quand vous avez été coupable de ce péché il faut faire excuse à votre adversaire : car si votre adversaire n'est pas content de vous , sachez que vous ne pourrez jamais passer après votre mort , sur le pont Aigu. Allez donc trouver votre adversaire que vous avez contristé mal-à-propos , dites lui : j'ai tort , je me repens , sans quoi il n'y a point de salut pour vous.* »

» Il faut encor que M. l'abbé Foucher
 » ait la bonté de lire les portes 57 & 58;
 » il y verra que Dieu ordonne *qu'on dise*
 » *toujours la vérité.* Je ne doute pas que
 » M. l'abbé Foucher n'aime beaucoup
 » la vérité. Il a bien dû concevoir qu'il
 » est impossible que le *Sadder* signifie un
 » homme & non pas un livre. Les Ita-
 » liens sont le seul peuple de la terre chez
 » qui on accorde l'article *le* aux auteurs.
 » Le Dante, le Pulci, le Boyardo, l'A-
 » riofte, le Tasse; mais on n'a jamais dit
 » chez les Latins, le Virgile; ni chez les
 » Grecs, l'Homere; ni chez les Asiati-
 » ques, l'Esope; ni chez les Indiens, le
 » Brama; ni chez les Persans, le Zoroaf-
 » tre; ni chez le Chinois, le Confutzé.
 » Il étoit donc impossible que *le Sadder*
 » signifiât un homme, & non pas un li-
 » vre. Il est donc nécessaire & décent que
 » cette petite bévue de M. l'abbé Foucher
 » soit corrigée, & qu'il ne tombe plus
 » dans le péché d'hamimâl.

» Quant au pari qu'il veut faire, il est
 » vrai que Roquebrune, dans le roman
 » comique, offre toujours de parier cent
 » pistoles. Il est vrai que Montagne dit,
 » *il faut parier, afin que votre valet puisse*
 » *vous dire au bout de l'année, Monsieur,*

G vj

» vous avez perdu cent écus en vingt fois
 » pour avoir été ignorant & opiniâtre. Je
 » ne crois point M. l'abbé Foucher igno-
 » rant, au contraire, on m'a dit qu'il étoit
 » très-sçavant. Je ne crois point non plus
 » qu'il soit opiniâtre, & je ne veux lui
 » gagner ni cent pistoles, ni cent écus.»

Voilà, Monsieur, mot pour mot, tout ce que m'a dit l'homme plus que septuagenaire, & fort près d'être octogenaire que vous avez voulu contrister au mépris des loix du Sadder. Il n'est nullement fâché de votre méprise; il vous estime beaucoup; j'en use de même, & c'est avec ces sentimens que j'ai l'honneur d'être, &c.

BIGEX.

E C O L E S.

D E C H I R U R G I E.

I.

Paris.

IL a été fait mention dans tous les ouvrages périodiques, & en particulier dans un des Mercurès de l'année 1766, de quatre médailles d'or, fondées à perpé-

suité par M. *Houflet*, ancien directeur de l'académie royale de chirurgie, chargé de l'inspection des écoles. Ces médailles se distribuent annuellement aux quatre élèves qui ont le plus profité des exercices & des instructions d'une école pratique, établie par arrêt du conseil en 1750, confirmée en 1760, par un règlement de Sa Majesté, & qui a enfin reçu sa dernière forme par des lettres - patentes données au mois de Mai de l'année dernière. Le Roi, pour rendre ces exercices plus utiles & éviter la confusion, a ordonné qu'on n'y admettra chaque année que vingt-quatre sujets, parmi lesquels les quatre élèves qui auront prouvé, dans des examens publics, avoir le plus profité des leçons, recevront la récompense fondée par M. *Houflet*. Ceux qui ont été couronnés cette année, sont :

Les Sieurs François Puaux, de Vallon, diocèse de Viviers; Jean Antoine Joseph Bodson, de Givet, diocèse de Douay; Pierre-Joseph Georges, de Loyes, diocèse de Lyon; Pierre - Anselme de la Cour, diocèse de Tournai, Flandre Française.

On a accordé un *accessit* aux Srs Pierre Lespinasse, de Jaure, diocèse de Périgueux; Jean Yves, de Resentiers, dio-

cete de Saint-Flour ; Etienne le Loup, de Saint-Agnan, diocese de Bourges ; Charles - Pierre - Yves Savarian, diocese de Luçon.

I I.

Marseille.

L'académie des belles-lettres, sciences & arts de *Marseille*, tint son assemblée publique pour la classe des sciences & arts, dans la salle de l'hôtel - de - ville, le 5 Avril dernier.

M. Raymond, docteur en médecine, directeur de l'académie, ouvrit la séance par un discours sur *la population dans la Provence & les moyens de l'accroître.*

On lut ensuite un mémoire sur *les causes de la diminution de la pêche sur les côtes de Provence, & les moyens de la rendre plus abondante*, sujet proposé pour l'un des prix de la classe des sciences & arts. Cet ouvrage est du R. P. Menc, Dominicain : c'est la quatrième fois que cet auteur a été couronné par cette académie.

L'autre sujet étoit, *Quelle est la meilleure maniere de faire & de gouverner les vins de Provence, soit pour l'usage, soit pour le transport* : L'académie n'ayant

reçu aucun ouvrage qui ait mérité le prix, elle propose encore la même question pour ce prix réservé; & pour le sujet du prix annuel, *elle propose quelle est la meilleure maniere de fabriquer le savon, & l'utilité qu'on peut retirer des cendres de savonneries.*

M. de Saint-Jacques, astronome à l'observatoire de la Marine, fit ensuite la lecture d'un discours sur *les variations des mouvemens des corps célestes, & les causes qui les produisent.* M. Mourraille, secrétaire pour la classe des sciences & arts, termina la séance par l'éloge de M. Fortic, académicien dans cette classe, mort au commencement de cette année.

Les ouvrages, pour concourir aux prix, seront adressés francs de port, à *Messieurs de l'Académie des belles - lettres, sciences & arts de Marseille*, & ne seront reçus que jusqu'au premier de Février 1770.

I I I.

Lyon.

Les administrateurs de l'hospital-général de *Lyon*, proposent l'examen de la question suivante : *Quelle est la maniere la plus simple, la plus sûre, la plus avantageuse, & , s'il est possible, la plus uni-*

forme , d'occuper les pauvres renfermés dans les hôpitaux , notamment les mendiens ?

Ceux qui voudront bien s'occuper de cette question intéressante , & communiquer à l'administration leurs idées , sont priés de ne pas perdre de vue les observations suivantes.

1°. Par pauvres renfermés , on entend les enfans , les infirmes , les vieillards & les mendiens.

L'administration de l'hôpital - général de Lyon , écartant les anciens préjugés qui resserroient la population dans les villes , fait élever à la campagne tous les enfans , & ne leur permet pas de revenir à la ville , encore moins dans l'hôpital , sous prétexte d'entrer en apprentissage : elle va plus loin. Pour engager le payfan à garder les enfans & à les établir dans son village , elle donne , chaque année , des habillemens & des gages plus ou moins forts , suivant l'âge & les circonstances. Elle donne enfin 30 livres de gratification au payfan , lorsqu'il a eu soin de l'enfant jusqu'à l'âge de dix-huit ans , & à plus forte raison lorsqu'il l'a marié : delà il résulte que les enfans ne peuvent être dans l'hôpital que par entrepôt , jusqu'à ce qu'ils aient été placés à la campagne.

L'administration ne conserve que les pauvres véritablement infirmes & incapables d'être placés ailleurs.

Elle ne reçoit qu'un nombre déterminé de vieillards des deux sexes.

Le Roi ayant donné des ordres pour arrêter les mendiants & les placer dans des dépôts, l'hôpital général de Lyon, ainsi que tous ceux du royaume, n'est chargé que des mendiants citadins, qui sont renfermés dans un bâtiment appelé bicêtre, où les deux sexes sont séparés.

D'après cette notion générale, il s'agit d'examiner quel genre de travail convient le mieux à ces quatre espèces de pauvres, ou à chacune séparément; & l'on sent de quelle importance il est de fixer ses idées pour les hôpitaux généraux, pour les dépôts du Roi, pour l'abolition de la mendicité.

2°. On ne peut pas mettre, entre les mains de ces pauvres, des matières fragiles ou délicates, encore moins des outils dangereux entre les mains des mendiants.

On voudroit bien n'être pas obligé de faire des avances, encore moins des spéculations; & ne seroit-il pas convenable de n'entreprendre aucun genre de manufacture qui pût faire concurrence avec celles des citoyens?

3°. On occupe actuellement les pauvres de quatre manieres. Ils tricotent des bas de laine ; ils devident de la soie , ils la moulinent : il y a une manufacture de bas & bonnets de laine.

4°. On avoit essayé de faire moudre du bled dans l'hôpital , & de faire tourner la roue par les mendians ; mais , soit que le moulin fût mal construit , soit plutôt que les moulins à bras d'hommes ou à chevaux soient toujours inférieurs aux moulins à eau & à vent , il y avoit quatre pour cent de plus de déchet ; la farine étoit mauvaise & s'échauffoit beaucoup plus facilement.

On avoit encore essayé d'employer les mendians à scier le marbre : cet établissement est tombé faute d'ouvrages.

On avoit établi au fauxbourg de la Quarantaine une manufacture de dentelles de soies , appellées *blondes*. Ce travail sédentaire & l'attitude dans laquelle il met continuellement lesjeunes ouvrieresqu'on employoit , nuisant à leur santé , on a été forcé de les retirer , après avoir vérifié , sous les yeux des médecins & chirurgiens du Roi , qu'elles tomboient dans le marasme.

L'administration essaie encore l'établissement d'une fabrique de plâtre , dans la-

quelle elle emploiera les mendiants, jusqu'à ce qu'on veuille bien lui communiquer des vues plus simples & plus utiles.

1°. Les mémoires qu'on voudra bien lui envoyer, pourront être composés en latin ou en françois, au choix de l'auteur.

2°. Chaque mémoire sera accompagné d'une devise à la fin, & l'auteur aura la précaution d'y joindre un billet cacheté, qui renferme son nom, & dont le dessus portera encore la même devise du mémoire. On n'ouvrira que les billets des auteurs qui auront remporté les prix, & les billets de tous les autres seront brûlés sans être décachetés.

3°. Les auteurs des mémoires les plus solides & les plus utiles seront remerciés par l'administration, & priés de recevoir, comme un foible témoignage de sa reconnaissance, le premier, une médaille d'or ou une somme de 500 liv. tournois, à son choix; les deux autres, chacun une médaille d'argent.

4°. Ces trois mémoires seront imprimés avec un extrait des bonnes idées qui seront renfermées dans les autres. On laisse au choix des auteurs à décider si leur nom doit y paroître ou être supprimé: un mot d'avis de leur part servira de règle.

5°. Il est inutile d'observer que les administrateurs s'interdisent la faculté de concourir, ni d'ajouter que la dépense de ce petit établissement se fait entièrement à leurs frais. Accoutumés au plus exact scrupule & à de plus grands sacrifices, ils seront bien dédommés si cet essai a quelque succès, & s'il peut encourager à rechercher encore, par la même voie, l'éclaircissement de tant de questions d'économie politique sur lesquelles on n'est pas d'accord.

6°. Les mémoires seront adressés, francs de port, avant le premier Décemb. 1769, à M. PROST DE ROYER, écuyer, avocat au parlement, administrateur de l'hôpital-général, à Lyon.

I V.

Berne.

La société économique de Berne tint, le 8 Avril dernier, son assemblée publique pour la distribution des prix annuels. Celui d'une médaille d'or de 20 ducats sur la question, concernant *la meilleure théorie pour la découverte des sources*, fut adjugé au mémoire allemand avec la devise : *Intueri naturam & sequi*, donc

M. Grouner, secrétaire baillival de Landshouch & Fraubronne, de l'académie impériale des curieux de la nature & membre de cette société, est l'auteur.

Le second prix, de même valeur, fut la meilleure théorie pour la construction des foyers, poëles & cheminées, fut partagé entre le mémoire françois, portant la devise : *La coutume rend tout facile*, & le mémoire allemand : *Qui frigus collegit, furnos & balnea laudat*, l'un de la composition de M. Ritter, architecte à Berne, & l'autre de celle de M. Venel, chirurgien à Orbe. Parmi les autres pièces de concours, on distingua celle qui contenoit la devise, *Stat sua cuique dies*.

Les questions, proposées pour l'année courante, sont, 1^o. Celle que la haute-chambre économique a chargé la société d'annoncer: sçavoir, *Quels sont les moyens les plus sûrs de contenir dans leur lit les torrens & les rivieres de ce pays, particulièrement l'Ar; de prévenir le plus sûrement & à moins de frais les ravages & inondations auxquels sont exposés les fonds adjacens; quelle méthode & quels matériaux sont les plus propres pour la construction & l'entretien des digues, entreprises dans ce but. Qui conque aura pleinement satisfait à tous les points*

166 MERCURE DE FRANCE.

de cette question, recevra, de la part du gouvernement, une médaille d'or de 20 ducats. 2°. *Dans quel cas est il nécessaire de faire succéder alternativement la culture des grains & celle des prairies sur le même terrain; quelle regle faut il observer pour ce but, suivant la diverse exposition & la différente nature de chaque sol.* Le prix de cette question est aussi une médaille d'or de 20 ducats. 3°. Le baron de Beroldingue en offre un autre de cinq louis d'or neufs à celui qui indiquera *la préparation la meilleure & la moins dispendieuse des divers engrais provenans des animaux, relativement à la variété des terres & des plantes.* En outre la société propose pour l'année 1770, le prix d'une médaille d'or de 20 ducats pour le meilleur mémoire sur *l'état actuel, les défauts & le perfectionnement de l'économie de nos Alpes & montagnes, & de tout ce qui concerne la fruiterie dans les diverses contrées montueuses du canton.* Au reste, les pièces en concours doivent être adressées dans le courant de ces années à M. Thormann d'Oron, secrétaire de ladite société.

S P E C T A C L E S.

C O N C E R T S P I R I T U E L.

ON a donné, dans le concert spirituel du dimanche 14 Mai dernier, un motet à grand chœur de *la Lande*. L'abbé *Plattel*, très belle basse-taille & très bon musicien, a chanté *Diligam te*, motet à voix seule qui a été applaudi. Nous n'avons rien à ajouter aux éloges que nous avons donnés avec tous les amateurs au jeu fini & aux sons délicieux que *M. Bezozzi* tire du Hautbois. On a entendu avec un nouveau plaisir *Exultate justi*, motet à deux voix de *M. d'Auvergne*, & parfaitement exécuté par *Mlle Fel* & *M. le Gros*. Il y a dans ce motet un passage d'éclat, & en quelque sorte périlleux, dont l'organe brillant & exercé de *M. le Gros* triomphe avec honneur. *M. Cramer*, premier violon de la musique de S. A. S. Mgr l'Electeur Palatin, a exécuté un concerto de violon de sa composition. On ne peut mettre plus de feu, plus de précision, plus d'art & de force dans l'exécution, que ce jeune virtuose qui étonne & enchante à la fois par la beauté des sons &

par l'énergie de son jeu. M. Fræntzl, violon pareillement attaché à la musique de l'Electeur, que l'on a entendu l'année passée au concert spirituel, y a fait plaisir par un jeu élégant & précieux ; mais il nous semble que M. Cramer joint à ce beau fini une supériorité, une universalité de talens qui le rend maître de tous les styles & de tous les genres. Le concert a fini par *Confitebor tibi Domine*, &c. motet à grand cœur attribué à Pergolèse. Ce motet, dans lequel il y a de beaux traits, du chant & des effets d'harmonie ; mais dont la musique est inégale, quelquefois diffuse & d'une expression vague, ne nous a point paru dans la maniere de Pergolèse, dont la composition est toujours simple, raisonnée, énergique & pittoresque.

O P É R A.

L'ACADÉMIE royale de musique a remis sur le théâtre, le mardi 2 Mai dernier, *Omphale*, tragédie lyrique en cinq actes, dont les paroles sont de la Mothe, & dont la musique, qui étoit de Destouches, a été refaite par M. Cardonne, ordinaire de la musique du Roi.

La scène se passe à Sardis, capitale de la Lydie, & le théâtre représente des arcs de triomphe élevés à la gloire d'Alcide devant le temple de Jupiter. Iphis, prince d'Æcalie & compagnon d'Alcide, se plaint du pouvoir que l'amour exerce sur son cœur. Il aime Omphale, & s'indigne de si mal imiter Alcide dont on annonce le triomphe par un bruit de trompettes; il paroît, il a soumis les peuples rebelles qui s'étoient révoltés contre Omphale; tout a fléchi sous ses armes, mais il éprouve lui même les traits de l'amour; il est vaincu par la Reine pour laquelle il vient de vaincre, & les deux amis sont rivaux sans le sçavoir. L'objet de leur tendresse, Omphale paroît suivie d'une troupe de Lydiens qui portent des drapeaux où sont représentés les travaux d'Alcide; la Reine lui marque sa reconnaissance, & les peuples de sa suite célèbrent par leurs chants les triomphes du vainqueur; mais un prix plus flatteur est l'objet de ses vœux: peu sensible aux honneurs qu'on lui rend, il entre avec indifférence dans le temple de Jupiter où l'on va consacrer les dépouilles des vaincus.

Omphale, au second acte, paroît dans son palais, & sa confidente Céphise la

H

félicite de la conquête qu'elle a fait d'Alcide : cette victoire est le plus grand des malheurs de la Reine. La gloire & la puissance sont quelque fois de foibles avantages pour déterminer une ame plus rendre qu'ambitieuse ; Omphale préfère le jeune Iphis au fils de Jupiter : mais elle ignore les sentimens de ce prince & projette de pénétrer le secret de son cœur, lorsqu'il vient lui-même annoncer à la Reine la fête qu'Alcide lui prépare. Omphale ne cache point à Iphis que les soins de ce héros ne font que fatiguer un cœur prévenu par un autre ; Iphis éprouve à cet aveu la douleur d'un ami fidele & le désespoir d'un amant malheureux , & lorsque la Reine est prête à lui avouer qu'il est celui qu'elle préfère , elle voit paroître son rival. Les amans dédaignés font tout à contre-tems. Les jeux qu'Alcide offre à la Reine en sont reçus comme ils en étoient desirés , & cette fête , venue si mal-à-propos , est troublée par des démons armés de torches ardentes qui mettent le feu au palais & le renversent. Ils étoient envoyés par Argine , fameuse magicienne , qu'Alcide a trahie & qui paroît sur un tourbillon de flammes. Alcide s'excuse sur la fatale passion qui le surmonte,

Les amours , par vos mains, m'offroient de douces chaînes ;

Les plaisirs m'appelloient sous votre aimable loi ;
Mais le sort me condamne à d'éternelles peines ,

Les jours heureux ne sont plus faits pour moi.

Argine ne se paye pas de si mauvaises raisons ; elle jure d'immoler sa rivale , & les projets de sa vengeance terminent le deuxième acte.

Le théâtre représente , au troisième, le jardin d'Omphale. Cette infortunée princesse vient y déplorer sa triste situation , & Argine , qui paroît sans en être vue , l'observe pour surprendre le secret de son cœur. Les amans , lorsqu'ils sont seuls , se plaisent à s'entretenir de l'objet de leur amour ; Omphale se plaint qu'un événement fatal l'a privée du plaisir de déclarer sa tendresse à celui qui l'a fait naître ; mais elle ne prononce point son nom , & Argine , qui ne doute point que ce ne soit son infidèle , résoud , en ce moment , la perte de sa rivale. Le jour de sa naissance que l'on va célébrer , sera celui de sa mort. Omphale ignore le sort qui la menace , & se place sur un trône de fleurs pour entendre les chants & voir les danses d'une troupe de Grecs & de Grecques

choisis pour célébrer sa naissance ; mais son cœur ne peut se livrer au plaisir que lui offrent ces jeux. Elle congédie les peuples pour se livrer à sa mélancolie. En ce moment des démons sortent des enfers , Penchant sur le trône de fleurs où elle est assise. Argine s'avance pour lui percer le cœur ; Alcide , qui paroît , lui arrache le poignard des mains ; les démons enlèvent Omphale & l'acte finit par les imprécations d'Argine & d'Alcide.

Le théâtre offre aux yeux une solitude où Argine fait ses enchantemens. Iphis vient y déplorer sa triste situation qu'il voudroit terminer avec ses jours ; mais ,

L'amour , même le moins heureux ,
Nous attache encore à la vie.

Alcide est plus malheureux encore. Argine vient de lui apprendre qu'un rival a sur lui la préférence ; ce rival n'est point encore connu , & la magicienne , pressée par Alcide , emploie son art pour le découvrir. Il lui apprend qu'Omphale & son amant seront unis dès ce jour dans le temple de l'Amour. La fureur d'Alcide redouble par l'image qu'il se fait du bonheur des amans.

Le flambeau de l'amour brille devant leurs pas ,

Tandis que celui des furies

Porte au fond de son cœur la rage & le trépas.

Il sort. La scène change au cinquième acte , & représente le temple de l'Amour. La Reine offre à ce dieu des sacrifices ; ses vœux sont exaucés. Iphis paroît , & apprend , de la bouche de son amante , un secret que son cœur ne peut plus contenir ; tous deux se livrent à leur tendresse mutuelle, lorsque la fureur d'Alcide vient troubler leur bonheur. Il veut d'abord immoler la maîtresse ingrate & l'ami perfide ; mais un sentiment plus généreux s'empare de son ame. La gloire se fait entendre à son cœur. La vertu le pénètre comme un trait de flâme ; il est digne fils du plus grand des dieux ; il pardonne , & ne veut plus vivre que pour faire le bonheur de son amante & de son ami. Les peuples chantent le triomphe que ce héros vient de remporter sur lui-même , & forment des danses qui terminent la fête & le spectacle.

Cet opéra , qui n'avoit pas été remis depuis dix-sept ans , n'auroit pas manqué d'offrir les agrémens de la nouveauté s'il n'eût présenté des situations communes &

une action trop indifférente. Les héros peuvent intéresser par leurs foiblesses; mais celle qui retient Hercule aux pieds d'Omphale a toujours paru si ridicule, que de quelque manière qu'on veuille l'annoblir, l'imagination ne présente jamais qu'un héros en quenouille. Iphis est un amoureux transi; Omphale, une Reine foible; Argine, une furieuse qui ne sçait ce qu'elle veut, ce qu'elle fait, ce qu'elle dit, & qui, après avoir fait beaucoup de fracas, disparoît comme elle est venue sans qu'on s'en inquiète davantage. La générosité d'Alcide même ne peut intéresser le spectateur, parce qu'il n'a point été touché de son amour, & que des passions qui n'ont fait éprouver que de l'indifférence, ne peuvent à la fin exciter de l'admiration.

Ce poëme, dont la Mothe est l'auteur, est assez bien écrit & n'a d'autre défaut que le choix du sujet. La nouvelle musique, qui est de M. Cardone, offre du chant & des graces. On ne peut lui reprocher que de n'être pas toujours assez varié; ce qui nuit quelquefois à l'effet, mais n'empêche pas d'y remarquer un grand nombre d'airs très-agréables qui reçoivent les applaudissemens qu'ils méritent; ceux qu'ob-

tiennent les acteurs sont également partagés entre Madame & M. Larrivée, qui remplissent très bien les rôles d'Omphale & d'Alcide; Mlle Duplan, qui a remplacé Mlle Dúbois dans celui d'Argine; & M. Legros, qui rend très bien celui d'Iphis. Les ballets du premier, du deuxième & du cinquième acte, qui sont de M. Lany, ont été applaudis; celui du quatrième est de M. Laval, & celui du 3^e est de M. Vestris, qui reçoit de nouveaux applaudissemens dans le pas de deux, qu'il y exécute avec Mlle Heinel, dont le talent se fait admirer de plus en plus chaque jour par le Public, & même par les connoisseurs qui paroissent ne rien désirer dans la danse de cette excellente danseuse, si ce n'est qu'elle penche un peu moins la tête en arrière, ce qui fait quelquefois paroître le cou trop raccourci & la tête emmanchée trop bas dans les épaules. C'est avec confiance que nous osons risquer cette observation. Le mérite supérieur est toujours docile. Il n'y a que les demi-talens qui soient opiniâtres; d'ailleurs un journal fait pour contenir les louanges que le Public accorde aux artistes, doit aussi servir à leur faire passer ses conseils.

COMÉDIE FRANÇOISE.

LES Comédiens François ont remis sur leur théâtre, le mardi 8 Mai dernier, la *Reconciliation Normande*, comédie en cinq actes de Dufresny, pièce singulière & féconde en caractères & en traits comiques. M. Bellecourt, qui a fait une étude approfondie de son art; M. Molé, qui prend si bien l'esprit de ses rôles; M. Bonneval, qui met beaucoup de vérité dans son jeu; M. Feulie, qui a une action vive & naturelle; Madame Drouin très-bien placée dans les rôles de caractère; Madame Bellecourt, qui a de la gaieté & qui l'inspire, ont fait beaucoup de plaisir dans cette comédie; qu'ils ont rajeunie par leur talens.

Dans un petit ouvrage qui a pour titre : *Lettres sur l'état présent de nos spectacles*, M. de la Dixmerie avoit dit que la tragédie d'Iphigénie en Aulide étoit terminée par un récit qui ne produisoit qu'un effet médiocre, quoique l'expression & les détails en soient admirables. Quel effet, au contraire, avoit-il ajouté, ne produiroit pas l'action que renferme ce récit,

Si elle étoit placée sous les yeux du spectateur ? Si l'on voyoit d'un côté Achille, menaçant & furieux, s'emparer d'Iphigénie, placer autour d'elle une troupe de guerriers ; Clitemnestre, les exciter à défendre les jours de sa fille ; Agamemnon, près de l'autel,

Pour détourner les yeux des meurtres qu'il pré-
sage,

Ou pour cacher ses pleurs, se couvrir le visage.

Eriphile, par son inquiétude & son maintien,

Du fatal sacrifice accusant la lenteur.

Si l'on voyoit, d'un autre côté, briller les armes menaçantes des Grecs ; si tout annonçoit un combat inévitable & sanglant, & qu'alors Calcas, s'avancant entre les deux partis & suspendant le carnage, prononçât, d'une voix prophétique, ces vers de Racine :

Vous, Achille, & vous, Grecs, qu'on m'écoute...

Si, lorsque ce grand prêtre s'avance pour saisir Eriphile, elle lui crioit :

Arrête, & ne m'approche pas :

H v

Le sang de ces héros dont tu me fais descendre ,
Sans tes profanes mains sçaura bien se répandre ...

Si, en parlant ainsi, elle couroit prendre sur l'autel le couteau sacré, s'en frappoit, expiroit, & qu'un coup de tonnerre accompagnât ce sacrifice; un pareil dénouement n'acheveroit-il pas de faire un chef-d'œuvre de cette tragédie?

On n'osoit presque rien, en fait d'action tragique, du tems de Racine; il est à croire que s'il avoit composé cette tragédie de nos jours, il eût osé davantage.

On parloit, chez Madame la Duchesse de * * *, de cette idée de M. de la Dixerie; M. de Saint-F. dit qu'il croyoit qu'on pouvoit la remplir, en conservant les mêmes vers de Racine, & en n'y en ajoutant que sept ou huit pour lier le spectacle; il l'exécuta le même soir; on l'engagea à communiquer aux comédiens ce qu'il avoit fait: ils en furent très contens, & ils comptent donner incessamment ce dénouement d'*Iphigénie* en action.

LETTRE de M. Ch. * * *.

J'AI assisté à la représentation que les comédiens François ont donnée, le 15 Mai

dernier, de la tragédie de Médée ; & d'après mes observations sur les spectateurs & sur moi-même, j'ai fait les réflexions qui suivent.

Pourquoi est-on moins affecté lorsque Médée veut égorger ses enfans, que dans le moment où Béverley veut égorger le sien ?

Est-ce que l'action de Médée, dont le principal motif est de se venger d'un époux infidèle, n'a pas un caractère d'horreur, égal au moins à celui de l'action de Béverley qui, la cervelle troublée par ses infortunes & par le poison, veut profiter du sommeil de son fils, pour le soustraire, par la mort, au deshonneur qui l'attend ?

Béverley a seulement le dessein d'assassiner son fils : lorsqu'il est sur le point de l'exécuter, l'enfant se réveille, & le poignard échappe des mains du père attendri : Médée, dans la même position, ne résiste pas davantage aux larmes de ses enfans. Ces deux actions étant à peu près semblables, extérieurement ; ne devoient-elles pas produire, à-peu-près, le même effet dans l'ame des spectateurs ?

Il est bien vrai que les différens motifs qui déterminent l'une & l'autre de ces actions, excitent seuls le plus ou le moins

de sensibilité. Mais pourquoi donc a-t-on eu de l'horreur pour Béverley ? Et pourquoi les spectateurs ont-ils vû indifféremment Médée, abandonnée à la rage qui la transporte, lever le poignard sur ses enfans, frémir, pleurer sur elle-même & sur eux, rejeter son dessein, le reprendre & le proscrire enfin pour le moment ? Je dis indifféremment ; car, à l'exception des Dames qui, en général, sont dans l'usage de pleurer à toutes sortes de tragédies, personne ne m'a paru violemment touché.

Si l'on convient que l'action de Médée est trop barbare pour nous émouvoir, qu'elle est rebutante, ce sera convenir en même tems que celle de Béverley ne lui ressemble pas ; car l'impression, qui est plus ou moins grande, relativement au motif, n'étant plus la même, le motif doit être différent ; & l'action de Médée, qui ne nous a point fait frémir, ne sera que barbare, tandis que celle de Béverley, qui nous a effrayés, sera terrible, digne de la tragédie. Alors aura-t-on eu raison de s'élever par-tout, avec une espèce de fanatisme, contre cette pièce qui, d'ailleurs, n'est qu'un essai dans un genre qui manque à notre théâtre, & qui, cultivé avec prudence, seroit peut-être une

abondante source de richesses nouvelles ? Aura-t-on eu raison de crier à l'*Anglo-manie* ? Comme si c'étoit un crime de transporter sur notre théâtre un certain nombre de tableaux énergiques, d'après nature, par quelques maîtres qu'ils ayent été faits !

Béverley a déchiré nos cœurs ; chaque spectateur, saisi de terreur, a involontairement caché de ses mains son visage inondé de pleurs ; & nous voyons tranquillement Médée s'appêter à égorger ses enfans, sans aucune raison admissible !

N'apperçoit-on pas dans cette contradiction de notre jugement, un peu de cette jalousie nationale, de ce dédain de préjugé, que nous reprochons à nos voisins ?

On les accuse de ne trouver rien de bon que ce qui vient d'eux : je ne sçais pas s'ils ont raison ; mais auroit-on absolument tort d'intenter contre nous une pareille accusation ?

Supposons que nous ne soyons pas tachés de ce petit vice, gâtés par le microscope de l'habitude, pouvons nous, dénués de ce secours, prononcer sur des objets, tout à fait différens de ceux que nous observons perpétuellement ?

Je le répète : Béverley a déchiré nos

182 MERCURE DE FRANCE.

cœurs : un sanglot étouffé s'est échappé de nos entrailles, & a interdit l'acteur chargé du rôle principal ; & je n'ai pas remarqué qu'on frémit à la vue de Médée. Je dois ajouter que Mademoiselle Dumefnil faisoit ce rôle ; & en la nommant, je lui donne le seul éloge au-dessus duquel elle ne soit point.

Si ces différentes questions sont bien fondées, si elles méritent une réponse satisfaisante, je prie qu'elles soient proposées dans le Mercure.

COMÉDIE ITALIENNE.

LES Comédiens Italiens continuent avec le plus grand succès les représentations du *Déserteur*, pièce intéressante & comique qui allie les pleurs & les ris par le contraste de la gaieté & du pathétique presque dans les mêmes situations. L'art de M. Sédaine, qui consiste principalement à donner un caractère particulier à tous ses personnages, fait le succès de son talent & est la cause de la sensation vive que ses pièces produisent sur les spectateurs ; ce qui doit augmenter à mesure que l'on aperçoit les détails. Le vrai de l'imitation plaît sur le théâtre comme dans la poi-

ture. M. Sedaine a transporté sur la scène la maniere de M. Greuze ; il n'y produit rien que d'après des études faites dans la société. Ses acteurs , même dans les plus petits rôles , ont tous des traits qui leur sont propres ; comme les figures des bons tableaux que l'on croit reconnoître par un certain air de vérité & de naturel. On peut se rappeler non-seulement les personnages du *Déserteur* , mais encore ceux des autres drames de M. Sedaine. On y trouvera toujours cette attention à donner une physionomie à ses personnages ; il ne fait quelquefois que les esquisser , mais ses moindres touches sont toujours essentielles.

Le 4 Mai , les Comédiens Italiens donnerent la premiere représentation d'*Arlequin Charbonnier*. Cette petite pièce est tirée d'un grand canevas italien que M. Goldoni fit autrefois pour le fameux Sacchi.

L'idée la plus avantageuse qu'on en pourroit donner seroit de peindre , s'il étoit possible , le jeu naïf & naturel de M. Carlin ; sa gaieté si vraie , si bien ajustée au caractère qu'il représente , & ses mouvemens , toujours si pleins de grace & de justesse ; mais nous nous contentons

rons du court extrait qui pourra donner aux amateurs de ce genre le desir de voir cette jolie bagatelle.

Ergaste, payfan riche, le premier du canton, est amoureux d'Argentine, sœur d'Arlequin charbonnier *en chef*. Celle-ci le paye d'un juste retour. Il ne s'agit plus que d'avoir le consentement du frere dont elle dépend. Ergaste se charge de le demander. Resté seul, il entend Arlequin à la tête de ses charbonniers, chantant avec beaucoup de gaité une chanson joyeuse dont le refrain est :

J'étois, j'étois malade d'amour,
Et j'en suis soulagée.

Tous les charbonniers répètent en chœur le refrain. Arlequin leur a fait cesser le travail, & se dispose à aller avec eux *manger la soupe*. Ergaste lui demande deux minutes d'audience. Arlequin, après quelques lazzis de gourmandise, renvoie les gens & se prépare à écouter le payfan. Celui-ci prend un long détour pour dire à Arlequin qu'il est amoureux de sa sœur; ce qui n'impatiente pas médiocrement le charbonnier plein d'appétit. Enfin on s'explique. Argentine est demandée. Ce seroit avec bien du plaisir que je vous

l'accorderois, répond Arlequin; mais il y a une petite circonstance... A ce mot de *circonstance* l'amant ardent d'Argentine ne peut se contenir; il effraie, par ses menaces & ses transports, le timide Arlequin qu'il étouffoit auparavant de ses caresses. Ce feu d'Ergaste, & la fraïeur du charbonnier, retardent agréablement pour quelque tems l'explication de cette *circonstance*, qui est la parole qu'Arlequin a donnée de marier sa sœur à Scapin, concierge du château de M. Pantalon. Nouvelle fureur d'Ergaste qui peint Scapin comme un homme méchant, fourbe, suffisant, &c. Arlequin, qui n'a promis sa sœur que par crainte, voudroit bien retirer sa parole, pour la donner à Ergaste. Celui-ci, après bien des transitions de la joie à la fureur, & de la fureur à la joie, se charge enfin de parler à M. Pantalon, qui vient le jour même pour passer le mois de Mai à son château, & d'obtenir de lui que Scapin son concierge n'épouse pas Argentine. Les esprits un peu calmés, le riche Ergaste offre à Arlequin le sort le plus beau, s'il lui donne sa sœur. — Tu ne seras plus charbonnier, il faut jeter tous ces habits au feu, abandonner tout... Mais que me restera-t-il, dit Arlequin,

& comment ferai-je pour vivre? — *Tout ce que j'ai tu l'auras. Avrai.* — Comment! & si je veux manger un chapon. — *Avrai.* — Et s'il me prend envie de goûter des macaroni. — *Avrai, &c.* Après une longue & très-plaisante énumération des goûts d'Arlequin, toujours suivis d'*avrai* à la manière italienne, Arlequin est plus que jamais décidé à donner sa sœur à Ergaste, si celui-ci vient à bout de le dégager. Cette scène est jouée avec le plus grand feu de la part de M. Zanuzzi. Le mérite de ces deux acteurs fait valoir parfaitement celui de cette scène, très-piquante par elle-même. Celle qui suit la contraste très-bien. Le fourbe Scapin, d'un air flegmatique & sournois, vient faire souvenir Arlequin de sa promesse. Il veut d'abord se tirer d'affaire par un *imbroglio* comique; obligé de s'expliquer avec plus de clarté, il refuse nettement sa sœur au concierge. Scapin lui en demande les raisons. Elles sont toutes simples, dit Arlequin, c'est qu'Ergaste est un galant-homme, & qu'on dit que vous êtes un fripon, un fourbe, &c. D'ailleurs, Ergaste m'a promis, *avrai* chapons, *avrai* macaroni, *avrai* habits, &c., & avec vous je n'ai jamais entendu un *avrai*.

Scapin se retire avec une froideur équivoque dont Arlequin s'applaudit assez mal à-propos ; car à peine a-t-il fait venir sa sœur pour lui annoncer son mariage avec Ergaste, que Scapin, avec un fils, paroît, suivi de deux paysans pareillement armés. On enleve Argentine ; on la fait entrer dans le château, & Scapin, avec son fils, empêche Arlequin de la suivre. Ergaste, instruit de cet événement, est transporté de rage. Il accuse Arlequin de lâcheté, & s'engage à réparer son honneur en mettant le feu au château à l'aide de ses charbonniers. On ne conçoit pas bien comment Ergaste donne un conseil qui est aussi dangereux pour sa maîtresse que pour son rival, ni comment il n'entre pour rien lui-même dans cette vengeance, qu'il abandonne entièrement à son beau-frere prétendu. Mais il n'en est pas moins plaisant de voir arriver en ordre une vingtaine de charbonniers avec Arlequin à leur tête, armés chacun d'un baton ferré, & portant sur leur dos un fagot & une hotte pleine de matieres combustibles. Arlequin les fait ranger sur deux lignes, & leur fait faire un exercice très-comique & très-ingénieux. A droite, à gauche, remettez - vous, la main au

briquet, feu. A cet ordre tous les briquets font feu, & chacun, en courant, va jeter son fagot à la porte du château. Le général Arlequin, pour mieux encourager ses gens, leur fait une harangue, comme cela est juste. Mes amis, leur dit-il, si la fortune ne seconde pas nos vœux, si nous sommes obligés de fuir, songez que je suis votre capitaine, & que je dois être le premier. Comme on est prêt de mettre le feu aux fagots on voit paroître un pavillon blanc sur les murs du château. On s'arrête, le pont-levis se baisse. Scapin, vêtu en héraut, s'avance auprès du général charbonnier, lui demande le sujet de la guerre. — L'enlèvement de ma sœur. — Hé M. Arlequin, ce n'est qu'une plaisanterie. Je cède si bien mes prétentions à Ergaste que je veux même faire le repas de nôce, & c'est pour cela que j'ai fait entrer Mlle Argentine dans le château. Comme Arlequin doute un peu de la vérité du fait, on lui fait passer sous le nez une partie des plats qui doivent composer le festin. Cette vue & cette odeur achevent de faire donner Arlequin dans le piège. Choisissez donc, mes amis, dit-il à ses gens, ou le combat ou le repas. Ces courageux soldats n'ont qu'une voix



pour le repas. Ils sont renvoyés. A peine Scapin est-il seul avec Arlequin qu'il lui met le couteau sur la gorge & veut le tuer. Il en est empêché par l'arrivée de M. Pantalon, instruit de tout par Argentine & Ergaste. Il consent au mariage, récompense Arlequin, chasse Scapin, & veut même le livrer à la rigueur de la justice; mais le généreux Arlequin demande & obtient sa grace. S'il y a, dit-il, un bergamasque capable de deshonnorer sa patrie, il faut qu'il y en ait un autre digne de réparer son honneur.

Cette petite pièce, jouée avec beaucoup d'esprit & de feu, a déjà été donnée plusieurs fois, & se voit toujours avec un nouveau plaisir.

Le 16 Avril, le Sr *de la Haye* a débuté dans le rôle du prince de Ninette à la cour, & a continué ses debuts les jours suivans par les rôles d'amoureux dans *Isabelle & Gertrude*, *le Maréchal*, &c. On a trouvé, à cet acteur, de la noblesse dans le maintien, de l'intelligence dans le dialogue, de la facilité dans l'organe, une bonne maniere de chanter; mais pas assez de voix pour le théâtre de Paris. Il s'est retiré après les debuts.

Le 13 Avril, le Sr *Belleval* a joué, sans

être annoncé, le rôle de Dorimon le petit maître dans les sœurs rivales; & quelques jours après, celui du lord Hurewell dans le Roi & le Fermier. On espère, qu'en travaillant sa voix, il pourra se rendre utile au théâtre auquel il se destine.

A R T S.

G R A V U R E.

I.

*Les ruines de Pastum, autrement Posidonia, ville de l'ancienne grande Grèce, au royaume de Naples : ouvrage contenant l'histoire ancienne & moderne de cette ville ; la description & les vues de ses antiquités ; ses inscriptions, &c. avec des observations sur l'ancien ordre dorique. Traduction libre de l'Anglois, imprimée à Londres en 1767 ; par M. * * *, & à laquelle on a joint des gravures & des détails concernant la ville souterraine d'Herculanum, & autres antiquités, principalement du royaume de Naples ; deux petits tombeaux de Villa Mathei ; des vues du Mont Vesuve, de Capoue, & une carte exacte des lieux dont il est*

parlé dans cet ouvrage ; volume *in fol.* prix broché 16 liv. A Londres ; & se trouve à Paris, rue Dauphine, chez Ch. Antoine Jombert, libraire du Roi pour l'artillerie & le génie , à l'image Nôtre. Dame ; chez M. Dumont , professeur d'architecture , auteur des gravures , rue des Arcis ; & Lacombe , libraire , rue Chrifline.

IL a paru à Londres, en 1767 , un ouvrage anonyme imprimé en un volume *in folio* , *chartâ maximâ* , chez B. White, pour le compte de l'auteur , & sous le titre de *The ruins of Pæstum* ; c'est-à-dire , les ruines de Pæstum ou Posidonia , ville de la grande Grèce , au royaume de Naples , &c. C'est la traduction libre de cet ouvrage qui paroît aujourd'hui , & à laquelle on a ajouté plusieurs notes utiles. Il faut distinguer cette production de celle de M. Thomas Major , graveur de Sa Majesté Britannique , qui a été publiée l'année dernière , à-peu-près sous le même titre , en un très-grand volume *in fol.* Le mérite du travail de cet artiste ne diminue en rien l'utilité de la nouvelle production que nous annonçons. La matiere, quoique la même , a été traitée différem-

ment. Ce sont par conséquent deux objets de comparaison que l'on offre au Public. M. Dumont, d'ailleurs, est entré dans de plus grands détails. Il a donné des plans exacts, ainsi que des élévations géométrales des temples de Posidonia, gravés d'après les dessins de M. Soufflot, & suivant les mesures que ce célèbre artiste en prit en 1750. Ce dernier ouvrage peut donc être regardé comme un supplément à celui de M. Thomas Major. M. Dumont est le premier qui ait fait connoître par la gravure, les fameux temples de Pæstum, les monumens les plus anciens & les mieux conservés de l'architecture grecque dans son aurore. Il en publia sept planches en 1764, & en expliqua le sujet par un sommaire. Ses planches anciennes sont aujourd'hui augmentées d'une vue générale de la ville de Pæstum, & de l'inscription d'un sarcophage déterré aux environs de cette ville. Il y a joint huit autres planches qui sont ; 1°. le réservoir d'Agrippa, ou autrement, *piscina mirabilis*, situé entre Bayes & le cap de Myfène ; 2°. Le plan du *Forum*, ou peut-être du *Chalcidique* de la ville d'Herculanum : 3°. Les plan & profil d'un caveau qu'on croit avoir été la sépulture de quelques familles

familles d'Herculanum : 4°. & 5°. Deux tableaux, dont l'un donne le plan & l'autre l'élévation du Mont Vesuve, tel qu'il étoit en 1750, lorsque MM. Souflot & Dumont furent eux-mêmes à portée d'en juger & d'en mesurer les diverses parties : 6°. La planche, qui suit immédiatement celles du Vesuve, représente une vue de la ville de Capoue, dans le lointain de laquelle on distingue le volcan dans un moment d'explosion : 7°. & 8°. La représentation de deux petits coffres cinéraires antiques de *Villa Mathei*, près de Rome; ils sont en forme de tombeaux, & l'on croit qu'ils paroissent pour la première fois, quoiqu'ils eussent mérité plutôt les honneurs de la gravure : 9°. Enfin, la collection qui, au total, consiste en dix-huit planches, est terminée par une carte géographique, qui fixe la vraie position de Pæstum, & comprend en même tems les autres lieux dont on a fait mention dans ce volume.

I I.

L'incendie d'un Port, estampe d'environ 20 pouces de large sur 12 de haut; gravée par Anne - Philberte Coulet; d'après le tableau original de Joseph

Vernet. A Paris, chez l'Empereur, graveur du Roi, rue & porte S. Jacques, au-dessus du petit marché. Prix 3 liv.

Cette estampe présente une scène intéressante par l'heureuse opposition des ombres & des lumières, & par les attitudes variées & attendrissantes des témoins de l'embrasement. La gravure en est faite avec soin, & annonce du talent dans l'artiste qui l'a exécutée.

I I I.

Portrait de Pascal Paoli, nommé général en chef des Corfes le 17 Juillet 1755. Ce portrait est gravé par J. B. Bradel, d'après un tableau original venu de Corse. A Paris, chez l'auteur, rue des Sept Voies, vis-à-vis la rue du Four; prix 24 sols. Ce portrait a des traits de caractère mâle & guerrier.

Le Portrait de ce général vient aussi d'être gravé par M. de Marcenay d'après un portrait récemment envoyé de Corse par une personne de considération qui l'assure très - ressemblant. C'est la 38^e planche de l'œuvre de l'auteur, chez lequel on le trouve, rue d'Anjou-Dauphine,

J U I N. 1769. 195

& chez M. Wille, graveur du Roi, quai
des Augustins.

V.

Portrait de Pierre Joliot, ancien acteur
de l'opéra de Paris, peint par L. To-
qué, gravé par L. J. Cathelin, qui le
distribue chez lui, à Paris, quai de l'E-
cole, dans l'allée, entre les deux caffés;
prix 6 liv.

Ce portrait a 15 pouces de haut sur 11
de large. Il est historié & d'un travail
précieux & fini. On se rappellera, en le
voyant, un acteur chéri du Public, & qui
a fait long-tems sur le théâtre lyrique de
la capitale, les délices des gens de goût.
Il est ici représenté sous l'habillement le
plus galant, & tenant dans ses mains la
lyre d'Orphée.

V.

*Vues des délices & du château de
Fernay de M. de Voltaire*, dessinées
par M. Siguy, & gravées par M.
Queverdo; en trois cartes in 4°. dédiées
à Mgr le duc de Praslin. Elles se vendent
2 l. 5 s. les trois, chez Dulac, cloître
S. Germain de l'Auxerrois; & rue S.
Honoré, vis-à-vis l'opéra.

I ij

M. de Voltaire dit, dans une lettre adressée au dessinateur : *J'ai été bien étonné de me trouver très - ressemblant dans des figures de 4 ou 5 lignes. C'est un prodige de l'art. Vos dessins dureront plus que mes maisons.*

V I.

L'Emplete inutile, estampe d'environ 16 pouces de haut sur 12 de large. A Paris, chez de Launay, graveur, rue de la Bucherie, la porte cochere près la rue des rats.

Ce sujet, qui a été peint par M. Charpentier, représente une jeune personne qui achete un bouquet. Le graveur lui a donné le titre d'*emplete inutile*, parce que la beauté a toujours des serviteurs qui s'empressent de lui offrir les fleurs qui doivent la pater. Cette gravure, que M. de Launay a simplement dirigée, fait honneur au talent de l'artiste.

G É O G R A P H I E.

I.

DESCRIPTION géographique & historique de l'Isle de Corse, avec les cartes de

ses provinces & des plans des golphes, ports & mouillages; par M. Bellin, ingénieur de la marine, 1769 : deux volumes in-4°. ; l'un pour la description, avec cet épigraphe tiré de Phédre : *Nisi utile est quod facimus, stulta est gloria* ; & l'autre, pour les cartes & les plans au nombre de 35 planches, bien gravées, sous le nom d'*Atlas de l'Isle de Corse*. Ces deux volumes se vendent séparément, suivant le besoin que l'on peut avoir de l'un ou de l'autre. Cet ouvrage, qui devient aujourd'hui très-intéressant & très-utile, se trouve chez l'auteur, rue du Doyenné, près S. Louis du Louvre; & chez Bailly, libraire, quai des Augustins.

Dans l'avertissement, qui est à la tête de la description, M. Bellin fait connoître les mémoires sur lesquels il a travaillé, & met en état de juger du degré de confiance qu'on peut avoir dans ses cartes qui, effectivement, ne ressemblent en rien à tout ce que l'on a publié depuis peu sur la Corse.

Quant à la partie historique, elle y est traitée avec l'exactitude nécessaire; on y trouve le détail des principales révolutions que cette isle a essuyées depuis les tems connus jusqu'à sa dernière guerre

198 MERCURE DE FRANCE.

avec les Génois ; on y a joint le portrait des Corfes, leurs ufages, mœurs, coutumes, gouvernement, &c.

L'auteur s'est attaché à faire connoître les diverfes productions & le commerce de l'ifle, relativement à chaque canton. On y trouve auffi une description particulière des ports, baies & havres, & le Routier des Côtes. Il décrit plufieurs routes dans l'intérieur de l'ifle, dont il donne une description géographique par provinces, avec le détail des pieves & villages.

Enfin cet ouvrage eft très-complet, & paroît ne laiffer rien à defirer pour bien connoître l'ifle de Corfe.

I I.

Le Sr Denis, ayant été obligé de fufpendre l'exécution d'une carte de Normandie qu'il avoit annoncée au Public il y a quelques années ; fur l'impatience que différentes perfonnes lui font paroître tous les jours d'avoir cette carte, s'eft enfin déterminé à la finir. Il annonce aujourd'hui la première feuille, dans laquelle fe trouvent les villes de Paris, S. Germain, Poiffy, Mantes, Beaumont, Magny, Chaumont, la Roche-Guion, Vernon, les Andelys, Louviers, Evreux, Anet, &c.

Il en paroîtra une feuille tous les commencemens du mois. Prix de la feuille, lavée & ornée d'une bordure, 1 liv.

A Paris, chez Denis, rue S. Jacques, vis-à-vis le collège de Louis le Grand.

I I I.

On trouve chez M. Robert de Vaugondy, géographe ordinaire du Roi, du feu Roi de Pologne, duc de Lorraine & de Bar, & de la société royale de Nancy, à Paris, quai de l'Horloge du Palais, près du Pont-Neuf, *la carte des environs de la Mer Noire*, en deux feuilles, où l'on a tracé l'Ukraine, la petite Tartarie, la Circassie, la Géorgie & les confins de la Russie Européenne & de la Turquie, dédiées & présentées à Mgr le duc de Choiseul, pair de France, ministre & secrétaire d'état.

On vend aussi chez M. Robert de Vaugondy une carte de l'Isle de Corse & un atlas détaillé de Pologne.



 M U S I Q U E .

I.

MARS & Thétis, cantate à deux voix, présentée à S. A. S. Mgr le duc de Chartres sur son mariage avec Mlle de Penthièvre, par M. d'O***, auteur des paroles, mise en musique par M. Bifferti, fils aîné, maître de chapelle de Naples, demeurant à Paris, rue Grenelle S. Honoré, au coin de la rue Merciere, petit hôtel de Bourgogne, chez M. Bourdon; prix 1 liv. 16 s.; chez M. Jolivet, marchand de musique, rue Françoisse, à côté de la petite porte de la Comédie Italienne; & aux adresses ordinaires de musique.

I I.

Six sonates à deux violons & basses qui peuvent s'exécuter sur la mandoline, dédiées à S. A. S. Mgr le duc de Chartres, par Valentin Roefler, musicien de S. A. S. Mgr le duc d'Orléans, œuvre III^e; prix 7 liv. 4 s. A Paris, chez l'auteur, rue Fromenteau, vis-à-vis la place du Louvre, maison de M. Lamy, horloger; & aux adresses ordinaires de musique. A Lyon, chez M. Castau.

*REPONSE de M. de la Condamine à la
nouvelle dissertation sur la figure de la
Terre.*

Paris, 2 Mai 1769.

J'AI vu, dans le Mercure de Mai, l'annonce d'une dissertation nouvelle sur la figure de la Terre, par laquelle l'auteur prétend prouver qu'elle est allongée par les pôles. J'ai d'abord été surpris de n'avoir entendu parler à personne de cet ouvrage; & quoique je ne pusse douter par son titre que l'auteur ne possédât pas la matière, je n'ai pu me défendre d'être tenté de jeter les yeux sur la dissertation; je n'ai pas tardé à reconnoître que j'aurois pu m'en dispenser. Mais, en la parcourant, j'ai été véritablement affligé de voir que l'auteur me prodiguoit des louanges en plusieurs endroits d'un écrit où il accuse d'erreur les *Newton*, les *Huyghens*, & tous les observateurs qui ont soutenu l'aplatissement de notre globe vers les pôles, que j'ai prouvé par mes propres observations dans ma *mesure des trois degrés du méridien*, imprimée au Louvre en 1752.

Si l'auteur de la dissertation, que je n'ai pas l'honneur de connoître, m'eût fait celui de m'accuser d'erreur, ainsi que les grands géomètres qui ont écrit sur cette matière depuis un siècle, je me garderois bien de me plaindre de lui; mais malheureusement pour moi, il semble m'excepter, & mon silence pourroit me faire soupçonner, du moins par quelques lecteurs, de penser comme lui. Je suis véritablement peiné de ne pouvoir répondre à la manière obligeante & flatteuse dont il parle de moi, qu'en déclarant que tous ses raisonnemens sont fondés sur un paralogisme qui a pu séduire il y a 60 ans; mais dont il est facile aujourd'hui de reconnoître l'illusion, même sans être géomètre, depuis que la question de la figure de la terre a été approfondie & traitée par tant de mains habiles; & sur-tout depuis que toutes les observations faites sous le cercle polaire, sous l'équateur, au Cap de Bonne-Espérance, en Italie, en Allemagne, en Amérique, & répétées en France, s'accordent à prouver que les degrés du méridien croissent en approchant du pôle. Mais voici ce qu'il y a de plus singulier dans les objections de l'auteur de la dissertation. Il proteste, pag. 3, qu'il se gardera bien de révoquer en doute des

choses de fait constatées uniformément par les académiciens envoyés, soit au Pérou (sous l'équateur), soit au cercle polaire; il convient donc que les académiciens ont reconnu par leurs observations qu'il falloit faire plus de chemin du sud au nord sous le cercle polaire que sous l'équateur, pour que la même étoile s'élevât ou s'abaissât d'un degré, & conséquemment que les degrés du méridien voisins du pôle sont plus longs que les degrés du méridien voisins de l'équateur. Dans la même page, il paroît comprendre cette vérité d'ailleurs évidente, que plus la surface de la terre approchera d'être plate, c'est-à-dire moins elle aura de courbure dans le lieu de l'observation, plus il faudra parcourir de toises pour qu'une étoile, dont on auroit pris la hauteur, se trouve élevée ou abaissée d'un degré: il devoit donc conclure, de ces deux propositions, qu'ayant trouvé qu'il falloit faire plus de chemin du sud au nord sous le cercle polaire que sous l'équateur, la surface de la terre avoit moins de courbure près du pôle que sous la ligne équinoxiale, & cependant il prétend démontrer le contraire. Son erreur, qui ne devoit plus être aujourd'hui celle de personne, vient de ce que traçant un

cercle en deux ellipses ou sphéroïdes, l'un allongé, l'autre raccourci, il donne à ces figures le même centre; & que, divisant le cercle par des rayons de dix en dix degrés, il suppose que les portions d'ellipse, interceptées par ces mêmes rayons du cercle prolongés, contiennent chacune dix degrés dans l'ellipse, comme dans le cercle; & , cette supposition gratuite, il la regarde comme une chose évidente. *N'est-il pas évident* (dit il, pag. 4) *que les rayons interceptent dans toutes les figures* (elliptiques & circulaires) *des arcs de dix degrés, &c.?* Et comme, par l'inspection seule de la figure, on voit que les portions d'ellipse, interceptées entre les rayons du cercle, vont en croissant du pôle à l'équateur dans le sphéroïde aplati, & décroissant dans le sphéroïde allongé, il conclut que les degrés du méridien croissent dans un sens contraire, à ce que nous avons tous observé. Je ne me flatte pas de pouvoir le désabuser de son erreur; mais je réponds directement à sa question précédente en faveur de ceux à qui son raisonnement pourroit en imposer. *Non, il n'est pas évident, il est même très-faux que les rayons interceptent dans toutes vos figures des arcs de dix degrés, &c.* ainsi tout votre argument porte sur une fausse

supposition. Ce n'est qu'improprement qu'on appelle rayons les lignes tirées du centre d'une ellipse à la circonférence, & plus improprement encore qu'on appelle degrés les angles formés au centre, & les portions d'une courbe elliptique ou sphéroïdale. A proprement parler, il n'y a de rayons, & sur-tout il n'y a de degrés que dans le cercle, dont tous les rayons & tous les degrés sont égaux entr'eux. Si l'on veut donc employer le terme de degrés en parlant d'un sphéroïde, il faut définir le degré d'une manière qui convienne également au sphéroïde & à la sphère, & qui reponde à la manière dont on observe les degrés. Or, sur la surface de la terre, soit sphérique, soit elliptique, on aura parcouru un degré du méridien, quand la tangente qui passe au point où l'on est arrivé fera un angle d'un degré avec celle du point d'où l'on est parti : il en est de même des lignes verticales de ces deux points, lesquelles sont perpendiculaires chacune à leurs tangentes. Enfin, pour me servir des termes mêmes de l'auteur de la dissertation, pag. 3, on aura parcouru un deg. de méridien quand on aura parcouru assez de toises pour qu'une étoile dont on auroit pris la hauteur au point dont on est parti, se trouve élevée ou abaissée d'un

degré. En partant de l'une de ces définitions du degré, équivalentes l'une à l'autre, l'auteur de la dissertation verra que bien qu'il y ait 90 deg. du pôle à l'équateur dans une ellipse, comme dans un cercle, les portions de circonférence de l'ellipse interceptées entre deux rayons qui comprennent dix degrés du cercle ne contiennent pas dix degrés de l'ellipse, ce qu'il regardoit comme une chose évidente. Cette fausse supposition est le fondement de son paralogisme.

A N E C D O T E S.

I.

BARON, représentant *Mithridate*, entra un jour sur la scène, accompagné de *Xipharès*, & ne prit la parole qu'après un jeu muet; où il sembloit avoir réfléchi sur ce qu'avoient pu lui dire ses deux fils. En rentrant dans la coulisse, il demanda à un de ses confreres, s'il étoit coment: votre entrée est dans le faux, lui dit le comédien: il n'y a point à réfléchir sur les excuses de deux jeunes princes; il faut leur répondre en paroissant avec eux, parce qu'un grand homme comme *Mithridate*

doit concevoir, du premier coup d'œil, les plus grandes affaires. Baron sentit la force de ce raisonnement, & s'y conforma.

I F.

Le théâtre de Coven Garden, à Londres, étoit autrefois un monastere catholique : les moines, les prêtres, les évêques, les Liturgies y paroissent sur la scène; ce qui a fait dire que les Anglois ont mis le théâtre dans l'église, & l'église sur le théâtre.

P I I.

Quinault Dufresne, prêt à jouer *Britannicus*, trouva le feu prince de Conti dans une coulisse, & lui dit avec dignité : bon soir au grand Conzi : tope à Britannicus, lui répondit le prince en passant.

I V.

Le Jaloux sans jalousie, petite pièce de Destouches, fut précédé, à la première représentation de la tragédie d'Andronic, de Campistron; & comme les rôles de cette tragédie étoient mal remplis, le parterre ne cessa pas d'y rire. Le Grand, comédien, après avoir annoncé, dit : messieurs, je souhaite que la petite pièce vous fasse rire autant que vous avez ri à la grande.

V.

En 1611, *Henri II*, prince de Condé, pere du grand Condé, voulut affermer la recette de sa terre de *Muret en Valois* à deux particuliers. Pour éviter les sollicitations & les importunités à ce sujet, il se proposa de conclure seul, promptement, & en secret. Il partit en conséquence incognito de Muret pour aller à la *Ferté-Milon*, chez un notaire nommé *Arnoul Cocault*. Le prince, arrivé dans la maison de cet homme sur le midi, demande à lui parler : il dînoit ; sa femme dit au prince de l'attendre & de s'asseoir sur un banc ; le prince insiste ; sa femme lui répète, en se fâchant & dans son patois : *Il faut bien qu'Arnoul dîne*. Le prince est obligé de céder. Il attend donc à la porte, assis sur un banc, que M. Arnoul ait dîné. Le repas fini, on introduit le prince dans l'étude du tabellion. Arnould, qui croyoit parler à un intendant de maison, ne lui demanda point ses qualités. Il dressa le bail à loyer ; lorsqu'il fut question de mettre le bail au net, le notaire pria le Prince de lui dire ses qualités ; elles ne sont pas longues, repliqua le prince : mettez, *Henri de Bourbon, prince de Condé, premier*

prince du Sang, seigneur de Muret. Le garde - note fut saisi à ces mots , il se jetta aux pieds du prince & lui fit des excuses de la réception de sa femme & de la sienne. M. le prince le relève , & lui dit : ne craignez point , brave homme ; il n'y a point de mal , *il faut bien qu' Arnoul daïne.*

ACADEMIE DE ROUEN.

L'ACADEMIE des belles-lettres & beaux arts de Rouen, sensible au reproche d'ingratitude & d'injustice envers M: le Cat , qu'on pourroit lui faire d'après quelques expressions de l'éloge de cet académicien dans le second Mercure d'Avril , proteste que M. le Cat n'a cessé de lui donner , jusqu'à sa mort , les marques les plus touchantes de son attachement , & qu'il n'y a jamais eu de diversité de sentimens dans le sein de la compagnie sur son sujet. Le certificat , demandé à l'académie par M. le Cat , n'avoit pour objet que de lui faciliter l'obtention de quelques graces qu'il sollicitoit. Les longs services de M. le Cat & la part qu'il a eue à l'établissement de l'académie sont détaillés dans la préface de l'édition de ses mémoires , auxquels cette compagnie travaille. Mais sans diminuer rien des obligations que l'académie reconnoît lui avoir , elle s'acquitte du tribut de reconnoissance qu'elle doit aussi à M. de Cêdeville , l'un de ses principaux membres & de ses plus généreux bienfaiteurs ; & à M. Descamps , créateur de l'école de dessin & de la classe des beaux arts.

*EDITS, LETTRES - PATENTES,
ARRÊTS, &c.*

I.

EDIT du Roi, donné à Versailles au mois de Mars 1769, enregistré en parlement le 21 Avril dernier; portant règlement pour la clôture des terres, prés, champs & héritages, situés dans la province de Champagne, avec abolition du droit de Parcours de village à village.

I I.

Lettres-patentes du Roi, données à Versailles au mois de Février 1769, enregistrées en parlement le 14 Avril dernier; pour l'abolition du droit d'aubaine entre les sujets de France & la noblesse immédiate de l'Empire des Cereles de Suabe, Franconie & du Rhin.

I I I.

Lettres-patentes du Roi, données à Fontainebleau le 12 Octobre 1768, enregistrées en parlement le 14 Avril, portant ratification de la convention signée le 6 Octobre 1768, entre le Roi & l'Archevêque de Cologne, pour l'abolition du droit d'Aubaine, entre les sujets de Sa Majesté & ceux de l'archevêché de Cologne.

I V.

Lettres-patentes du Roi, données à Compiègne le 23 Août 1768, enregistrées en parlement le

14 Avril dernier ; portant ratification de la convention signée le 16 Août 1768, entre le Roi & le cardinal de Hutten, prince & évêque de Spire, pour l'abolition du droit d'aubaine, entre les sujets de Sa Majesté & ceux de la principauté & évêché de Spire.

V.

Lettres-patentes du Roi, données à Versailles le 19 Décembre 1768, registrées en parlement le 14 Avril dernier ; portant ratification de la convention signée le 6 Décembre 1768, entre le Roi & l'évêque de Liège, pour abolition du droit d'aubaine, entre les sujets de Sa Majesté & ceux du pays de Liège.

V I.

Lettres-patentes du Roi, données à Versailles le premier Février 1769, registrées en la chambre des Comptes le 7 Mars 1769 ; portant règlement pour l'administration des collèges dépendans des universités, & notamment de celui de Louis-le-Grand.

V I I.

Lettres-patentes du Roi, données à Versailles le 5 Septembre 1768, registrées en la chambre des Comptes le 25 Octobre dernier ; concernant la perception du droit de mutation.

V I I I.

Arrêt du conseil d'état du Roi, du 22 Avril 1769 ; qui subroge M. Feydeau de Marville à M. Gilbert de Voisins, à l'effet d'aviser, avec les commissaires du conseil, aux moyens les plus effi-

212 MERCURE DE FRANCE.

caces de rétablir le bon ordre & la discipline régulière dans les monasteres des différens ordres du royaume.

I X.

Arrêt du conseil d'état du Roi, du premier Mars 1769 ; qui ordonne qu'il sera envoyé annuellement dans les provinces, la quantité de *neuf cent trente-deux mille cent trente-six* prises de remèdes, pour être distribuées gratuitement aux pauvres habitans des campagnes, au lieu de *cent vingt-six mille neuf-cent dix* prises qui se distribuoiert précédemment.

X.

Arrêt du conseil d'état du Roi, du 22 Février 1769 ; qui prérerge pour dix années, à compter du premier Janvier 1768, le payement des quatre sous pour livre en sus du don gratuit ordinaire du clergé de Verdun.

X I.

Arrêt du conseil d'état du Roi, du 6 Mai 1769 ; qui ordonne le payement des coupons d'intérêts des reconnoissances pour les dettes du Canada, échus au premier Janvier 1769.

X I I.

Arrêt du conseil d'état du Roi, du 6 Septembre 1768 ; qui ordonne que tous les particuliers, gens du commun, demeurans dans les villes & lieux où les aides ont cours, seront sujets aux droits de détail, comme les cabaretiers, sur les vins & autres boissons qu'ils consommeront au-delà de ce qui est nécessaire pour leur provision, eu égard à

leur état, condition, famille & impositions à la taille & capitation : & qui attribue à MM. les intendans, la connoissance des contestations qui pourront naître à ce sujet.

A V I S.

I.

JOURNAL d'Education, présenté au Roi par M. le Roux, maître ès arts & de pension à Paris. Ce journal est particulièrement consacré à l'utilité des instituteurs de la jeunesse & à l'instruction des élèves ; il rassemble tout ce qui peut les intéresser, en leur donnant les préceptes, les exemples, les réflexions & les pensées, soit des anciens, soit des modernes, qui tendent à former le cœur & à éclairer l'esprit. On y rapporte les nouveautés, & l'on indique les ouvrages qui sont relatifs à l'éducation.

L'abonnement du Journal est de 12 liv. par an, rendu franc de port par la poste, soit à Paris, soit en province. Il paroît, chaque mois, un volume de 96 pages au moins.

On souscrit, en tout tems, chez LACOMBE, libraire, rue Christine. Il faut affranchir le port de l'argent, des lettres & des avis que l'on envoie pour ce Journal.

M. le Roux, auteur de ce Journal, a publié le plan d'une pension académique, très-bien raisonné, & qu'il exécute avec succès dans la Pension qu'il tient à Paris, rue des Vieilles Tuileries, fauxbourg S. Germain. Voici les conditions. La pension de chaque élève est de 500 livres pour la

214. MERCURE DE FRANCE.

nourriture, la lumière, le bois, le blanchissage, & pour les études ordinaires. Chaque élève doit apporter 1°. Un lit complet, ou payer 24 liv. par an; 2°. Un couvert complet; 3°. Une douzaine de serviettes, de cols, de chemises, de mouchoirs, &c. quatre paires de draps & deux peignoirs. Les gratifications aux trois précepteurs, attachés à la pension, sont actuellement faites par les parens sur le pié de six livres à chacun, lorsque chaque élève entre dans la pension.

Les maîtres particuliers pour les études ou les exercices extraordinaires se payent séparément, tels sont ceux des langues allemande, angloise & italienne; ceux des mathématiques, d'histoire & de géographie, d'écriture & de dessin; ceux de danse, d'armes, de musique, de manège, &c.

I I.

Vinaigre de rouge.

On vend aujourd'hui un *Vinaigre de rouge*, excellent cosmétique, qui a la propriété de rafraîchir le teint & de conserver la peau; il fait, pour ainsi dire, corps avec elle; il ne coule point, malgré la chaleur: il imite les plus belles couleurs naturelles; on ne le fait point disparaître en s'essuyant avec un mouchoir; il dure plusieurs jours; on peut toucher avec, & on ne peut l'ôter qu'on se servant du vinaigre de fleurs de mille-pertuis, qui ne nuit pas plus au teint que le vinaigre de rouge. Tant d'avantages réunis doivent lui faire donner la préférence sur le rouge ordinaire.

La bouteille de ce vinaigre de rouge, jointe avec celle du vinaigre de mille-pertuis, se vend 3 liv. chez le Sr Matle, vinaigrier-diffusateur ordinaire.

de Leurs Majestés Impériales, à Paris, rue S.
André-des-Arts, aux armes de l'Empire.

I I I.

Elixir odontalgique.

Les journaux ont publié, depuis trois ans, les bons effets de l'*Elixir odontalgique*; les témoignages qui l'accréditent sont trop respectables pour croire que, sans autre autorité que celle d'un homme qui ne se nomme point, on le rejette comme un *caustique dangereux*; ce sont les termes dont se servit cet homme, se disant dentiste, & qui peut l'être en effet, le 17 du mois dernier, chez Mgr le prince de Berghes; prétendant que ce n'étoit autre chose qu'une dissolution de vitriol, alléguant, pour le prouver que l'eau dans laquelle on le mêloit prenoit une teinture bleue; ce qui indiquoit, selon lui, visiblement, que le vitriol étoit la base de ce composé.

Madame la princesse de Berghes, allarmée des suites que mon élixir, présenté sous cet aspect, pouvoit avoir, l'avoit abandonné, & le prince étoit à-peu-près dans les mêmes dispositions.

Informé des discours de cet homme, j'aurois pu lui prouver sur l'heure, si je l'avois rencontré, que le gayac est ami des gencives, & que tout acide spiritueux, où il entre du gayac, donne de même une teinture bleue à l'eau dans laquelle on le mélange. Heureusement, pour rassurer Madame la princesse de Berghes, il se trouva de l'eau-de-vie de gayac chez M. le vicomte de Castellane son beau-père, & l'effet leur prouva la vérité de ce que je crus devoir avancer pour ma justification.

Au surplus je crois que ce dentiste, s'il l'est, en

veut plus à mon remede , en ce qu'il prévient les opérations , que par rapport aux effets qu'il lui attribue. Je l'invite , quel qu'il soit , à se décliner & à me dire quels témoignages plus forts il a du prétendu danger de mon élixir que ceux que j'ai journellement de ses bons effets , opérés non-seulement sur des personnes de la premiere qualité , mais sous les yeux des gens de l'art ; autorisé , après examen , par la commission royale de médecine.

Je l'invite à prouver au Public par une analyse raisonnée que cet élixir est ce qu'il prétend qu'il soit. L'hommage qu'il doit à la vérité , l'intérêt de l'humanité , tout l'en presse. S'il ne le pense pas , comme j'en suis sûr , je le prie de vouloir bien imiter les gens de son art , & notamment M. Bourdet , & de ne point calomnier un remede qu'il ne connoît point.

Le Roi de la Faudignere.

I V.

Voitures de place , dans Versailles.

Le Sr Delaborde , officier du Roi , donne avis au Public qu'il vient d'obtenir , de Sa Majesté , un privilége exclusif , d'établir des voitures de place pour rouler dans la ville de Versailles & les environs. L'on trouvera au bureau , qu'il vient d'établir à cet effet , *rue des Rossignols , parc au Cerf* , des voitures & des chevaux , ensemble ou séparément , à la journée , au mois & à l'année , à juste prix. Il y a , dans la même maison , des appartemens & un jardin à louer , à bon compte.

V.

SEP 9 - 1940

